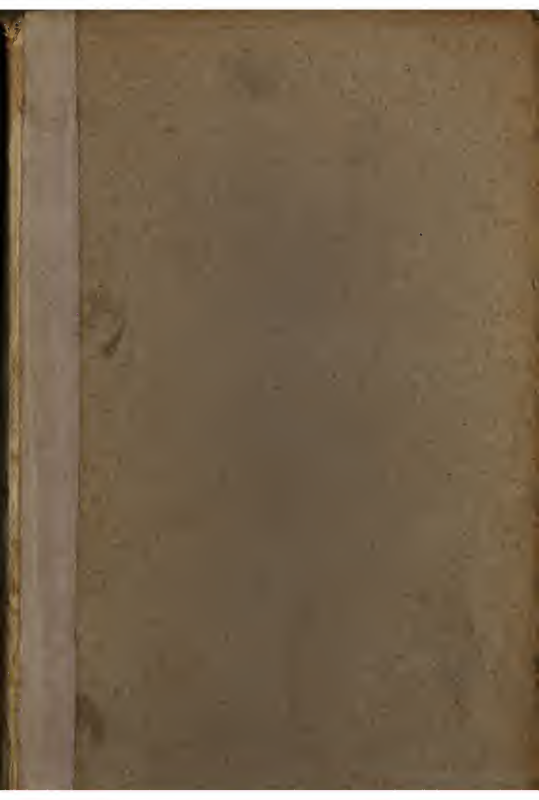


SECOND VOYAGE

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

LE SECOND VOYAGE DE LE VAILLANT dans l'intérieur de l'Afrique, NOUVELLE EDITION, augmentée de la CARTE D'AFRIQUE, et d'une TABLE GÉNÉRALE des Matières servant aux DEUX VOYAGES, ORNÉE DE VINGT-DEUX PLANCHES EN TAILLE-DOUCE, de l'IMPRIMERIE de CRAPELET, sur carré fin d'Auvergne, 3 vol. *in*-8°. broch...... 27 fr.

NOTA. *Ceux qui ne voudront pas la Carte d'Afrique ne paieront que 21 fr.*

LA CARTE D'AFRIQUE se vendra séparément pour completter ceux qui ont les anciennes éditions................ 6 fr.

LE PREMIER VOYAGE du même dans l'intérieur de l'Afrique, NOUVELLE EDITION augmentée par l'Auteur, ORNÉE DE VINGT PLANCHES EN TAILLE-DOUCE, DONT HUIT NOUVELLES, de l'IMPRIMERIE de CRAPELET, sur carré fin d'Auvergne, 2 vol. *in*-8°. br........ .... 18 fr.

LES DEUX VOYAGES, Nouvelles Editions sur carré fin d'Auvergne satiné, ORNÉES DE QUARANTE-DEUX PLANCHES IMPRIMÉES EN COULEUR, ET DE LA CARTE D'AFRIQUE COLORIÉE, 5 vol. *in*-8°. br. en carton .... 90 fr.

LES DEUX VOYAGES du même, sur papier vélin satiné, ornés de quarante-deux Planches imprimées en couleur, et de la Carte d'Afrique coloriée, 5 v. *in*-8°. br. en cart. 150 fr.

On trouve chez le même Libraire,

DICTIONNAIRE Universel, Historique, Biographique, Bibliographique et Portatif, par M. L'ECUY. 2 vol. *in*-8°. de 1200 pages, br................................ 12 fr.

LE MÊME, rel. en un vol. à dos brisé .... 13 fr. 50 c.

LE MÊME, papier vélin satiné, 2 vol. *in*-8°. br. en cart. 25 fr.

DICTIONNAIRE portatif de la FABLE, par CHOMPRÉ et MILLIN, 2 vol. *in*-8°. de 1000 pag. br............ 7 fr.

LE MÊME, rel en un vol. à dos brisé................ 8 fr.

LE MÊME, papier vélin, 2 vol. *in*-8°. br............. 25 fr.

DICTIONNAIRE universel de la LANGUE FRANÇAISE AVEC LE LATIN; et Manuel d'Orthographe et de Néologie; extrait comparatif des Dictionnaires publiés jusqu'à ce jour; par BOISTE, 2 vol. *in*-8°. oblong de 1300 pages broché...................................... 15 fr.

LE MÊME, rel. en un vol. à dos brisé.......... 16 fr. 50 c.

LE MÊME, un vol. *in*-4°. br....................... 21 fr.

LE MÊME, un vol. *in*-4°. rel...................... 24 fr.

LE MÊME, papier vélin, un vol. *in*-4°. br. .... 42 fr.

SECOND VOYAGE

DE

F. LE VAILLANT,

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

PAR LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

pendant les années 1783, 1784 et 1785.

Nouvelle Édition, augmentée de la Carte d'Afrique, et d'une Table générale des Matières servant aux deux Voyages;

ORNÉE DE VINGT-DEUX PLANCHES EN TAILLE-DOUCE.

TOME PREMIER.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DESRAY, Libraire-Editeur des Ouvrages d'AUDEBERT et VIEILLOT, rue Hautefeuille, n° 36.

AN XI. — 1803.

AVIS AU RELIEUR.

TOME I.

TOME II.

(1) La carte d'Afrique ayant été publiée pour le compte de l'auteur, elle se vend séparément, en sus du prix des deux Voyages, 6 fr.

TOME III.

TABLE DES CHAPITRES.

TOME I.

TOME II.

TOME III.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

AU

CITOYEN VARON.

MON AMI,

JE vous adresse la seconde partie de mes voyages : votre modestie en sera sans doute offensée; mais c'est une vieille dette que je paie, ou plutôt c'est un foible à-compte sur tout ce que je vous dois. Que ne puis-je m'acquitter entièrement, et vous rendre enfin tout ce que l'amitié m'inspire et tout ce que la reconnoissance m'ordonne.

O vous, qui ne pouvez encore nous transmettre les détails d'un voyage plus intéressant et bien plus utile; vous, qui dans un moment vous vîtes enlever les fruits de quatre ans de veilles; qui, désigné aux poignards des prêtres de Rome, ne pûtes, en fuyant, sauver de vous-même que la partie

la moins précieuse ; recevez l'hommage public que je vous offre. En parcourant avec moi les sables arides et brûlans de l'Afrique, vous n'y trouverez pas ces superbes monumens dont les restes si vantés ont fait, dans deux voyages, l'objet de vos recherches et de vos études ; mais vous y verrez par-tout la nature, et c'est l'unique tableau qui puisse envers vous légitimer mon hommage.

LE VAILLANT.

PRÉFACE.

Cette seconde partie de mes voyages auroit dû suivre de près la publication de la première ; elle étoit depuis longtemps achevée : des chicanes interminables et le malheur des temps en ont retardé l'impression. Malgré la multiplicité des éditions, des contrefaçons et traductions, les libraires, qui, en général, ne croient jamais avoir assez gagné quand ils n'ont pas dévoré ensemble et l'auteur et l'ouvrage; les libraires, dis-je, feignoient de douter de son succès, même après le succès du premier. Forcé de retarder jusqu'à ce moment l'impression de cet ouvrage, je viens enfin d'en échanger la propriété contre des procédés plus honnêtes; je me plais à croire qu'une étoile favorable a guidé mes pas dans une maison où l'on attache quelque prix aux arts et aux lettres.

Je voudrois vainement me le cacher à moi-même ; la réussite de mon premier voyage a de beaucoup surpassé mon attente : il a été sans doute trop loué pour ce qu'il vaut. Au milieu de ces caresses qui m'étoient sensibles, quelques piqûres, à la vérité, se sont fait sentir. J'ai trouvé certain Siffleur un peu courroucé du débit de mon livre ; de bon cœur je lui abandonne cette seconde partie, qu'il lorgne déjà dans le lointain, et puisse-t-elle un moment soulager sa bile.

Je joins à cette édition une carte générale de tous mes voyages ; elle se vendra séparément. Je dois beaucoup, à cet égard, aux soins que s'est donnés l'infortuné Laborde, qui n'a rien négligé pour son exactitude et sa perfection.

PRÉCIS HISTORIQUE.

On se rappelle que je ne fus de retour au Cap de Bonne-Espérance qu'après seize mois de voyage dans l'intérieur de l'Afrique méridionale.

Pendant mon absence, le Cap avoit éprouvé bien des révolutions. A mon arrivée d'Europe, j'y avois trouvé le régiment français de Pondichéry; au retour de ce premier voyage, la garnison étoit renforcée du régiment suisse de Meuron et de la légion de Luxembourg. J'avois connu en France plusieurs officiers de ce corps; j'éprouvai, en les revoyant, ce sentiment si doux qui nous rapproche de la patrie par-tout où l'on reconnoît ses mœurs, sa physionomie, son langage.

Les femmes du Cap, lorsque je les vis pour la première fois, m'avoient à la vérité étonné par leur parure et leur élégance; mais j'admirois sur-tout en elles

cette décence, cette retenue toute particulière aux mœurs hollandaises et qu'aucun contact n'avoit encore altérées. En seize mois, les choses étoient déjà fort changées : ce n'étoit plus les modes françaises qu'on suivoit, c'en étoit le ridicule : les plumes, les panaches, les rubans, les chiffons s'entassoient sans goût sur toutes les têtes, et donnoient aux plus jolies figures un air de bambochade qui souvent provoquoit le rire lorsqu'on les voyoit paroître. Ce délire avoit même gagné les habitations voisines : ces femmes n'étoient plus reconnoissables. C'étoit de toutes parts un costume tout nouveau, mais si bizarre, qu'il eût été difficile de décider de quel pays on l'avoit apporté.

Je m'étois procuré, sur mon passage, une grande quantité de plumes d'autruche, que je comptois faire passer en Europe. Dès que les femmes en furent instruites, il me fut impossible de les envoyer à leur destination. De tous côtés, on accouroit pour m'en demander; des gens même que je ne

connoissois pas se présentoient de la part de celle-ci, de celle-là, et demandoient naïvement une douzaine de panaches pour le soir. Je m'empressai de donner toutes mes plumes, afin de fermer boutique au plutôt. C'étoit la folie du jour, et un moyen si prompt de s'insinuer dans les bonnes graces des belles, que beaucoup d'officiers avoient imaginé d'en tirer de France pour les satisfaire. De leur côté, les maris, disputant de galanterie avec les amans, en tiroient d'Asie et même de Hollande; le pays n'en pouvoit plus fournir assez, et elles y étoient devenues plus chères qu'en Europe.

Tel est l'avantage particulier que la nation française a par-dessus toutes les autres. Presque par-tout où sa destinée la promène, elle acquiert bientôt sur ce qui l'entoure une sorte d'empire. Sa gaîté, son amabilité, ses graces ont quelque chose de si séduisant; sa présomption même et son ton tranchant en imposent tellement à la plupart des esprits, et sur-

tout chez les femmes, qu'en peu de temps ils les subjuguent, les dominent, et qu'on se fait une sorte de devoir et d'honneur d'adopter ses mœurs et sa langue. Quoique la ville ne fût occupée que de préparatifs de guerre, et qu'à chaque instant on s'y attendît à être attaqué par la flotte anglaise, néanmoins les officiers français y avoient déjà introduit le goût des plaisirs. Occupés le matin à faire l'exercice, l'après-dîner les soldats jouoient la comédie. Un quartier de casernes venoit d'être changé par eux en salle de spectacle. N'ayant pu trouver dans la ville des femmes capables de remplir les rôles de leur sexe, ils les faisoient jouer à ceux de leurs camarades qui, par leur jeunesse, par la douceur de leur physionomie et la fraîcheur de leur teint, pouvoient prêter davantage à l'illusion. Ces actrices d'un nouveau genre ajoutoient quelque chose de très-piquant à l'intérêt ou à la gaîté du spectacle. Quant aux acteurs, quelques-uns avoient réellement pour la comédie un talent dis-

tingué ; et je me rappelle qu'un d'entre eux joua si supérieurement le Figaro du *Barbier de Séville*, qu'au Cap et dans son corps on ne l'appela plus que Figaro.

Ces divertissemens ingénieux m'amusoient beaucoup, je l'avoue ; mais ce qui m'en plaisoit davantage, c'étoit de les voir transplantés en Afrique, c'est-à-dire dans le voisinage des lions, des panthères et des hyènes. Pour les Créoles, qui jusqu'alors n'avoient encore rien vu de semblable, ils étoient dans l'ivresse. L'entretien principal des sociétés de la ville ne rouloit plus que sur les pièces françaises ; on ne s'occupoit plus que des comédies françaises : c'étoit un engouement universel. Pour ajouter au plaisir général, les femmes les plus distinguées se faisoient un devoir de prêter aux soldats acteurs et actrices tout ce qu'elles avoient en dentelles, bijoux, riches étoffes et ajustemens précieux ; mais quelques-unes aussi eurent lieu de s'en repentir, et il arriva plus d'une fois que la noble comtesse Almaviva ayant

laissé en gage à la cantine ses parures d'emprunt, les personnes qui les lui avoient confiées se virent obligées, pour les ravoir, d'aller payer le tabac, l'eau-de-vie et toutes les dépenses de l'héroïne.

Au milieu de l'ivresse et de l'effervescence que causoient ces amusemens, l'amour aussi jouoit son jeu; et de temps en temps éclatoient certaines intrigues scandaleuses qui venoient alimenter la médisance et désoler les familles. Il est vrai qu'à travers toutes ces aventures l'hymen vint souvent réparer les sottises de son frère, et que de son braconnage résultèrent beaucoup de mariages qui remirent tout en ordre. Mais les plaintes quoiqu'étouffées et tenues secrètes, n'en existoient pas moins. La surveillance des mères étoit aux abois. Les maris, d'autant plus ulcérés qu'ils se voyoient contraints de cacher leur jalousie, maudissoient secrètement et théâtre et acteurs; tandis que les mamans, plus hardies, clabaudoient contre les désordres, et en accusoient ouvertement la

comédie. Enfin, au grand chagrin des jeunes gens, mais à la grande satisfaction des époux et des vieilles, le spectacle cessa tout-à-coup; et ce fut par une cause étrangère, qu'il n'étoit guère possible de prévoir.

Quoique le Cap n'eût pas été attaqué, et qu'il ne l'ait pas même été tant que les hostilités durèrent, cependant il avoit éprouvé déjà quelques-uns des fléaux de la guerre. La crainte des flottes anglaises avoit empêché d'y envoyer des espèces monnoyées. En peu de temps le numéraire manqua; les denrées augmentèrent de prix; et l'alarme alors devint générale. Dans cette pénurie, la Compagnie hollandaise crut devoir créer un papier-monnoie. Mais cette monnoie fictive, qui n'avoit d'autre garantie et d'autre sûreté que la confiance dans les signataires, fut un mal ajouté à un autre mal. La plupart des colons de l'intérieur s'obstinèrent à la rejeter; et beaucoup d'entr'eux, craignant d'être payés en papier, cessèrent d'appor-

ter des denrées à la ville. Par leur retraite, tout quadrupla de valeur, et bientôt la disette devint extrême.

Dans ces circonstances, nos acteurs, qui peut-être ne recevoient pas très-exactement leur paye, ou qui du moins n'en recevoient pas une proportionnée à leur dépense, se trouvèrent très-embarrassés. Pour sortir de peine, deux d'entr'eux imaginèrent d'imiter le papier-monnoie, et de faire aussi leur émission. Malheureusement la leur fut si peu ménagée, et ils montrèrent dans leur écriture tant de maladresse, que bientôt ils furent reconnus. Alors la justice informa ; l'affaire prit même une tournure sérieuse ; et pendant quelque temps on craignit pour nos deux héros de comédie, une fin tragique. Mais enfin tout s'arrangea ; et soit ménagement pour leur personne et leur corps, soit reconnoissance pour le plaisir qu'ils avoient procuré, on se contenta de les bannir, et de les embarquer sur un vaisseau qui retournoit en Europe. Je les vis partir. La

troupe comique resta incomplète : honteuse de son aventure, elle n'osa ni leur chercher des successeurs, ni reprendre ses fonctions.

Quelque étourdissans qu'eussent été les plaisirs, le gouvernement ne s'étoit pas endormi sur le danger qui menaçoit la colonie. Comme chaque jour il s'attendoit à être attaqué par la flotte anglaise, il avoit multiplié ses moyens de défense et ordonné différens travaux et des fortifications nouvelles. Mais quoiqu'à mon départ les ouvrages fussent déjà commencés, à mon retour ils n'étoient pas achevés encore, et de toute part je voyois des bras en activité.

D'abord les travaux avoient été conduits avec beaucoup de zèle et d'ardeur, parce que les habitans, échauffés par leur intérêt particulier, qui en ce moment se trouvoit réuni à l'intérêt général, étoient venus volontairement offrir leurs services et se mêler parmi les travailleurs. Jeunes et vieux, militaires et magistrats, marins et propriétaires, tous ambitionnoient l'hon-

neur de coopérer à la chose publique et à la sûreté commune. C'étoit vraiment un spectacle admirable que toute cette multitude, qui, chargée de pioches, de bèches et autres instrumens pareils, le matin sortoit de la ville en ordre, et alloit gaîment se rendre aux ateliers. Mais ce beau feu ne dura pas long-temps. Bientôt, sous le prétexte d'épargner ses forces et de ne point se fatiguer en pure perte, on se fit suivre par des esclaves qui portoient les outils et instrumens. Peu après, on se contenta d'envoyer ses esclaves; enfin, ces suppléans, à l'exemple de leurs maîtres, ou peut-être même par leur ordre secret, cessèrent de venir; et tout ce changement, à compter de la première ferveur de l'enthousiasme jusqu'à son entier refroidissement, ne fut pas l'affaire de quinze jours.

Néanmoins les ouvrages, quoiqu'abandonnés à des mains gagées, ne furent pas interrompus. Le gouvernement les fit continuer avec activité; et déjà, au retour de mon voyage, cet objet montoit à des som-

mes considérables. De tout côté on ne voyoit que préparatifs de guerre et moyens de défense ; il sembloit qu'on voulût disputer pied à pied le terrein à l'ennemi ; et si la Compagnie put se plaindre des dépenses immenses qu'occasionnèrent ces apprêts, ils lui prouvèrent au moins que ceux à qui elle avoit confié l'une de ses plus importantes possessions, n'avoient rien négligé pour la lui conserver.

Depuis la montagne de la Table jusqu'à la baie Falso, le chemin étoit garni de petites redoutes, qui, construites de manière à se soutenir l'une l'autre, devoient arrêter l'ennemi, ou du moins retarder sa marche.

Un autre chemin qui conduisoit de la ville à la baie aux Bois, avoit été travaillé d'une autre manière. Celui-ci, le plus beau à-la-fois et le plus agréable de tous les environs, formoit, pour les habitans de la ville, une promenade charmante. Dans la crainte que les Anglais, attirés par la facilité qu'il leur offriroit pour marcher

à la ville, ne se déterminassent à faire leur descente à la baie aux Bois, non-seulement on le dégrada dans toute sa longueur, mais on le coupa d'espace en espace par de larges fossés et de profondes excavations. Ce n'étoit pas sans douleur que je contemplois ces ouvrages, qui n'étoient dans le fond qu'une destruction malheureuse. Cette promenade m'étoit devenue bien chère; je me l'étois comme appropriée. C'est-là que j'aimois à me rendre dans les momens où elle étoit déserte, pour m'y repaître à loisir de rêveries et de projets de voyages. J'en avois compté tous les arbustes, j'en connoissois tous les repos. La guerre et ses préparatifs venoient d'en bouleverser les gazons, d'en flétrir les fleurs. La ville avoit perdu pour moi son plus grand charme et sa plus belle parure.

Dans le voisinage, depuis la Pointe des Pendus, qui avoisine la croupe du Lion, jusqu'au fond de la baie, le rivage étoit défendu par toutes sortes d'ouvrages nouveaux. Par-tout on avoit multiplié les batte-

ries. Il est vrai qu'il manquoit à tout cela du canon; mais l'Ile-de France avoit promis d'en envoyer; et, si je m'en souviens bien, les canons, en effet, arrivèrent quand la paix fut signée.

La ville elle-même devoit être défendue, vers l'est, d'une forte clôture de palissades, qui, commençant au rivage, venoit aboutir au pied de la montagne du Diable. C'étoit encore l'Ile-de-France qui devoit fournir les bois nécessaires à cette circonvallation; et cet engagement au moins fut mieux rempli que l'autre. Mais pour une administration qui possède de vastes et immenses forêts, n'étoit-ce pas une honte, que d'aller, à huit cents lieues de distance, solliciter, chez une puissance étrangère, des secours qu'elle pouvoit, sans peine et presque sans frais, tirer par mer ainsi que par terre de ses diverses possessions? J'ai déjà, dans mon premier Voyage, publié à ce sujet quelques réflexions. A mon retour en Hollande, j'en ai parlé à quelques administrateurs de la Compagnie; et je

ne doute pas que bientôt ils ne lui fassent adopter un projet que son intérêt lui conseille (1).

Comme c'étoit par le côté de l'est qu'on s'attendoit à voir les Anglais attaquer la ville, c'étoit aussi de ce côté-là qu'on avoit cherché à la fortifier davantage. Mais parmi ces ouvrages nouveaux, il s'en trouvoit un qui n'avoit pas à beaucoup près l'approbation générale. Les gens de l'art le regardoient, sinon comme inutile, au moins comme ne pouvant que retarder de fort peu la prise de la ville. Pour savoir s'ils se trompoient ou non, il auroit fallu que la ville eût été assiégée; et elle ne le fut pas. Quant aux habitans, ils plaisantèrent beaucoup sur la construction de ce fort. A les entendre, les entrepreneurs, en l'élevant, avoient plus travaillé pour leur

(1) Les événemens ont bien changé depuis le jour où ces lignes sont écrites; ils changeront peut être encore, et rendront plus faciles les établissemens qu'ont si long-temps retardés la routine, l'égoïsme et les intérêts des agrégations partielles.

avantage particulier que pour celui de la colonie. Aussi Gordon l'avoit-il appelé, par dérision, le fort Gousset.

En cherchant à augmenter ses moyens de défense, l'administration avoit cherché aussi à augmenter le nombre de ses troupes. Dans ce dessein, elle ramassoit et enrôloit indistinctement tout ce qui venoit se présenter; personne n'étoit refusé : je ne sais ce qu'en cas d'attaque auroient fait de pareils soldats, mais je doute au moins qu'ils eussent rendu de grands services.

Il en eût été ainsi, selon moi, d'un régiment qu'on vouloit former de Hottentots. Jamais projet ne prêta tant au ridicule que celui-ci; et pour en convenir, il suffisoit d'avoir vu manœuvrer ces troupes grotesques. J'eus ce plaisir un jour en traversant la place publique où ils étoient rassemblés, et où un serviteur de la Compagnie les dressoit à ce qu'il appeloit l'exercice militaire. Non, jamais je n'ai ri autant, et je n'y songe point encore sans rire de nouveau. Si quelqu'un a vu dans une

foire des singes, sous le fouet d'un bateleur, faire l'exercice, se heurter par des mouvemens contraires, tourner à contre-temps, sauter ou s'accroupir quand il falloit marcher ou faire une évolution, il aura une idée de ce qu'étoient les manœuvres de nos demi-sauvages. Aucun d'eux ne sachant distinguer sa droite d'avec sa gauche, on peut imaginer comment ils obéissoient à l'ordre du général. Tous, d'un air imbécille, avoient les yeux fixés sur lui; mais à peine donnoit-il un commandement, qu'au même instant, agités d'un mouvement convulsif, chacun faisoit une évolution différente. Tout ce qu'on put leur apprendre, ce fut de rester en ligne et serrés les uns contre les autres. Peut-être que, vus ainsi en corps et d'une certaine distance en mer, ils auroient pu en imposer pour quelques instans à l'escadre anglaise; mais l'illusion n'auroit pas duré long-temps. Au premier boulet, et seulement même au premier bruit du canon, la troupe se seroit dissipée comme une

volée d'étourneaux, et jamais il n'eût été possible de la rallier.

Cependant il y avoit moyen peut-être de tirer d'eux quelque parti; c'étoit de les placer dans une embuscade bien assurée, et là les employer à des fusillades, sans qu'ils eussent rien à craindre; car on doit penser qu'un Sauvage, fort étranger à nos préjugés, compte pour peu l'honneur qu'on recueille à rester à son poste, et même à y attendre bien souvent une mort assurée. Le Sauvage a plutôt fait de s'embusquer dans l'ombre et les ténèbres. Pour lui, l'art de combattre n'est que l'art d'éviter le danger. S'il attaque, c'est qu'il se croit sûr de tuer sans courir aucun risque; et lui demander d'exposer sa vie pour procurer la victoire à ce qui lui est étranger, seroit lui proposer la dernière des démences.

Je m'abstiens de prononcer sur la valeur et le mérite des différens officiers qui devoient commander et les forts et les troupes. Tous sans doute méritoient le poste

ou le grade qu'on leur avoit donné; tous avoient du courage et des talens; mais je regrettai de ne pas voir parmi eux le brave Staaring. Ce marin intrépide, que la mort a depuis enlevé à sa famille et à sa patrie, venoit tout récemment de donner un exemple d'audace qui avoit étonné la colonie, et que je publierai ici avec d'autant plus de plaisir, qu'il m'acquitte en partie de ce que je dois de regrets à la mémoire d'un homme auquel j'étois fort attaché.

Un vaisseau portant pavillon danois venoit de mouiller dans la baie du Cap; et l'on avoit plus d'une raison pour le soupçonner d'être, ou un espion anglais, ou au moins un vaisseau de transport chargé de munitions de guerre pour l'ennemi. Staaring, qui étoit capitaine de port, crut qu'en cette qualité il étoit de son devoir de s'en assurer par lui-même; et dans ce dessein, il monta sa chaloupe, et se rendit à bord du navire pour le visiter. C'est ce que craignoit le Danois. A peine vit-il le capitaine en son pouvoir, qu'aussi-tôt

donnant des ordres pour lever l'ancre, il appareilla et voulut gagner le large. Mais Staaring, qui avoit prévu cette trahison, avoit aussi, avant de quitter le port, pris des précautions pour l'empêcher. De dessus le pont du navire, il fait un signal convenu, et à l'instant même la batterie de l'ouest, qu'il avoit fait établir et qui portoit son nom, lâche sa volée sur le vaisseau. En vain le Danois s'emporte contre lui, et le menace, s'il ne donne un signal contraire, et s'il ne fait cesser le feu de la batterie, de l'attacher au grand mât, en l'exposant à périr par les coups de canon qu'il appelle; rien ne l'intimide; et loin de céder à cette lâche proposition, il renouvelle son signal qui attire un feu nouveau. A cet aspect, l'équipage entre en fureur. On se jette sur lui, on le maltraite, on le lie au mât; mais Staaring, au milieu des dangers, insultoit encore à ses assassins. Vous ne savez ce que vous faites, leur disoit-il en riant. Eh! ne voyez-vous pas que ces boulets sont envoyés ici par

mon ordre, qu'ils me connoissent, et n'ont garde de me faire aucun mal ?

Par un prodige incroyable, sa plaisanterie se vérifia. Les boulets pleuvoient de tous côtés, et aucun ne l'atteignit. Mais le vaisseau en fut tellement maltraité, que bientôt on le vit amener et venir ignominieusement mouiller sous la batterie qui l'avoit foudroyé. Au reste, cette expédition, dont le succès fut presque l'affaire d'un instant, fit d'autant plus d'honneur au héros qui l'avoit conduite, que le navire étoit en effet un contrebandier qui fut jugé de bonne prise, et, je crois, vendu au profit de la Compagnie. Pendant quelque temps on ne parla au Cap que de la valeur de Staaring. Mais des affaires particulières l'ayant rappelé en Hollande, il partit avec sa femme; et pour éviter d'être attaqué en route par quelque vaisseau anglais, il en monta un danois qui alla le débarquer à Copenhague.

L'aventure du navire pris au Cap, étoit parvenue à la cour de Danemarck; mais

on ne la savoit que confusément, et Staaring avoit à craindre que si cette cour apprenoit son arrivée, elle ne le fît arrêter et mettre aux fers, jusqu'à ce qu'il lui fût venu des éclaircissemens plus précis. Des amis le prévinrent du danger qu'il couroit. Il crut devoir s'y soustraire, et partit secrètement, laissant à Copenhague son épouse qui ne tarda pas à le rejoindre en Hollande, où peu après elle eut, comme je l'ai dit, le malheur de le perdre; mais il laisse un fils, qui sans doute remplira un jour les destinées brillantes auxquelles l'appelle le nom dont il a hérité.

Le temps que je passois à la ville n'étoit pas un temps perdu pour mes goûts et pour mes études. Non-seulement j'étois venu à bout, avec une partie de ce que j'avois apporté, d'y former une collection assez curieuse; mais il ne se passoit guère de jour, sans que je m'écartasse plus ou moins loin dans la campagne, pour aller travailler à l'augmenter. Scarabées, mouches, papillons, chrysalides, nids, œufs, quadru-

pèdes, oiseaux de toute espèce, tout m'étoit bon, tout me servoit, soit comme pièce de cabinet, soit comme étude. Il y avoit dans la maison de Boers une sorte de ménagerie où je venois très-fréquemment faire des observations et quelquefois aussi des expériences.

C'est par ce moyen, joint à ce que m'ont mis à portée de voir et d'apprendre mes deux voyages, que je suis parvenu à me procurer des connoissances certaines sur la nourriture, les goûts, les habitudes, l'existence plus ou moins longue, etc. de certains animaux. Je donnerai, par la suite, quelques-uns de ces détails, dignes d'intéresser les naturalistes. En ce moment, je me borne à rapporter une expérience, qui, ne s'accordant point avec la marche de ma narration, y seroit étrangère, et ne peut par conséquent avoir sa place qu'ici.

J'avois remarqué souvent que des araignées ourdissoient leur toile dans certains lieux isolés et fermés où il étoit très-diffi-

-cile à des mouches, et à des moucherons même, de pénétrer, et j'en avois conclu que ces animaux devant être long-temps privés de nourriture, ils devoient être capables de supporter long-temps l'abstinence et la faim.

Pour m'en assurer, je pris une forte araignée de jardin, que j'enfermai sous une cloche de verre bien lutée; et je la laissai là pendant dix mois entiers. Malgré son long jeûne, elle parut toujours également alerte et vigoureuse; seulement je remarquai que son ventre, qui au moment de l'incarcération avoit la grosseur d'une noisette, diminua insensiblement, au point de n'avoir plus que celle d'une tête d'épingle.

A cette époque, je fis entrer sous la cloche une autre araignée, de même espèce, et aussi grosse que l'avoit été la première. D'abord elles s'éloignèrent l'une de l'autre, et pendant quelque temps restèrent immobiles. Mais bientôt la maigre, pressée par la faim, s'approcha de la nouvelle

venue, et l'attaqua. Plusieurs fois elle revint à la charge; et dans ces différens conflits, son ennemie ayant laissé sur le champ de bataille presque toutes ses pattes, elle les emporta et alla les sucer à son ancienne place. Elle-même en perdit trois, dont elle se nourrit également; et je m'aperçus que ce repas lui avoit rendu un peu d'embonpoint. Enfin, la nouvelle, privée de ses moyens de défense, succomba le lendemain; elle fut dévorée à son tour; et, en moins de vingt-quatre heures, l'autre redevint aussi ronde qu'au moment où je l'avois prise.

Il s'en faut de beaucoup que les autres animaux puissent supporter la faim au même degré. Il suffit, pour les faire périr, d'une inanition de quelques jours; et ce terme est plus ou moins court, selon le genre d'alimens dont ils se nourrissent. Parmi les oiseaux, par exemple, le granivore meurt ordinairement dans les quarante-huit à soixante heures, tandis que l'entomophage, c'est-à-dire, celui qui vit

d'insectes, résiste un peu plus long-temps.

De toutes les espèces, celle qui résiste le moins long-temps au défaut de nourriture est la frugivore; et probablement cette propriété distinctive est due à son estomac, qui, digérant plus vîte, a plus souvent besoin d'alimens. Mais, d'un autre côté, cette digestion plus prompte produit un avantage; c'est qu'à égal degré d'affaissement, l'animal, s'il est secouru, revient à la vie et reprend des forces beaucoup plutôt qu'un autre. Il n'en est pas ainsi du granivore : parvenu à un certain point d'affoiblissement, il ne se rétablit plus, si on ne lui donne que les graines qui forment sa nourriture ordinaire. Son estomac alors a perdu en partie la faculté de les digérer. Le carnivore, au contraire, conserve la sienne jusqu'à ses derniers instans; et de-là vient qu'il ne lui faut qu'un moment pour reprendre sa vigueur, pourvu qu'on lui ait donné la sorte de pâture qui lui convient.

Pour peu qu'on réfléchisse sur cette dif-

férence, on en voit clairement la raison. La viande, par son affinité avec la substance de l'animal, peut s'approprier à lui très-promptement; et comme ses sucs sont éminemment nutritifs, le secours qu'elle lui procure est presque instantané. Il en est tout autrement des graines : pour être digérées, il faut qu'elles séjournent quelque temps dans l'estomac, puisqu'il faut qu'elles s'y ramollissent et y soient triturées. Or, cette opération est longue; et d'ailleurs elle suppose au gésier une action vitale, un mouvement et des forces que le jeûne lui a fait perdre.

Ce que je dis ici est fondé non-seulement sur des raisons plausibles, mais encore sur des expériences.

J'ai pris deux moineaux de même âge, également bien portans, et les ai réduits, par le défaut de nourriture, à un tel point d'affoiblissement qu'ils ne pouvoient plus prendre celle que je leur présentois. Dans cet état, je fis avaler à l'un des graines concassées, et à l'autre des viandes ha-

chées menu. En moins de quelques minutes, celui-ci fut bien portant; l'autre mourut deux heures après.

A observer de près les granivores, on diroit effectivement que les graines qui font principalement leur nourriture, sont pour eux un aliment trop peu nourricier et insuffisant; puisqu'ils y ajoutent encore des fruits, de la chair, des insectes, en un mot, tous les genres de substances nutritives qu'ils rencontrent. Le carnivore, au contraire, soit qu'il vive de chair, soit qu'il vive d'insectes, est un dans ses alimens. Le sien lui suffit, et jamais il n'a recours aux graines.

De toutes les espèces d'oiseaux, aucune ne paroît aussi sujette à la faim et au besoin fréquent de manger que les piscivores ou mangeurs de poissons. Aussi la nature leur a-t-elle donné, ou de larges gosiers, ou de vastes poches dans lesquelles ils accumulent une grande quantité de nourriture pour les besoins à venir.

Quant à ce qui concerne les oiseaux de

proie : ceux-ci supportent la faim pendant un temps très-considérable. J'ai fait à ce sujet différentes expériences; mais je me contenterai de citer un fait qui prouve davantage encore, et dont le résultat est vraiment étonnant.

J'avois un vautour, de l'espèce appelée au Cap chasse-fiente, que je voulois tuer dans le dessein de l'empailler. L'animal me paroissant trop gras pour cette opération, je le fis jeûner. De jour en jour, je m'attendois à le trouver mort, ou au moins extrêmement affoibli ; et il annonçoit toujours la même vigueur. Enfin, après onze jours d'une privation totale de nourriture, impatienté de ce qu'il ne finissoit pas, et pressé par d'autres soins, je le tuai. Mais en le dépouillant, je m'apperçus qu'il auroit pu vivre long-temps encore ; car malgré son jeûne, il restoit si gras que je fus obligé de le dégraisser, pour qu'il pût être préparé.

La même observation a lieu pour les quadrupèdes : ceux qui vivent de viande

résistent bien plus que les autres à la faim; et ce fait est si connu, si avéré, que je n'ai pas besoin de le prouver.

L'espèce humaine elle-même en fournit une preuve sensible dans les nations qui mangent plus ou moins de viande. Le Hottentot, dont la nourriture est du laitage, des racines ou des sauterelles séchées, n'endure pas, à beaucoup près, la fatigue et la faim autant que celui qui vit de chasse et qui souvent réduit à passer plusieurs jours sans manger, n'en est pas plus incommodé. J'ai remarqué même que, malgré les préjugés contraires, ce genre d'alimens, toutes choses égales, contribue à rendre l'individu plus fort. De toutes les races d'hommes que j'ai connues sur le globe, la plus grande et la plus robuste, selon moi, est celle des colons du Cap; et je n'en ai connu sur le globe aucune autre qui soit aussi carnassière. Moi-même, que mes voyages, par leur nature, ont forcé, pendant plusieurs années, de vivre uniquement de chair, j'avoue que je n'ai

jamais joui d'une santé plus constante et plus vigoureuse. Jamais aussi je n'ai été plus sobre ; et si l'Anglais qui mange plus de viande que les autres peuples de l'Europe, fait deux repas par jour, c'est que dans le courant de sa journée, il boit du thé, du punch et d'autres boissons pareilles qui précipitent sa digestion.

Outre les expériences que j'avois entreprises sur la faculté plus ou moins grande qu'ont certains animaux de supporter la faim, j'en avois commencé d'autres sur la sorte d'impassibilité dont sont douées quelques espèces d'insectes : impassibilité par laquelle des êtres, qui pour la plupart ne vivent que six mois ou même moins, paroissent cependant avoir reçu de la nature la propriété d'être indestructibles par ces sensations destructrices de tout corps vivant, que nous appelons douleur.

Je pris une grande sauterelle à ailes rouges du Cap, je lui ouvris le ventre, lui enlevai les intestins, en les remplaçant par du coton, et, dans cet état, je l'attachai

dans une boîte avec une épingle qui lui traversoit le corselet. Elle y resta cinq mois, et au bout de ce temps, elle remuoit encore et ses pattes et ses antennes.

J'ai attaché et fixé de même d'autres espèces de sauterelles, sans néanmoins leur ouvrir le ventre, comme à la première; mais pour essayer de les étouffer, j'avois mis dans le coffret où elles étoient renfermées, du camphre et de l'esprit de térébenthine, et néanmoins elles y ont vécu plusieurs jours.

« Si l'on arrache la jambe d'une mou-
» che, dit le philosophe auteur des *Etu-*
» *des de la nature*, elle va et vient, comme
» si elle n'avoit rien perdu. Après le retrau-
» chement d'un membre si considérable,
» il n'y a ni évanouissement, ni convul-
» sion, ni cri, ni aucun symptôme de
» douleur. Des enfans cruels s'amusent à
» leur enfoncer de longues pailles dans
» l'anus; elles s'élèvent dans l'air ainsi
» empalées; elles marchent et font leurs
» mouvemens ordinaires, sans paroître

» s'en soucier. Réaumur coupa un jour » la corne charnue et musculeuse d'une » grosse chenille, qui continua de manger, » comme s'il ne lui fût rien arrivé ».

Plusieurs fois j'ai tenté de noyer dans de l'esprit-de-vin certaines espèces d'insectes; le carnivore le plus robuste y eût été étouffé en moins de deux minutes, et souvent elles ne l'étoient pas après vingt-quatre heures. On sait qu'à Paris le docteur Franklin ressuscita des mouches qui se trouvoient dans des bouteilles de vin qu'on lui avoit envoyées de Madère et qu'il gardoit dans sa cave depuis plus de six mois.

Ces expériences m'amusoient beaucoup: j'y employai la plus grande partie de mes loisirs; elles remplissoient du moins l'intervalle d'un voyage à l'autre, et servoient à tempérer une trop vive impatience. Mais enfin, ce desir violent de revoir la nature se fit sentir avec tant de force, que le séjour de la ville me devint insupportable, et je songeai sérieusement à mon départ.

SECOND VOYAGE

SECOND VOYAGE
EN
AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage dans le pays des petits et grands Namaquois.

Enfin, je vais acquitter ma dette! Quelles que soient les circonstances où j'écris, le besoin d'écrire m'en est devenu plus cher. Les fruits de mes longs et pénibles voyages ne seront point perdus. Si de cruels oppresseurs en ont dévoré les prémices, ce malheur est assez racheté par le spectacle de la liberté publique; il me reste encore une assez belle moisson à recueillir, pour que je m'empresse de l'offrir à la patrie, et du moins cette dernière portion des seuls présens qu'il me soit permis de lui faire, ne sera point souillée d'ivraie ni de fleurs étran-

gères. Je retrouve dans la situation où je vis, le niveau de ma première indépendance, et n'ai plus d'efforts à vaincre, ni de gens corrompus à ménager, pour rendre à la nature le tribut d'adoration qu'elle a droit d'attendre de son plus fidèle amant. Je rentre dans les déserts d'Afrique pour la revoir; je la peindrai telle qu'elle est : elle doit sourire à ma rencontre, en apprenant tout ce qu'a fait cette heureuse portion du globe pour ranimer son culte et rebâtir son autel. Je lui montrerai ses portraits; elle ne dédaignera point leur parure : si loin des lieux où elle m'apparut pour la première fois dépouillée et sans fard, pourroit-elle s'offenser qu'on ait un peu voilé ses charmes ! ou plutôt n'a-t-elle pas elle-même marqué la limite où de nouvelles températures et de plus grands besoins exigent impérieusement de modifier son essence! Qu'on ne s'étonne donc pas si dans le récit de mes aventures, et voulant continuer d'être vrai, je laisse échapper mon trouble à la vue de sa première image; elle eut toutes mes affections : je lui dois compte de tous les secrets de mon cœur; et cette prédilection dont je ne puis me défendre pour l'asyle éloigné où

je vais m'asseoir auprès d'elle, est un hommage de plus que je rends aux peuples dignes encore de pratiquer ses leçons.

Terre de repos, d'inconnoissance et de bonheur, toi qui me nourris si long-temps sans effort; rochers silencieux où j'ai déposé tout souvenir et tout regret du passé; solitudes enchantées, qu'aucun soupir n'a troublées, qu'aucune tyrannie n'a souillées, ah! si quelque Français venoit à s'égarer sur vos rivages, ouvrez-lui vos retraites charmantes, et rendez plus auguste encore le don précieux qu'il s'est fait à lui-même!

J'étois de retour au Cap de Bonne-Espérance, et déjà je méditois un autre voyage. Seize mois de courses et de chasses continuelles dans l'intérieur de l'Afrique méridionale n'avoient pu ralentir mon zèle, ni combler tous mes souhaits : cette passion, toujours plus impérieuse, d'accroître mes connoissances en histoire naturelle, naissoit de la multitude même de celles que je venois d'amasser. Mes fatigues n'étoient plus rien à mes yeux, du moment que j'en avois déposé le fardeau; en me renvoyant au sein de la ville et des caquetages d'un certain monde pour lequel je ne suis pas fait, je ne

pouvois m'empêcher de reporter mes regards en arrière : je plongeois en idée sous ces abris romantiques, dans ces forêts majestueuses dont j'avois pris possession sans obstacles, et que je pouvois laisser sans gardiens. Ce mélange indéfinissable de misanthropie et de sensibilité, guide ordinaire des actions de ma vie, atténuoit un peu le bonheur de revoir des amis qui m'étoient si chers; ou plutôt ce n'est point au Cap qu'il m'eût été doux de m'entretenir avec eux. Il naissoit de ce flux et reflux de plaisir et de malaise, un sentiment non moins singulier ; l'insouciance sur les découvertes dont j'allois enrichir la plus vaste et la plus belle des sciences. L'aspect et le développement des objets curieux que je rapportois avec moi, devoient peu parler à mon ame. L'intérêt dramatique en étoit passé : c'est ainsi que le plus beau concert souvent nous laisse l'ame vide, dès que son effet est produit, et le compositeur est froid à en rassembler les parties.

Ramené peu à peu au ton de la société, j'en repris insensiblement tous les goûts ; et pour jouir aussi de mes trésors, je m'efforçai de me rendre étranger à moi-même.

L'amitié obtint avant tout mes hommages. Je revis, j'embrassai, je serrai contre mon cœur ce respectable Boers, dont la santé m'avoit causé tant d'alarmes, lorsque j'étois encore à ceut cinquante lieues du Cap et campé sur les bords du Kriga. C'est à lui, c'est au soin qu'il prit de m'attirer dans sa maison après mon désastre dans la baie de Saldanha, que je devois tous les trésors d'un voyage aussi curieux. Il mit beaucoup d'empressement à vérifier l'état des caisses que je rapportois avec moi ; déjà même il avoit employé les plus grandes précautions à débarrasser celles que je lui avois adressées d'avance. Un zèle ingénieux lui avoit suggéré des moyens de conservation dont j'étois étonné ; il s'étoit fait naturaliste pour m'obliger ; non-seulement ma collection s'étoit conservée intacte en passant par ses mains adroites ; mais il étoit parvenu, par des combinaisons naturelles, à en classer les divers objets avec beaucoup d'intelligence et d'harmonie. L'ordonnance d'un cabinet, avant de savoir qu'il eût échappé aux chances d'une route aussi longue, étoit un spectacle ravissant pour moi. J'avois dû concevoir de grandes inquiétudes sur ces

premières collections: en repassant dans ma mémoire tous les accidens qui avoient pu les altérer; en songeant à l'étendue du voyage, à la longueur des chemins, à l'effet successif et continuel des chaleurs et des pluies, à l'insouciance des personnes à qui j'en avois confié le transport, je devois tout au moins m'attendre à n'en retrouver que les débris; mes animaux, au contraire, avoient repris une vie nouvelle, et sembloient respirer sous les yeux de leur maître. Tant de soins, de prévoyance et de délicatesse, me rendirent enfin mon retour agréable.

La visite des caisses qui rentroient avec moi, mit le comble à la satisfaction que je venois d'éprouver; tout s'y trouva également sain et brillant. Mes oiseaux, au nombre de mille quatre-vingts individus, étoient aussi frais que lorsque je les avois abattus et préparés; mes papillons avoient conservé toute leur pureté; il n'y avoit pas même un insecte qui eût perdu une antenne; ce qui me rendoit plus chère encore la méthode que j'avois imaginée pour caser et transporter ma collection. J'ai décrit dans mon premier Voyage, l'espèce de caisse particulière que j'avois composée à cet effet. L'expé-

rience m'a si bien servi, que je ne puis trop souvent en recommander l'usage.

Le bruit de mon retour fut bientôt répandu dans le Cap. Une foule d'oisifs accourut de toutes parts, pour demander à voir ce qu'on appeloit mes nouvelles curiosités; l'embarras d'ouvrir et refermer continuellement mes caisses, me détermina à joindre ce surcroît de richesses à celles que mon ami avoit si ingénieusement disposées pendant mon absence; je commençai à classer, non méthodiquement, à la vérité, mais dans une série naturelle, par paire, mâle et femelle, les différentes espèces de mes oiseaux.

Presque toute la maison de Boers se métamorphosa en un cabinet d'histoire naturelle; ce genre de décoration aussi brillant que nouveau, attira bientôt tant de monde, qu'on eût dit que cette maison étoit le rendez-vous général de toute la ville; elle ne désemplissoit pas. Mais ce qui fit connoître à quelle sorte de curieux j'avois affaire, et quelle espèce d'intérêt les arts et les sciences inspirent à ce peuple uniquement livré à ses spéculations mercantiles, c'est que les objets devant lesquels on s'extasioit davan-

tage, appartenoient souvent à des cantons très-voisins de la ville; et qu'il n'y avoit pas un habitant du Cap qui, dans ses courses les plus ordinaires, n'eût pu se monter un cabinet très-précieux pour tout autre qu'un Africain. Et vraiment, si la nature fait naître à chaque instant un miracle sous nos pas, peut-on se montrer si indifférent pour son culte immortel ! et comment l'amour de l'or peut-il remplacer le bonheur que la découverte d'un seul de ses secrets nous procure !

Néanmoins, parmi ces curieux, plusieurs questionneurs ne laissoient pas que de flatter, en quelque sorte, ma sensibilité ; à la vue des raretés que je rapportois de si loin, je remarquois beaucoup moins d'intérêt pour les fruits du voyage que pour le voyageur même. On concevoit à peine que j'eusse échappé à tant de périls qu'on m'avoit exagérés autrefois; et si, comme Ulysse, j'avois retrouvé ma famille dans le Cap, le bruit de ma mort qui s'étoit accrédité dès long-temps, m'auroit donné peut-être plus d'un aspirant à combattre, et plus d'un Euméo à séduire.

Toujours est-il vrai que le plus grand

nombre, traitant de niaiseries et de futilités mes travaux, revenoit souvent me fatiguer par cette question : « Avez-vous trouvé quelque mine d'or? » C'étoit de l'or qu'il falloit à ceux-là : un sable de cette matière dominatrice l'eût emporté sur le plus doux sentiment; tout voyage dont on ne rapportoit pas de l'or, étoit à leurs yeux une perte de temps douloureuse. Cette passion de l'or tient en contact tous les Hollandais dispersés. En effet, il me souvient que dans ma première jeunesse, lorsque mon père m'emmenoit avec lui loin de la colonie, et que nous rapportions à Paramaribo quelques objets intéressans pour orner son cabinet, les habitans ne manquoient jamais de nous demander pourquoi nous n'avions pas rapporté de l'or.



J'avoue qu'à la longue il se rencontra quelques amateurs instruits, dont le suffrage me dédommageoit un peu de cette redondance cruelle d'ennuis, et que mes peines quelquefois furent appréciées et senties.

Dans le nombre de ces juges éclairés, je dois, avant tout, distinguer le colonel Gordon. Il avoit aussi parcouru une partie de

l'Afrique méridionale. Ses observations sont connues de plusieurs savans de l'Europe. S'il lit cet écrit, il y trouvera le gage d'une estime sans bornes ; puisse-t-il y puiser aussi le desir de se faire mieux connoître en publiant ses découvertes ! Il doit compte à l'Europe de ce complément de recherches sur les contrées si intéressantes de l'Afrique; elles sont une propriété de la science, qui ne peut pas rester plus long-temps ensévelie dans l'oubli. Gordon s'extasioit fréquemment en voyant la multitude et la variété des espèces que j'avois apportées ; lui-même avouoit que la plus grande partie lui en étoit entièrement inconnue.

Il est vrai que ne tenant à la société par aucun des liens qui entravent ou ralentissent les projets les plus heureux ; maître absolu de mon temps, et dégagé de toute autre affection que la chasse, je me livrois à son exercice en vrai sauvage; et plus qu'un sauvage que le besoin seul excite, je savois attacher à la conquête d'un individu dont je découvrois l'existence, un prix qu'aucune fatigue n'eût pu modérer à mes yeux. A peine à son cri, ou à quelque signe semblable, me sentois-je appelé par quelque nou-

vel oiseau, les moyens ordinaires ne me suffisoient pas ; j'en inventois aussi-tôt, pour qu'il ne pût m'échapper ; et fallût-il passer un mois entier à le poursuivre, ou bien à l'attendre, je campois là, et ne quittois la place qu'après avoir obtenu ma proie.

C'est à cette opiniâtre persévérance que je dois l'avantage de posséder presque toutes les espèces d'oiseaux qui appartiennent à la partie d'Afrique que j'ai parcourue : je dis presque tous, car il est des événemens qui dépassent les bornes de notre puissance. Qui ne sait, par exemple, combien la différence des saisons peut éloigner du chasseur, ou mettre à sa portée des espèces qu'alors il ne devra plus qu'au hasard ? Il en est ainsi des oiseaux de passage. Sans doute, dans une contrée sujette à de fortes pluies, à de longues sécheresses, à de grandes variations de l'atmosphère, ces oiseaux de passage se rencontrent et s'éloignent plus fréquemment que dans notre Europe, où nous ne sommes soumis qu'à l'alternative du froid et du chaud ; et c'est encore en proportion de la variété des espèces, que le plus adroit chasseur doit s'attendre à n'en obtenir qu'une suite plus ou moins com-

plète, la vie d'un homme ne pouvant suffire à la recherche de tout ce qui existe en ce genre.

Mes journées se trouvoient utilement et presqu'entièrement remplies à classer, à entretenir mon cabinet, à méditer sur les moyens d'en remplir les lacunes, à former un systême suivi qui pût un jour, au sein de la vieillesse, me dédommager de l'impuissance d'en aller chercher les élémens à leur source, et ne vînt mêler aucun regret au souvenir d'une épreuve qu'on ne peut recommencer qu'en recommençant sa vie. Je me promettois en idée, dans ce second voyage, de plus grandes jouissances que dans le premier. La boussole de l'expérience devoit cette fois guider ma marche, et m'applanir de terribles obstacles. On verra jusqu'où peut s'étendre notre prévoyance, et si le précipice n'est pas souvent voisin du précipice auquel on échappe.

J'avois en partie disposé tout ce qui m'étoit nécessaire pour partir; le moment de sortir du Cap n'arrivoit pas assez tôt à mon gré. Un homme que j'attendois avec une mortelle impatience, que je n'avois point vu depuis mon retour, sans lequel je ne me

promettois ni plaisir ni sûreté, tout-à-coup se présente à mes yeux : c'étoit Klaas. Il y avoit alors chez le fiscal compagnie nombreuse et choisie. Klaas jouissoit par-tout d'une grande renommée. Associé à mes travaux, et chargé plus particulièrement d'en exécuter les plans, je n'avois point tari d'éloges sur ce conseiller fidèle ; son arrivée subite excita la plus vive curiosité dans la maison de Boers. On ne fut plus occupé que de mon ami : par un mouvement spontané chacun se leva lorsqu'il parut. Je devois tout à son attachement et à sa fidélité. Il en recueillit dans un instant de précieux témoignages. Le fiscal tira sa bourse et lui fit un présent considérable ; tous les assistans imitèrent son exemple : Klaas étourdi, stupéfait, se crut aussi riche que le gouverneur.

Une amère pensée absorboit pourtant toutes celles qui naissoient de cette réception imprévue ; il s'étoit, en entrant, avancé vers moi pour me témoigner sa joie, que son émotion même l'empêchoit d'exprimer; il tenoit aussi dans ses mains un présent ; les yeux mouillés de larmes, la bouche entr'ouverte, il me présentoit certain paquet,

certaine boîte auxquels il paroissoit attacher un grand prix. Je jouissois un peu de son trouble, qu'augmentoit encore le silence de tous ceux qui l'entouroient : il seroit, je crois, resté la nuit entière dans cette attitude, si je ne l'avois enfin arraché à son embarras. « A qui donc, lui dis-je, s'adressent ces objets? « Eh ! c'est à vous, me répond-il ; ce sont de ces animaux que vous aimez tant ! Si j'ai tardé à venir vous revoir, c'est que je n'aurois jamais voulu m'approcher de vous tout seul, et sans vous montrer que je pensois à vous ; mais j'ai bien peur que ce que j'apporte ne soit ni si beau, ni si rare que les oiseaux que nous tuions là-bas.

Qu'on juge de ma surprise et de ma joie, lorsqu'à l'ouverture des deux paquets je vis une collection très-bien arrangée de jolis insectes, et de quelques oiseaux écorchés avec beaucoup d'adresse et selon la méthode qu'il m'avoit vu tant de fois pratiquer dans les déserts ! J'avoue qu'aucun témoignage de faveur ou d'estime n'a jamais rempli mon ame d'un sentiment si pur et si délicieux que cette démarche franche et naïve de mon Hottentot, et l'idée d'avoir unique-

ment occupé sa pensée pendant l'intervalle assez long de notre séparation. Bonne nation ! qu'ils viennent ces beaux esprits, mettre en parallèle leur délicatesse ingénieuse et leurs procédés sublimes avec ce trait d'une amitié si simple et d'un sentiment aussi vrai ! O mon cher Klaas ! combien de fois attiré chez de beaux personnages, complimenté par les uns, caressé par les autres, grandement distingué par tous; combien de fois, au sein des faveurs et des brillantes promesses, j'ai rouvert la boîte d'insectes, et t'ai rendu graces des courts, mais délicieux instans arrachés à la chaîne des ennuis, alors que j'en étois réduit à t'étaler mon savoir, souvent même à mendier tes éloges !

Klaas resta peu de temps auprès de moi; son trésor déjà commençoit à l'embarrasser. La femme que je lui avois donnée, occupoit en ce moment son esprit; il se montroit empressé de déposer dans ses mains sa richesse. Lorsque je me fus assuré que mes autres compagnons de voyage, çà et là dispersés dans le voisinage de sa horde, vivoient heureux et tranquilles; que mes bestiaux étoient en bon état, mes chariots et mes ustensiles à

couvert et bien soignés ; que toute ma caravane, en un mot, n'attendoit qu'un signal pour se mettre en route, j'embrassai mon fidèle adjudant et le laissai partir.

Cette visite inopinée, qui venoit d'occuper toute la société du fiscal, rappela le souvenir d'un autre compagnon de mes voyages : bon ami, serviteur fidèle, très-adroit, ingénieux en ressources dans des circonstances difficiles, et qui plus d'une fois m'avoit tiré d'embarras. La compagnie entière voulut le voir : on s'achemina vers sa demeure, comme pour lui annoncer le moment d'un départ ; c'étoit à qui lui porteroit cette bonne nouvelle. On voit bien que je parle de mon singe. Il n'y avoit point de bonne fête s'il n'en étoit pas. Chaque jour, nous étions dans l'usage, Boers et moi, au sortir de table, d'aller visiter Kees dans sa loge ; nous lui portions du dessert et des fruits. Naturellement doux et caressant, il n'avoit rien des défauts de son espèce ; il eût plutôt partagé ceux de son instituteur. Mais il sembloit avoir reçu des vertus ; il étoit sensible aux amitiés qu'on lui faisoit, et très-empressé d'y répondre. Je ne connoissois qu'une seule personne qui ne pouvoit

frayer avec lui ; même il le haïssoit fortement. C'étoit un officier du régiment de Pondichéry, qui logeoit, ainsi que moi, chez Boers, et qui un jour, pour éprouver l'affection que me portoit mon singe, avoit feint de me frapper en sa présence. Kees, à cette vue, étoit entré en fureur, et depuis ce moment, il avoit pris l'officier en aversion. Du plus loin qu'il l'appercevoit, ses cris et son geste dénotoient assez toute l'envie qu'il avoit de me venger; il grinçoit des dents, et faisoit des efforts pénibles pour s'élancer sur lui. En vain l'offenseur avoit plusieurs fois tenté, par des friandises, de fléchir cette colère : le ressentiment avoit laissé dans l'ame de Kees une haine profonde qui ne s'effaça de long-temps.

Cette impuissance d'efforts pour laver mon affront, annonce que l'infortuné étoit dans les fers ; la crainte de le perdre m'avoit déterminé à ce moyen fâcheux : s'il s'étoit échappé de la maison, à coup sûr il m'eût été enlevé, ou par des matelots qui l'auroient emporté sur leur bord, ou par des habitans du Cap qui l'eussent caché pour le garder, ou même par des esclaves qui l'au-

roient fait rôtir et mangé, tant sa renommée lui avoit attiré d'amis.

Le pauvre Kees paroissoit sentir douloureusement son esclavage. A la vérité, Boers lui avoit fait construire une très-belle loge; mais est-il des plaisirs sans la liberté ! Mon singe avoit d'ailleurs une portion de facultés morales qui rendoit sa situation plus pénible qu'elle ne l'eût été à un singe vulgaire. Aussi-tôt qu'il m'appercevoit, il s'élançoit vers moi de toute la longueur de sa chaîne; c'est à moi sur-tout qu'il sembloit reprocher et mon ingratitude et sa captivité. Le moment de lui rendre le bonheur étoit chaque jour plus voisin; je savois m'endurcir à ses pressantes marques d'affection; je l'aimois trop pour lui en donner un témoignage imprudent.

Je devois tout craindre, en effet, si j'eusse eu la foiblesse de me laisser aller à la pitié; de lui-même il eût pu m'échapper. Un sentiment plus fort que l'amitié pouvoit à chaque instant l'entraîner. Il n'en est pas du singe comme des autres animaux domestiques, que leur instinct attache au sol où ils ont été élevés, et qui toujours y reviennent; soit que, comme le chien, ils soient plus

affectionnés pour le maître que pour la maison natale; soit que, comme le chat, ils aient plus d'attachement encore pour la maison que pour le maître. Le singe, au contraire, indocile et récalcitrant, incapable de souvenirs ou pour l'un ou pour l'autre, conserve pour l'indépendance un penchant que ne peut corriger la plus douce et la plus tendre éducation. D'ailleurs, rapproché de l'homme, en quelque sorte, par les formes et par l'usage qu'il fait de ses membres, il lui ressemble encore par la faculté de se reproduire en tout temps : bien différent des autres animaux à qui la nature a assigné des époques fixes et périodiques, au-delà desquelles ils vivent à cet égard dans une nullité profonde. Kees étoit vierge encore et n'avoit point connu le plaisir; la plus légère amorce eût embrasé ses sens; il ne falloit qu'un instant pour en faire un singe très-libertin; et si, plus constant, plus sage qu'on ne l'est au jeune âge, il eût brûlé pour une seule femelle, son maître auroit été bientôt oublié pour elle; il l'eût suivie au fond des bois et n'en seroit jamais revenu. Très-attaché à Kees, et ne pouvant consentir à le perdre, j'usai de mon pouvoir en despote, et

l'enchaînai pour en disposer à ma guise.

Le lecteur me pardonnera ces détails minutieux. Ils me sont chers à moi, qui n'ai pas de grands exploits à redire ni de brillans écarts où me perdre.

J'étois chaque jour plus occupé des projets de mon voyage ; cette nouvelle entreprise entraînoit de longs préparatifs ; je me flattois que ce voyage auroit lieu dans peu de jours ; les fatigues de celui que j'avois fait s'étoient tellement dissipées, qu'il me sembloit l'avoir entrepris il y avoit dix ans ; enfin, j'allois repartir.

Malheureusement, nous étions dans la saison la plus sèche de l'année ; ceux des habitans à qui j'avois confié mes projets et qui y prenoient le plus de part, malgré tout le desir qu'ils témoignoient de me voir compléter mes découvertes, ne cessoient de me conseiller d'attendre un moment plus favorable pour me mettre en route : on trouvoit le temps contraire et fâcheux : comme si les saisons qui règnent au Cap et dans le voisinage de la mer, devoient être les mêmes à quelques centaines de lieues dans l'intérieur de l'Afrique. J'en avois fait déjà l'expérience, et j'eus la foiblesse de céder au conseil de ces

amis trop timides. Un autre dessein succéda à celui-ci, avec la même vivacité que je l'avois embrassé; je différai donc mon départ jusqu'à la saison qu'on me représentoit comme favorable; on verra dans la suite combien ces retardemens m'ont été funestes, et à combien de malheurs ils m'ont exposé moi et les miens.

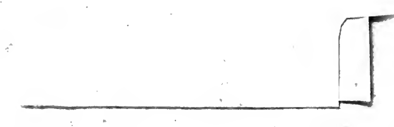
J'avois résolu de m'éloigner du Cap; la circonstance qui me portoit à différer mon grand voyage, me déterminoit encore mieux à entreprendre celui des environs de cette ville; c'étoit du moins un aliment à mon impatience, et je trouvois dans cette ressource, la seule qui me restât au milieu des ennuis dont j'étois assiégé, quelque dédommagement au délai où m'avoit contraint la saison. Dans le court entretien que j'avois eu avec Klaas, j'avois appris que les deux Hottentots à qui j'avois confié la garde de mes bœufs et tout l'attirail de ma caravane, avoient conduit mes animaux, en attendant l'ordre d'un second départ, dans les pâturages du Groene-kloof; que mes chèvres étoient restées, suivant mes intentions, dans le Swart-Land, chez mon bon ami Slaber, qui, toujours également zélé pour

mes intérêts, s'étoit chargé d'en prendre soin.

Hélas ! combien j'avois de reproches à me faire d'avoir négligé, depuis mon retour au Cap, ce digne et respectable ami, à qui j'avois des obligations si essentielles ! Je ne sais quelles affaires, quel assujetissement, quelle bienséance du beau monde et de la bonne compagnie, m'avoient si longtemps empêché de l'aller voir. Où pouvois-je goûter un plaisir plus pur et plus vrai que chez ce colon, à qui je devois de ne m'être pas livré tout-à-fait au désespoir lors de mon désastre dans la baie de Saldanha, ayant tout perdu, errant au sein d'une terre étrangère, sans asyle, sans argent, sans amis, sans ressource aucune? L'image de ce vertueux Africain me causoit de vifs regrets ; je volai vers lui, et pour la troisième fois, son habitation revit un de ses plus chers enfans ; je reçus avec profusion, les caresses de cette famille charmante. A la surprise, à la joie que je leur causai, au désordre subit de la maison, on eût dit une fête renouvelée de l'histoire ancienne, ou bien un personnage fameux de retour d'une expédition illustre ; ils ne sembloient tous


Pl. Ire.


Biblioteca Nazionale
Napoli
PALATINO



occupés qu'à deviner des moyens de me rendre mon séjour agréable. Les parties de plaisir qui fussent davantage à leur portée, ainsi qu'à la mienne, étoient celles de la chasse : on m'en prodigua de très-amusantes ; quelques promenades plus paisibles venoient faire, de temps en temps, diversion à cet exercice fatigant : les aimables filles de Slaber s'étoient chargées de les diriger ; elles y mettoient une sorte de finesse et de grace qu'on n'auroit pas dû attendre peut-être de femmes si peu faites aux usages et aux cajoleries des européennes. Elles avoient imaginé, par exemple, qu'elles ne pouvoient offrir aux regards de leur hôte inconstant, un spectacle plus doux et mieux fait pour le retenir auprès d'elles que celui de ses chevaux et de ses chèvres, paissant paisiblement dans les pâturages voisins de leur habitation. Je fus conduit, comme, sans m'en douter, vers un petit tertre très-agréable, où je trouvai tous ces animaux dans une situation et dans un embonpoint extraordinaires ; elles-mêmes avoient daigné s'occuper du soin de mon troupeau. A mesure que nous avancions, nouveau plaisir et nouvelles exclamations ; mes richesses s'étoient

accrues : plusieurs mères avoient mis bas et m'avoient donné des chevreaux. Il faut avoir éprouvé ce que j'ai senti, pour savoir tout le prix que j'attachois à ces trésors, les seuls qui soient vraiment dignes de moi, les seuls qui ne m'aient causé ni regrets, ni humiliations, ni dégoûts. Les services que mes chèvres m'avoient rendus dans mon premier voyage, m'en présageoient de plus doux encore et de plus féconds dans la suite. J'insiste avec délice sur cet objet : puissent les voyageurs imiter mon exemple; car ils doivent s'attendre, quelque ressource ingénieuse qu'ils aient préparée d'avance, à pâtir bientôt au sein des déserts d'Afrique, s'ils n'ont pour compagnons quelques bœufs, et pour compagnes de jeunes chèvres !

Il fallut encore une fois se séparer des bons et incomparables Slaber; je promis à ces ames célestes de venir plus d'une fois me réunir à elles dans mes diverses promenades aux environs du Cap; j'ai tenu parole. Cette demeure auguste et silencieuse, comme un aimant indomptable, m'attiroit souvent de fort loin; je n'éprouvois pas un sujet de plaisir ou de joie, que je n'accourusse aussi-tôt le déposer dans le sein de cette famille chérie.

J'ai dit quelque part qu'un des hommes qui m'étoient le plus attachés et qui m'avoient rendu le plus de services au sein des dangers, étoit le vieux Swanepoel : j'avois dépêché vers lui un de ses camarades pour lui dire de me venir trouver au Cap ; il y étoit accouru ; je plaçois au rang des premiers devoirs le soin de récompenser son amitié pour moi, et j'allois lui donner une grande preuve de la mienne en lui annonçant que nous allions repartir.

Un événement malheureux avoit failli autrefois à le perdre : dans un moment de querelle et de colère il avoit frappé une femme hottentote qui étoit morte des suites de sa blessure. Son affaire ayant été présentée défavorablement au veld-commandant de son canton, qui, de son côté, lui en vouloit, le pauvre Swanepoel avoit été condamné à finir ses jours dans l'île Roben; il y vivoit depuis plusieurs années quand la déclaration de guerre entre l'Angleterre et la Hollande obligea d'évacuer cette île et de transporter les bannis-prisonniers dans les bâtimens de la Compagnie. Ce fut dans ces circonstances que j'entrepris mes premières courses : j'ai assez parlé de lui dans

le récit que j'en ai donné au public; il avoit trop bien rempli le rôle dont il s'étoit chargé dans ma caravane, pour que son délit qui m'étoit connu, ne fût dès long-temps expié dans mon esprit. Le fiscal, mon ami, qui avoit pris des renseignemens satisfaisans sur le compte de ce vieillard, n'attendit pas que j'en fisse l'éloge; adoucissant exprès pour moi les loix dont il étoit l'interprète, il m'accorda la liberté de Swanepoel pour tout le temps où j'aurois besoin de cet homme pendant mon séjour en Afrique. Je promis de le représenter à mon retour au gouvernement; mais bientôt, par une générosité à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre, Boers lui donna sa liberté toute entière. Il fit plus : sensible et touché jusqu'aux larmes des détails dans lesquels je venois d'entrer à son sujet, il voulut récompenser sa fidélité envers moi par le présent qu'il lui fit aussitôt d'un bagage complet, et l'ordre qu'il donna de lui compter sa paye pour tout le temps qu'il avoit passé avec moi. Telles étoient les délicates et prévoyantes attentions par lesquelles mes amis, à l'envi, cherchoient à encourager mon zèle, en m'attachant, par tous les moyens, les compagnons

que je destinois à partager mes dangers ; et c'est ainsi qu'en rejetant adroitement sur moi tout le mérite des bonnes actions dont je n'étois que l'objet, ils insinuoient d'avance à mes Hottentots cet esprit de subordination et de dévouement sans lequel un observateur en Afrique ne pourroit faire aucune tentative au-delà de la colonie.

Pour comble de faveur, le fiscal me réserva tout le plaisir d'annoncer moi-même une nouvelle aussi douce à celui qu'elle intéressoit. A peine eus-je prononcé ces mots, *tu es libre ;* à peine eus-je commencé à raconter tout ce que mon ami venoit de faire pour un infortuné, que, ranimé par la reconnoissance, et comme reprenant une vie nouvelle, le vieillard se précipite dans mon sein qu'il inonde de ses larmes. J'étois étrangement ému et hors de moi-même ; il me sembloit que c'étoit moi qu'on arrachoit au bannissement et qu'on venoit rendre à la société : il est si doux de renaître à l'honneur ! Tous les maux que j'avois éprouvés sur le Middelbourg se retracèrent à mon imagination ; je me reportai à deux ans en arrière, à ce moment si malheureux où j'avois eu besoin moi-même de la pitié des

hommes; circonstance si funeste qu'il ne me seroit jamais entré dans l'esprit de penser que je pourrois un jour exercer la mienne envers autrui d'une façon à-la-fois si naturelle et si touchante.

Lorsque Swanepoel eut un peu calmé ses sens et qu'il fut en état de m'entendre, je lui confiai mes projets, et lui promis de l'emmener avec moi. A la vérité, son grand âge et la fatigue du premier voyage, l'incertitude même et les difficultés de celui que j'allois entreprendre, ne me permettoient guère de le conduire aussi loin; mais la colonie m'offroit un assez vaste champ pour que je me montrasse empressé d'user encore une fois de ses bons offices. Je m'en serois trop voulu à moi-même, dans le moment d'une joie aussi pure, d'exposer ce vieillard à périr, lui à qui il restoit encore quelques jours paisibles et du moins honorés, à couler au sein de sa famille. Il parut satisfait de l'offre que je lui fis de visiter ensemble la colonie; ou, s'il éprouva quelque regret, en pressentant que je ne l'entraînerois pas plus avant, il eut grand soin de me le cacher, et même dans la suite il n'en marqua aucun

mécontentement à mes autres compagnons de voyage.

J'ai déjà exposé ailleurs les motifs qui pendant mon premier voyage m'avoient déterminé invinciblement à m'éloigner des habitations de la colonie, et à éviter tout commerce avec les colons : outre les embarras et les distractions inévitables que leurs visites eussent apportés à mes opérations, j'avois à surveiller un terrein considérable, qui n'étoit jamais mieux en ordre que quand nous n'avions autour de nous aucuns voisins étrangers. On se rappelle combien j'eus à me repentir d'une complaisance contraire à ces dispositions, pour m'en être écarté une fois à Agter-Bruintjes-Hoogte: quoique je n'eusse communiqué avec ces colons que l'espace de quatre heures seulement, il se répandit dans mon équipage un tel esprit d'insubordination, qu'il fallut toute ma fermeté pour y rétablir l'ordre et la bonne intelligence. C'est à ce moment fâcheux, à ces germes d'une communication dangereuse que je dus le malheur de n'avoir pas visité la Cafrerie, contrée si intéressante, et que je regretterai toute ma vie de n'avoir pas connue ; pays très-

curieux, et qui mérite à lui seul un voyage!

Mais comme il entroit dans mon plan général de visiter ici la colonie proprement dite, et d'étudier l'humeur de ces hommes moitié sauvages, moitié policés, je ne pus me défendre d'en courir les hasards ; seulement je me livrai à des précautions particulières, et ne m'associai que des Hottentots dont je n'avois rien à craindre, ou que je pourrois renvoyer dans la suite. Cette petite incursion devint de jour en jour plus intéressante à mes yeux ; elle étoit, en quelque sorte, l'encadrement du grand tableau que je m'étois promis d'esquisser. C'étoit peu d'avoir fait quelques promenades pendant mon séjour au Cap, dans les habitations voisines de cette ville ; il falloit pénétrer plus avant, parcourir le gros de la colonie dans tous ses sens, en lever, s'il étoit possible, un plan topographique. Un rayon de quarante ou cinquante lieues de pays à visiter, ne m'éloignoit pas assez du Cap pour m'empêcher d'y revenir dès que je le desirerois, et nulle autre occupation dans ce moment, ne sembloit mieux faite pour me dédommager du chagrin que me causoit la suspension de mon voyage dans le désert.

C'est à cette petite entreprise que je m'associai Swanepoel; je l'emmenai avec d'autant plus de confiance, que je la regardois comme une promenade sans fatigue et sans de grands dangers. Je lui donnai quelques jours pour aller partager avec sa famille le bonheur de la liberté que lui avoit donnée mon ami, et lui assignai son retour comme le signal du départ. Il fut exact. A peine arrivé, nous montâmes à cheval; je partis sans autre apprêt et sans autre équipage que celui qui est indispensablement nécessaire lorsqu'on veut passer quelque temps à la campagne. Swanepoel connoissoit parfaitement la colonie; il m'avoit conseillé de ne point me surcharger d'un attirail inutile, m'assurant qu'il trouveroit en tout cas les moyens de pourvoir à tous mes besoins, et que je ne manquerois pas de rencontrer partout la plus douce et la plus franche hospitalité. L'usage de cette vertu précieuse et presque bannie de toute la terre, étoit bon pour moi dans cette circonstance; mais il eût été funeste à mes autres compagnons, qu'il eût dégoûtés des fatigues qu'ils avoient à partager avec leur chef, et les auroit infailliblement empêchés de me suivre.

Je pris ma route par la Hollande-hottentote ; de là je me proposois de parcourir tous les points de la colonie jusqu'aux Vingt-quatre rivières, de revenir ensuite au Cap par le Swart-Land, où je me serois encore une fois reposé chez mon incomparable ami Slaber.

Je n'entrerai dans aucuns détails trop étendus sur les productions des divers cantons, sur la culture, et beaucoup d'autres objets que j'ai déjà traités ; je dirai quelques mots des hommes et de leur manière de vivre. Je ne puis cependant me défendre, en passant, d'arrêter mes regards sur cette source précieuse des eaux thermales où la Compagnie a pratiqué des bains pour les malades, et que, pour cette raison, l'on nomme bains chauds. C'est-là que Boers, dans un état désespéré, abandonné des médecins, avoit recouvré la santé. J'aurois voulu bâtir un temple dans cet asyle, où avoit été sauvé un ami que la mort poursuivoit depuis long-temps ; je l'aurois entouré d'une barrière ; je l'eusse déifié. Aux siècles magiques et charmans de la mythologie, dans ces temps de fictions, souvent aussi profondes qu'elles étoient ingénieuses, où les fleuves, les rivières, les

ruisseaux, les fontaines avoient chacun leurs emblêmes cachés, et appeloient, sous divers rapports, l'image d'une divinité bienfaisante, j'aurois offert à la naïade de ces lieux un hommage que la postérité auroit peut-être consacré.

En visitant le Fransche-Hoeck, je ne revis pas non plus sans intérêt cette race de réfugiés français, naguère persécutés dans leur injuste patrie, dépouillés, proscrits, avilis, chassés par elle comme des hordes de misérables; victimes du fanatisme et de l'intolérance, et n'ayant d'autre refuge, au sein de cet abandon affreux, que la pitié de quelques gouvernemens voisins qui leur permirent d'aller arracher aux côtes de l'Afrique, une subsistance qu'on eût craint même de leur donner dans une terre trop voisine des lieux témoins de leur désastre. Eloignés de la France, qui a rejeté ses enfans, ils ont oublié son langage, hélas! et n'ont pas perdu son souvenir: leurs usages même se sont fondus dans les usages hollandais; ils ne diffèrent plus guère des autres colons; la trace originelle est perdue, on ne les reconnoîtroit à rien, s'ils n'avoient conservé, pour la plupart, des cheveux noirs,

qui contrastent avec la chevelure presque toujours blonde, des habitans de la colonie hollandaise. C'est ainsi que s'efface et que se détruit insensiblement cette modification que l'homme social reçoit de son gouvernement, de son éducation, de ses loix; tout avec le temps se détruit, renaît, se recompose. Il est cependant des souvenirs et de certaines traditions qui se prolongent au-delà des siècles.

Le sort de ces infortunés fugitifs, martyrs de leur religion quelle qu'elle soit, qui ont tout quitté, jusqu'aux tombeaux de leurs ancêtres, pour se transplanter aux extrémités de l'Afrique, m'inspiroit pour eux une compassion tendre dont ils ne soupçonnoient guère le motif. Après mon retour en France, depuis que de vastes mers nous ont séparés, cet intérêt s'accroît encore chaque jour: la liberté veut effacer jusqu'au souvenir d'une proscription si lâche; les derniers enfans de ces pères si malheureux retrouveront peut-être un jour dans leur ancienne patrie, tous les biens que leur ravit et la rage des prêtres, et la funeste condescendance du despote.

C'est ici le lieu de raconter comment se sont faites les concessions de terrein dans

cette contrée si long-temps inculte, et quel est l'usage qui s'observe encore de nos jours à cet égard. Lecteur, repose ton attention sur ces détails : il y a ici quelque chose de l'origine des possessions et des établissemens humains ; je dois cette recherche au hasard qui me porta un jour dans le Rooye-Zand (colonie du sable rouge).

J'entrois vers midi dans une habitation ; l'excès de la chaleur et la fatigue qu'elle m'avoit causée m'invitoit au repos ; je comptois m'y arrêter jusqu'au soir. Une jeune fille étoit seule dans la pièce où j'entrai ; elle avoit une figure charmante qui annonçoit à peine seize ans ; je la saluai, je l'embrassai selon l'usage ; mes regards involontairement se promenoient autour d'elle ; elle crut s'appercevoir que je m'étonnois d'être ici sans témoins ; elle me prévint et me dit que son père et sa mère étoient absens du logis. Je concevois difficilement qu'ils eussent quitté leur demeure au moment de la plus grande ardeur du soleil : je lui demandai par quel accident ils avoient été forcés de sortir. « Ce matin, me répondit-elle, » nous avons reçu l'avis que quelqu'un a » planté un baaken (piquet) sur notre ter-

» ritoire; cette nouvelle nous a fort alarmés,
» et mes parens sont partis aussi-tôt pour
» aller s'en éclaircir sur le lieu même ».
Pour moi, qui ne concevois pas ce qu'un piquet fiché en terre pouvoit avoir d'aussi alarmant, qu'elle eût contraint ces colons à braver, contre leur usage, la plus grande ardeur du jour, et même à abandonner leur fille, je répartis assez naïvement que si un passant avoit planté ce piquet, il étoit très-aisé à un autre passant de l'enlever, et qu'il n'y avoit dans tout cela rien de pressé; j'offris, si le père et la mère ne l'avoient pas découvert, de l'arracher moi-même, dans le cas où je passerois de ce côté. La jeune fille me répondit que cette opération ne dépendoit ni d'elle, ni de moi, ni de personne; elle ajouta que son père ne pouvant tarder à revenir, il me conteroit l'histoire du piquet plus au long, et elle m'invita à me rafraîchir et à lui faire compagnie.

Ses parens, en effet, furent bientôt de retour; le père caressoit sa fille pour m'avoir retenu, tandis que la mère me prodiguoit ses attentions obligeantes. Nous nous mîmes à table; une gaîté franche présida au dîner : l'affaire fâcheuse qu'on avoit tant

redoutée venoit de s'arranger, et chacun s'en étoit allé satisfait :

J'attendois toujours la grande histoire des piquets ; les bonnes gens sont lents à conter : ce ne fut pas sans de nombreux préambules, au milieu desquels je me livrois à de charmantes distractions, que mon hôte entama ce discours :

« Il faut que vous sachiez, dit-il, qu'ici, » voir et posséder sont à-peu-près la même » chose ; lorsqu'un habitant du Cap veut se » procurer dans la colonie un emplacement » quelconque, soit pour y placer des bes- » tiaux, soit pour le défricher et le mettre » en culture, il parcourt différens cantons » pour chercher un terrein qui lui con- » vienne. L'a-t-il trouvé, il y plante ce » qu'on appelle un baaken (c'est annoncer » prise de possession de l'endroit, à ceux qui » viendroient dans le même dessein, et leur » dire que la place est retenue) : alors il » retourne au Cap, et sollicite du gouver- » nement une permission et autorisation » légale. Ordinairement ce consentement ne » se refuse point ; mais comme toutes les » concessions du désert, faites par la Com- » pagnie, sont souvent d'une lieue carrée en

» superficie, il arrive quelquefois que, soit » par méprise, soit par mauvaise volonté, » le baaken se trouve planté sur la posses- » sion de quelqu'un, ou que dans l'enceinte » de sa lieue carrée il englobe quelque partie » d'une propriété étrangère. Dans ce cas, il » faut, pour finir la querelle, une descente » d'experts et une sentence du juge : pour » peu que la discussion soit claire, elle est » promptement terminée; mais si elle offre » quelque difficulté, tout est perdu : alors » commence un procès, qui devient un éter- » nel sujet de haine et de discorde entre » deux colons. Un autre malheur de ces dé- » solantes procédures, c'est que le proprié- » taire lésé pouvant rarement quitter son » travail pour aller lui-même exposer son » affaire et plaider sa cause, qu'il entend » assurément mieux que personne, le rap- » port ne s'en continue pas moins, et l'hom- » me de justice, qui souvent n'a pas vu les » lieux, l'explique comme il peut. Le ma- » gistrat, qui lui-même n'est pas mieux ins- » truit, juge l'affaire comme il l'entend : voilà » comme ces Européens, qui s'attribuent » exclusivement l'intelligence et la raison, » oublient qu'ils ont avec tout cela la cor-

» ruption et les vices en partage. C'est ainsi » que les contestations les plus simples en» traînent souvent la ruine des familles, et » ne sont profitables à personne, si ce n'est » aux juges qu'elles font entrer dans leurs » différends; tandis qu'au contraire les co» lons que leur condition éloigne du tracas » des villes et de leur influence dangereuse, » à l'aide du simple bon sens, et n'ayant que » la nature pour guide, sortent souvent si » sagement et si vîte de tout embarras d'es» prit ». Quelque philosophie que mon hôte affectât en me faisant le récit des usages relatifs aux concessions des terreins, et quoique son visage, qui s'enflammoit à chaque trait satirique qui lui échappoit contre la société, annonçât en lui beaucoup d'énergie, de candeur et d'esprit, j'abrège et laisse au lecteur le soin de suppléer à ce que je ne dis pas.

Je repris ma route vers le soir, et reçus le baiser de paix de toute cette famille.

Du Rooye-Zand, je passai dans le canton des Vingt-quatre-rivières, le plus agréable sans contredit de toute la colonie hollandaise : il doit son nom à la multiplicité des ruisseaux dont il est arrosé; on juge aisé-

ment, à l'abondance de ses eaux, à quel point ce terrein est productif et riant. Bien plus, les canaux principaux, par des saignées adroitement ménagées, portent l'abondance et la fécondité jusque dans les terres labourées de toutes les fermes environnantes; les habitans mettent beaucoup d'adresse à diminuer ou à grossir le volume de ces eaux, si favorables aux moissons. Nulle part, dans la colonie, les prairies ne jouissent au même degré d'une verdure aussi belle; il y règne une douce fraîcheur, dont la vue seule, dans ce pays brûlé, flatte l'œil du voyageur, charme son imagination et suspend véritablement ses fatigues. Les Vingt-quatre-rivières sont l'Eden de l'Afrique; on s'y promène dans des bosquets d'orangers, de citronniers, de panpelmoes; le parfum des fleurs attaque délicieusement l'odorat; une ombre légère invite au repos, aux rêveries, à la méditation. Tout ce qui entoure ces jardins enchantés ajoute encore au prestige: les regards se promènent au loin sur un horizon magnifique; une enceinte de collines embellit et anime ces plans divers que terminent de hautes montagnes dont la tête va se perdre dans les nues. Dans ce site

enchanteur, on rencontre sous ses pas tout ce qui sert aux besoins et aux douceurs de la vie. L'attrait de ces lieux se fait à peine sentir, qu'on y voudroit fixer à jamais sa demeure; les habitations y sont plus rapprochées; elles s'y amassent insensiblement : je ne désespère pas qu'elles n'offrent bientôt le spectacle d'une seconde ville dans la colonie, et qu'enfin la vallée des Vingt-quatre-rivières ne devienne un jour la terre la plus riche et la plus peuplée des environs du Cap.

Je me proposois, comme je l'ai dit, de revenir à la ville par le Swart-Land, et de passer quelques jours chez mes bons amis, je dois dire chez mes bons parens les Slaber. Entre autres divertissemens auxquels nous avions coutume de nous livrer ensemble, il en est un qui m'étonna étrangement lorsqu'on me l'eut proposé et que j'en eus fait l'épreuve. On me promit de me procurer des oiseaux qui m'étoient inconnus ou qui manquoient à ma collection. Toutes les fois qu'il s'agissoit de quelque nouveauté en ce genre, j'étois aussi-tôt préparé qu'averti. Je saisis donc mon fusil, et me mis en devoir de sortir : « Non, non, me dit-on, laissez vos armes; elles nous gêneroient; la chasse

à laquelle nous vous invitons est nouvelle pour vous, et vous n'y brillerez pas; allons labourer; suivez-nous ».

Mon guide attela les bœufs; nous partîmes; lui, avec ce long et énorme fouet dont se servent les colons et que j'ai décrit ailleurs; moi, avec un simple bâton qui me servoit de canne. Il prit en main la charrue, et se mit à tracer un sillon. A peine eut-il tranché la terre, que je vis arriver de toutes parts une multitude immense de petits oiseaux qui voltigeoient jusqu'auprès du soc même, et qui le suivoient avec avidité. Que croiroit-on que cherchoient ces oiseaux pour n'être effrayés ni par l'instrument qui marchoit, ni par les hommes qui le dirigeoient? Hélas! ils fondent sur la terre éparse, pour y dévorer des créatures animées comme eux, des chrysalides, des vermisseaux, tous les insectes que le soc mettoit à découvert. Ce spectacle inattendu me ravit d'aise. Il me restoit encore une autre épreuve à faire: les mains vides et sans armes, je me voyois réduit à contempler ces mangeurs d'insectes sans pouvoir m'en procurer un seul. Ces oiseaux tuoient des animaux plus foibles qu'eux; j'aurois voulu tuer des

oiseaux, derrière moi, peut-être quelque bête plus féroce encore lorgnoit de loin sa proie. Sans autre préambule, Slaber me demande tranquillement quel est parmi ces oiseaux celui que je desire; j'en désigne un à tout hasard, et crois qu'on me persiffle: aussi-tôt déployant son fouet immense, c'est celui-là même qu'il atteint dans la foule. Vingt fois de suite je mets son adresse à l'épreuve, et vingt fois l'oiseau indiqué est abattu d'un seul coup. Au reste, quoique cette habileté à manier un long fouet soit le partage de presque tous les colons, j'avoue que Slaber étoit un virtuose en cette partie, et que je n'ai vu personne dans la suite à qui cet exercice fût plus familier; il entre dans l'éducation de l'enfance chez les colons, et je crois qu'il vaut bien les jeux imbécilles de nos colléges. Je reviendrai plus bas sur ce point, qui mérite d'être traité plus au long.

Cependant il y a des cantons où cet exercice est plus ou moins perfectionné. Tous les colons n'ont ni les mêmes occupations, ni les mêmes usages. A la vérité, ils mènent, pour la plupart, une vie uniforme et simple; il existe entre eux tous, des points de contact et des habitudes de ressemblance;

d'un autre côté, ils diffèrent selon leur origine, et quoique la monotonie de leur vie s'étende à la surface entière de la colonie, et qu'ils ne doivent par conséquent offrir, au premier aspect, aucune observation piquante au voyageur, cependant on y remarque des nuances qui méritent d'être recueillies, et qui peuvent servir à faire connoître de plus en plus cette nation neuve encore.

On peut diviser les colons du Cap en trois classes; ceux qui habitent dans le voisinage du Cap jusqu'à une distance de cinq à six lieues; ceux qui sont plus éloignés et qui vivent dans l'intérieur des terres; enfin ceux qui, plus reculés encore, se trouvent à l'extrémité sur les frontières de la colonie, parmi les Hottentots.

Les premiers, possesseurs de propriétés opulentes ou de jolies maisons de campagne, peuvent être assimilés à ce que nous appellions autrefois de petits seigneurs terriers, et diffèrent beaucoup des autres colons par leur aisance et par leur luxe, sur-tout par leurs mœurs qui sont hautaines et dédaigneuses : ici, tout le mal provient de leur richesse. Les seconds, simples, hospitaliers,

très-bons, sont des cultivateurs qui vivent du fruit de leur travail : ici, le bien résulte de la médiocrité. Les derniers, assez misérables et trop paresseux pour arracher leur subsistance à la terre, n'ont d'autre ressource que dans le produit de quelques bestiaux qui se nourrissent comme ils peuvent. Semblables aux Arabes Bédouins, c'est beaucoup quand ils prennent la peine de les promener de pâturage en pâturage, de canton en canton. Cette vie errante les empêche de se bâtir des habitations fixes. Quand leurs troupeaux les obligent à séjourner pendant quelque temps dans un lieu particulier, ils se construisent à la hâte une hutte grossière qu'ils couvrent de nattes, à la manière des Hottentots, dont ils ont adopté les usages, et dont ils ne diffèrent plus aujourd'hui que par les traits du visage et la couleur. Le malaise pour ceux-ci naît de ce qu'ils n'appartiennent à aucune situation précise de la vie sociale.

Ces nomades fainéans sont généralement en horreur à leurs laborieux voisins, qui redoutent leur approche et s'en éloignent le plus qu'ils peuvent; parce que n'ayant pas de propriété, ils violent sans scrupule celle

des autres, et que quand leurs bestiaux manquent de pâturage, ils les conduisent furtivement sur le premier terrein cultivé qui est à leur portée. Se flattent-ils de n'être point découverts? ils restent là jusqu'à ce que tout soit dévoré. S'apperçoit-on du délit? alors commencent des querelles, des batteries, puis des procès, dans lesquels il faut recourir au drossart, et qui finissent presque toujours par faire trois ennemis, du voleur, du volé et du juge.

Rien de plus vil et de plus rampant que les colons de la première classe, quand ils ont affaire à quelqu'un des principaux officiers de la Compagnie qui peuvent influer sur leur sort. Mais aussi rien de plus sottement vain et de plus insolemment haut, vis-à-vis des personnes dont ils n'ont ni à espérer ni à craindre. Fiers de leur aisance, gâtés par la proximité d'une ville dont ils n'ont pris qu'un luxe qui les a corrompus et des vices qui les ont avilis, c'est sur-tout envers les étrangers qu'ils déployent leur morgue et leur imbécille orgueil. Voisins des colons qui habitent l'intérieur du pays, n'espérez pas qu'ils les regardent comme leurs frères. Pleins de mépris pour eux, ils

leur ont donné le nom de Rauw-boer; sobriquet injurieux qui, en français, répond à celui de manant. Aussi, jamais ne voit-on ces honnêtes cultivateurs, lorsqu'une affaire les amène à la ville, s'arrêter dans leur route chez les gens dont je parle; ils savent trop bien avec quel dédain insultant ils y seroient reçus; on diroit deux peuples ennemis, toujours en guerre, dont les individus s'unissent seulement de loin en loin par quelques rapports d'intérêt.

Ce qui révolte le plus dans l'insolence de ces Africains, c'est que la plupart d'entre eux descendent de cette race corrompue, que la Compagnie hollandaise tira des maisons de charité ou des maisons de force, quand, voulant former au Cap un établissement, elle y envoya quelques habitans pour y commencer, à leurs risques et périls, une population. Cette émigration honteuse, dont l'époque n'est pas si éloignée qu'on ne s'en rappelle encore beaucoup d'anecdotes, devroit, ce semble, inspirer quelque modestie à ceux qu'elle regarde; et cependant ils n'en sont que plus arrogans, comme si, à force de mépris et de hauteur, ils se flattoient de faire oublier l'abjection de leur origine.

Voient-ils quelque étranger venir au Cap dans le dessein de s'y établir et de s'y fixer? ils s'imaginent qu'il n'y est amené que par les mêmes circonstances qui, autrefois, y bannirent leurs pères, et ils les traitent avec le plus profond dédain.

Il est fâcheux que ces procédés si choquans aient infecté presque toutes les habitations qui environnent à peu de distance la ville du Cap; car ce canton est charmant. Embelli par la culture, par des vignobles nombreux, par des maisons de campagne très-agréables, il offre par-tout des perspectives délicieuses, dont le site et la variété n'auroient que de quoi plaire, s'il avoit d'autres habitans.

Moi, qu'aucune sorte d'intérêt ne devoit rapprocher d'eux; moi, qui ne leur demandois rien, et qui n'étois venu en Afrique que pour y étudier la nature, j'ai pourtant une fois subi l'impertinence de leurs réceptions, et appris, par expérience, à les connoître. L'aventure est plaisante. Long-temps j'en ai ri avec Boers; mais ce n'est qu'en passant que je la raconte ici.

Un jour que mon ami m'avoit conduit dans le fameux vignoble de Constance et

chez le colon qui en est propriétaire, celui-ci non-seulement nous avoit reçus avec ces humbles prévenances, ces hommages respectueux que témoignent tous les habitans de la colonie aux premiers magistrats de l'administration; mais il s'étoit empressé de nous montrer, dans le plus grand détail, ces vastes caves où peuvent entrer des voitures toutes chargées, ces tonneaux à cercles de cuivre bien luisant et ces différens vins, avec l'acte de leur âge bien légalisé.

Cet homme se nommoit Cloete; ses affaires l'amenoient souvent à la ville : rarement il s'abstenoit de venir faire sa cour au fiscal; il avoit affecté dans ses visites, de m'inviter à revenir le voir à Constance. Peu sensible à la beauté d'une cave ou d'un tonneau, je m'étois toujours excusé de répondre à ses sollicitations; mais un jour il renouvela sa prière avec des instances si pressantes, il me proposa si affectueusement une grande chasse dans laquelle ses fils m'accompagneroient, où lui-même devoit me procurer beaucoup d'amusement, sans qu'il m'en coûtât aucuns frais ni préparatifs, qu'enfin je me laissai entraîner et pris jour avec lui.

Je tins parole, et me rendis à sa campa-

gne, accompagné de Larcher, l'un des amis de Boers ; mais quelle fut notre surprise, lorsqu'en entrant chez notre hôte nous vîmes déployer, pour nous recevoir, un air de grandeur et de suffisance, de protection même qui contrastoit singulièrement avec le ton humble et soumis qu'il avoit chez le fiscal ; apparemment que le petit potentat, une fois rentré dans ses domaines, et s'y trouvant plus à l'aise, oublioit en un instant et la ville et ses supérieurs.

Mon compagnon et moi, nous ne pouvions qu'être extrêmement surpris de cet accueil insultant. J'avoue que dans ce premier mouvement de déplaisir et de dépit, j'hésitai pour rester ou pour partir ; et, consultant sur cela les yeux de mon ami qui, de son côté, sembloit interroger les miens, je n'attendois que le signal pour prendre une détermination ; mais quand la réflexion nous eut calmés l'un et l'autre, il nous parut beaucoup plus simple de rester et de nous amuser même des hauteurs de ce prince-vigneron.

Le souper qu'il nous donna fut splendide : abondance et variété de mets, élégance dans la décoration, rien n'y manqua.

Il déployoit à nos yeux cette magnificence et ce faste pour nous éblouir et nous rapetisser; nous entrions, nous pauvrets, pour si peu dans tout son étalage, qu'il ne nous fit servir que du vin ordinaire du pays, tandis que l'impudent lampoit sous nos yeux le Bordeaux que lui servoient ses esclaves.

Sortis de table et retirés dans notre appartement, cette aventure nous parut encore plus plaisante qu'elle n'étoit grossière; nous formions cependant le projet de nous en venger, et de lui donner, avant de le quitter, une leçon salutaire; c'est au Cap que nous l'attendions, pour lui offrir, en retour de son vin de Bordeaux, quelque piquette détestable, qui servît du moins à rafraîchir l'orgueil niché dans le cerveau de ce Jupiter africain.

Mais quelle fut notre surprise, lorsque nous nous éveillâmes : une musique délicieuse se faisoit entendre sous nos fenêtres; ravis de cette féerie agréable, nous cherchions à en deviner la cause; nous nous demandions mutuellement comment ce satrape qui, la veille, s'étoit montré si peu hospitalier et si hautain, pouvoit affecter tout-à-coup des attentions si séduisantes.

Nous supposions ou que ses accès de morgue ne duroient qu'un jour, ou que, revenu pendant la nuit de son ivresse passagère, il vouloit aussi nous en faire oublier les déplaisirs.

Nos conjectures, ainsi que nos éloges, ne durèrent pas long-temps; ce n'étoit pas pour nous, mais pour le maître, que les musiciens faisoient résonner ces accords, et ce n'étoit pas d'aujourd'hui qu'ils en frappoient les murailles du palais. L'illustre colon avoit coutume de se faire ainsi réveiller tous les jours; il s'étoit procuré dès long-temps parmi ses esclaves une quinzaine de fluteurs qui venoient chaque matin, à l'heure indiquée la veille, suspendre, par une douce harmonie, les songes de notre marchand de vin.

De retour à Constance, nous trouvâmes le prince un peu humanisé; il s'étoit apparemment apperçu de l'effet qu'avoit produit sur mon compagnon et sur moi l'appareil de sa grandeur postiche; il craignoit à bon droit, qu'arrivés au Cap, chacun de nous ne s'empressât d'en réjouir la ville; avant de partir, il nous donna pour vin de l'étrier, celui même qu'on appelle vin de ré-

serve : liqueur précieuse, devenue célèbre en Europe, et qui souvent prête son nom à beaucoup d'autres qu'on nous présente avec ostentation.

Ce que je viens de dire sur la sotte et repoussante fierté des colons voisins du Cap, ne doit cependant pas s'appliquer à tous. Il en est parmi eux auxquels ce reproche ne convient nullement; et dans ce nombre, je compte spécialement le colon Beckker. Sa maison est le séjour de la cordialité, de la franchise. Jamais un étranger honnête ne se présente chez lui, qu'il ne soit accueilli avec toutes les prévenances de la politesse la plus douce et à-la-fois la plus généreuse. Il est vrai que le colon Beckker n'est point né au Cap; je le crois allemand.

En pénétrant dans l'intérieur des terres, on trouve les colons cultivateurs, qui, par leurs mœurs, leurs usages et le genre de leurs travaux, forment une classe particulière, distincte de celle que je viens de décrire. Plus éloignés du Cap, et par conséquent moins à portée de commercer de leurs denrées, ceux-ci sont moins riches que les premiers. On ne voit point chez eux ces maisons de campagne si agréables, qui, pla-

cées à différentes distances de la ville, embellissent au loin son passage et lui forment les perspectives les plus riantes. Leur habitation est un grand hangar couvert de chaume, et dont l'intérieur est partagé en trois parties égales, par deux cloisons qui ne s'élèvent que jusqu'à une certaine hauteur. La pièce du milieu, qui est celle par laquelle on entre, sert en même temps de salle à manger et de salon. C'est là que pendant le jour se tient toute la famille, c'est là qu'on prend le thé et qu'on reçoit les étrangers. Des deux pièces collatérales, l'une forme la chambre à coucher des enfans mâles, l'autre celle du père, de la mère et de leurs filles. Une troisième pièce, adossée à la pièce du milieu, sert de cuisine; d'autres corps de logis forment les écuries et les granges.

Telle est la distribution la plus généralement suivie dans l'arrondissement des colonies intérieures. Cependant, si l'on s'éloigne encore plus vers la frontière, là l'aisance en étant moindre, le logement a moins de commodités. Il consiste dans un hangar sans division, et ne formant qu'une seule pièce, dans laquelle toute la famille vit réu-

nie, sans se séparer ni la nuit ni le jour : on couche sur des peaux de moutons qui servent de couvertures.

L'habillement des colons se ressent de cette simplicité rustique. Pour les hommes, c'est une chemise de toile de coton bleue, un gilet à manches, une grande culotte, un chapeau à moitié détroussé ; pour les femmes, un jupon, un casaquin juste à la taille, et un très-petit bonnet rond de mousseline. A moins d'une parure extraordinaire, les uns et les autres ne portent point de bas. Les femmes marchent même pieds nus pendant une partie de l'année. Quant aux hommes, leurs travaux exigeant une chaussure, ils s'en font une avec un morceau de peau de bœuf appliquée et moulée sur le pied, lorsqu'elle est encore fraîche. Ces sortes de sandales sont la seule pièce de leur habillement qu'ils fassent eux-mêmes ; tout le reste est l'ouvrage des femmes, qui taillent également et travaillent toute leur garde-robe. Au reste, quoique ce soit là l'accoutrement journalier d'un colon, il a cependant un bon habit de drap bleu, qu'il porte les jours de cérémonie et de représentation. Il met aussi alors des bas et des sou-

liers, et s'habille entièrement à l'européenne; mais tout cet étalage ne se déploie que quand on va au Cap, encore n'a-t-il lieu qu'au moment où l'on est prêt à entrer dans la ville.

C'est ordinairement dans ces voyages qu'on achète de quoi renouveler sa garde-robe. Il est au Cap, comme aux piliers des halles à Paris, une sorte de fripiers, qui font ce genre de commerce, et qui, par les profits et l'usure avec lesquels ils s'y livrent, ont été nommés *Capse-Smouse*, Juifs du Cap. Ces boutiquiers trouvent le moyen de vendre fort cher leurs marchandises; mais elles varient de prix selon que les magasins sont plus ou moins garnis; il s'ensuit qu'elles n'ont jamis une valeur fixe, et que le colon qui arrive du désert et qui, sur ses achats, ne peut avoir de données certaines, est nécessairement toujours dupe.

D'un autre côté, le marchand qui connoît la probité de ces cultivateurs et leur exactitude à payer leurs dettes, fait tous ses efforts pour entamer un compte aveo eux; il cherche à les tenter par le prétendu bon marché et la qualité de l'étoffe qu'il leur étale, et offre de remettre le paiement au

voyage de l'année suivante. Il est rare que des gens simples et sans expérience soupçonnent la ruse qui se présente à eux sous une apparence trompeuse de politesse et de fraternité. S'ils cèdent, les voilà enlacés pour leur vie. A leur retour, on engage avec eux un marché nouveau, payable à même terme; et c'est ainsi que d'année en année, toujours débiteurs et toujours achetant sans s'acquitter jamais, ils deviennent la proie d'un usurier qui a fondé sa fortune sur leur sottise.

Il est vrai que ces niais acheteurs, après avoir été dupes au Cap, ne reviennent ordinairement chez eux que pour faire d'autres dupes. Ce qu'on a employé d'adresse à les tromper, ils l'emploient à leur tour pour tenter les Hottentots qui sont à leur service. Les coupons d'étoffes ou les vêtemens de friperie qu'ils rapportent, ils les revendent à ces malheureux serviteurs, mais avec un tel profit, qu'ordinairement les gages d'une année ne suffisent point pour s'acquitter, et qu'ils se trouvent, comme leurs maîtres, endettés par anticipation pour l'année suivante. Ainsi, en dernier résultat, c'est le pauvre Hottentot qui paye l'usurier du Cap.

Au reste, sa duperie est en petit l'image de ce qui se passe ici-bas dans toutes les conditions. Par-tout, le fripon adroit sait se procurer un tribut sur les simples ou les sots ; et ce tribut, chacun de ceux-ci, après l'avoir payé, cherche à le rejeter sur un autre ; de sorte qu'à la fin c'est sur le plus sot qu'il retombe : c'est ainsi que les hommes s'enchaînent par les moyens mêmes qui devroient les désunir.

On croiroit qu'en se livrant à la culture de la terre, les colons de la classe dont je parle, auroient dû s'appliquer à celle des plantes potagères, des légumes et des fruits. L'entreprise étoit pour eux d'autant plus facile, qu'ayant acquis gratuitement un vaste terrein, ils pouvoient en destiner une partie à se donner des potagers et des jardins. Cependant je n'ai vu de potagers dans l'intérieur que dans le pays d'Auteniquoi. Partout ailleurs le jardinage est inconnu ; et si, dans quelques habitations, vous trouvez un arbre fruitier, on ne l'y élève que comme une chose rare et curieuse.

L'habitude a rendu les colons insensibles au défaut de fruits et de légumes. La facilité qu'ils ont d'élever des bestiaux supplée

chez eux à cette privation, parce que leurs troupeaux leur donnent pour les repas beaucoup de viande. C'est de viande, et de mouton sur-tout, qu'ils se nourrissent ; et chez eux la table en est chargée avec une telle profusion, que l'aspect en devient dégoûtant.

De cette manière de vivre, il résulte que les bestiaux ne sont pas seulement, dans les colonies comme par-tout ailleurs, un objet utile, mais un besoin de nécessité première. Aussi un colon ne s'en rapporte-t-il qu'à lui-même du soin de surveiller les siens. Tous les soirs, quand le troupeau rentre, il ne manque jamais de venir sur sa porte, un bâton à la main, et de compter toutes les bêtes, pour s'assurer qu'il ne lui en manque aucune.

Des gens qui n'ont d'autre occupation que certains travaux d'agriculture et une surveillance de troupeaux, doivent avoir de longs intervalles d'oisiveté. Or, c'est ce qu'éprouvent les colons, et spécialement ceux d'entre eux qui habitent fort avant dans l'intérieur des terres, et qui, à raison de leur grand éloignement, ne pouvant commercer de leurs grains avec le Cap, n'en cultivent que ce qui est nécessaire à leur consomma-

tion. A voir l'inaction profonde dans laquelle ils vivent, on diroit que pour eux le bonheur suprême consiste à ne rien faire. Quelquefois cependant ils se visitent entre eux; et alors les journées se passent à fumer, à prendre du thé, à conter ou à écouter des histoires, dont le romanesque n'a pas même le mérite ni la moralité d'un conte de Barbebleue.

Comme tout homme porte toujours avec lui et sa pipe et un sac de tabac, fait d'une peau de veau marin, on n'arrive dans le cercle qu'avec ces deux ustensiles d'usage. Dès qu'un des assistans veut charger sa pipe, il tire son sac, et le fait passer à ses voisins pour remplir la leur; c'est là une politesse à laquelle on ne manque jamais. Chacun fume de son côté. Bientôt ces fumées abondantes forment un nuage, qui, après s'être d'abord élevé dans la partie supérieure du lieu d'assemblée, finit, en s'accroissant insensiblement, par le remplir en entier, et par devenir si épais que les fumeurs ne peuvent plus se voir les uns les autres. Sparmann a donné sur tous les détails de ces tabagies, une description aussi vraie qu'agréable. Pour moi, que l'odeur du tabac

incommode, j'avoue que quand ces brouillards infects commençoient à descendre assez bas pour parvenir à ma hauteur, je sortois de la salle et allois en pleine campagne respirer un air pur, et dégorger mes poumons.

Un autre usage qu'une répugnance invincible m'a toujours empêché d'adopter, c'est le bain du soir : usage si cher aux anciens et qui rappelle un temps et des mœurs si touchantes ! Mais quelle distance des Grecs aux Ulysse et aux Nausicaa du Cap ! J'ai déjà dit qu'en aucun temps ni les hommes ni les femmes ne portoient de bas, et que pendant une très-grande partie de l'année celles-ci ne se servoient même point de souliers. Or, comme une pareille habitude expose sans cesse les pieds et les jambes à se salir, on a paré à cet inconvénient par une précaution journalière de propreté. Tous les soirs, avant de se coucher, la Hottentote ou la Négresse qui est chargée du service de la maison, apporte au milieu de la salle un baquet rempli d'eau, et lave les pieds de tout le monde, en commençant d'abord par le père et la mère; puis elle continue par les enfans et par toute la famille, et finit par les étrangers. Mais

comme le baquet sert successivement à toute la société, sans que son eau soit renouvelée une seule fois, on imagine bien que moi qui ne devois en jouir que le dernier, je n'étois pas fort empressé d'aller m'y salir. J'alléguois, pour m'en dispenser, que mon habitude étoit de ne jamais quitter mes bottines qu'au moment de me mettre au lit; et l'on se contentoit de mon excuse.

Au reste, ces prévenances, dictées par les intentions les plus pures, prennent leur source dans les usages de l'antiquité la plus reculée; ce qui leur donne un caractère romantique et sacré qui saisit l'imagination au premier abord. Malheur à moi si je n'y appercevois que ce qu'elles paroissent offrir de rebutant, et si elles ne disoient rien à l'ame de celui qui met au rang des premiers besoins cette hospitalité si méconnue de nos jours et tous les devoirs qu'elle commande. J'ai trop été l'objet de cette fraternité consolatrice qui nous offre une famille et des amis loin de nos familles et de nos amis d'habitude. Je n'ai par-tout éprouvé qu'affection et tendresse; tout s'empressoit sur mes pas: père, mère, enfans, tous disputoient d'égards, non par ces tournures galantes, ces

demi-mots perfides et menteurs, le partage des gens bien élevés, mais par cette bonhomie franche et riante qui vous met tout de suite à votre aise, et chasse de votre esprit toute idée d'embarras et de contrainte.

Ceux qui savoient que je venois de faire un long voyage et que j'avois passé non loin de leur habitation, me faisoient un reproche de ne m'être pas détourné pour entrer chez eux. Ils me parloient affectueusement du plaisir qu'ils auroient eu à me recevoir, et me demandoient avec un ton d'amitié tout-à-fait touchant comment j'avois pu préférer de coucher en plein air plutôt que de me retirer chez eux; qu'ils se seroient fait un devoir de m'offrir tout ce qui auroit pu me plaire. Si j'avois eu des raisons pour voyager parmi eux, j'en avois alors d'entièrement contraires pour m'en éloigner.

Ce qui prouve encore combien ces honnêtes gens ont de bonhomie et de loyauté dans les mœurs, c'est qu'un étranger, dès qu'il est accueilli par les maîtres de la maison, à l'instant devient, en quelque sorte, pour elle un membre de la famille. Accoutumés à vivre entre eux, ils ne connoissent d'autres biens que ceux de la parenté, et

regardent, en effet, comme leurs parens les personnes qu'ils aiment. Les petits enfans qui venoient autour de moi, soit pour me caresser, soit pour admirer et compter mes boutons, m'appeloient leur grand-papa. J'étois le cousin des pères, l'oncle des jeunes filles; et j'avoue franchement que parmi mes nièces il s'en est trouvé plus d'une dont les instances naïves et les yeux charmans m'ont fait oublier l'heure à laquelle j'avois fixé mon départ.

Quand on entre dans une maison, le protocole du salut est de donner la main au maître du logis, puis à tous les hommes qui composent le cercle; si dans la compagnie il s'en rencontre un qu'on n'aime pas, alors on ne lui présente point la main; et ce refus d'un témoignage commun d'amitié est une déclaration formelle qu'on le regarde comme son ennemi. Il n'en est point ainsi avec les femmes. On les embrasse toutes sans façon, l'une après l'autre. En excepter une du baiser, ce seroit un affront insigne; vieilles ou jeunes, il faut les baiser toutes; c'est un bénéfice avec les charges.

A quelque heure de la journée que vous vous présentiez chez un colon, vous trou-

vez toujours sur la table la bouilloire et la théière : cet usage est général. Jamais les habitans ne boivent d'eau pure. Si un étranger se présente chez eux, c'est du thé qu'ils lui offrent pour se rafraîchir; eux-mêmes en prennent constamment pendant l'intervalle des repas; et même, comme il leur arrive souvent de passer une partie de l'année sans vin ni bière, ils n'ont, pour tout le jour, d'autre boisson que du thé.

Un voyageur arrive-t-il chez eux à l'heure du dîner, quand la nappe est mise, il donne la main, il embrasse, et de suite se place à table. Veut-il passer la nuit, il reste, il fume, prend du thé, demande des nouvelles, débite celles qu'il sait; et le lendemain, après avoir de nouveau donné la main et baisé, il poursuit sa route pour aller faire ailleurs la même cérémonie : offrir de l'argent seroit regardé comme une offense.

On sent bien que l'éducation, dans une pareille contrée, doit différer entièrement de ce qu'elle est en Europe. Là, les enfans n'ont point, comme ici, ces petits tambours, ces trompettes, et tous ces joujoux bruyans ou inutiles par lesquels on donne le change à leur pétulance naturelle, pour les rendre

un peu moins incommodes. Le seul amusement qu'ils connoissent est en même temps pour eux un commencement d'éducation.

C'est l'usage, quand le chariot de la maison ne marche pas, de le laisser en plein air à côté du logis. Dès que les enfans peuvent grimper sur la planche qui sert de siége, ils vont s'y placer; et là, un fouet en main, ils s'exercent à commander les bœufs qui n'y sont pas; à les appeler par leur nom, à frapper la place de celui qui est censé ne pas obéir assez vite, en un mot, à diriger la marche du char pour le faire avancer, tourner, reculer à propos. Après avoir ainsi manié successivement des fouets faits pour leur âge, ils parviennent enfin à manier un bambou bien effilé, de quinze à seize pieds de long, dont la courroie est plus longue encore, et avec lequel ils peuvent, à plus de vingt-cinq pieds de distance, enlever le caillou qu'on leur désigne, ou une pièce de monnoie jetée à terre. J'ai déjà parlé d'une chasse heureuse que m'avoit procurée un des Slaber, en tuant ainsi, avec une adresse vraiment merveilleuse, des oiseaux que je lui demandois. Swanepoel, mon compagnon

de voyage, manquoit rarement une perdrix au vol; et, malgré son âge, il appliquoit même son coup avec une telle force que, dans une de nos courses, je l'ai vu tuer roide une canepetière, beaucoup plus grosse que celle d'Europe.

Quand un jeune colon sait conduire un char et manier un fouet, son éducation est presque achevée; car on ne lui apprend ni à lire ni à écrire. A l'époque de sa quatorzième année il est admis dans les sociétés des hommes, et prend sa place parmi eux; et dès cet instant, il donne la main aux hommes, embrasse les femmes, et fume. On lui remet un fusil, avec le droit de chasser autant qu'il le voudra; et dès ce moment, entrant en jouissance de tous les droits des hommes, il est censé un homme lui-même, et ne tarde pas à se choisir parmi les filles des environs une maîtresse, qu'il finit par épouser; car il est rare de rencontrer un garçon qui fasse la cour à plusieurs filles.

Les colons étant tous chasseurs, parce que tous ont à défendre leurs troupeaux et leurs champs des animaux sauvages et des bêtes féroces, ils ont chez eux un certain nombre de fusils, selon que leur famille est

plus ou moins considérable; mais ils prennent pour ces fusils une précaution qui leur est particulière. L'expérience leur a appris que l'éclat et le luisant d'une arme peut, par son reflet, effrayer l'animal qu'on chasse, et l'avertir de fuir. Pour parer à cet inconvénient, on bronze en Europe les fusils; mais les colons, qui n'ont point cette facilité, frottent les leurs au-dehors avec du sang de mouton; et cette opération, dont le résultat, à la vérité, est moins propre, moins agréable que l'autre, produit le même effet, puisque l'arme s'en trouve également ternie.

A l'égard de la bonté des armes, ils ont sur cet objet d'autres préjugés ou d'autres principes que les nôtres. Pour eux, jamais fusil n'est mauvais quand la batterie est bonne; c'est la seule chose à laquelle ils portent quelqu'attention lorsqu'ils en achètent un. Quant au canon, peu leur importe, ils ne s'inquiètent point qu'il réponde bien ou mal, parce qu'ils se vantent d'avoir un moyen sûr pour corriger le plus mauvais.

Au reste, corriger, dans leur acception, n'est pas rendre bon un canon qui ne seroit pas tel; c'est le faire tirer juste; ce qui pour

eux n'a aucune différence. Leur méthode, à la vérité, n'a rien de bien ingénieux; mais au moins elle est simple, et le succès, qui tient aux combinaisons de l'expérience, en est toujours certain.

Elle consiste à mettre, selon leur expression *(de roer op de schoot)*, le fusil sur le coup; c'est-à-dire, qu'à force de tirer au blanc, ils s'assurent de son défaut. S'il porte ou trop bas ou trop haut, ou à droite ou à gauche, alors ils placent sur le tonnerre du canon une seconde visière mobile, qu'ils élèvent ou abaissent, qu'ils inclinent d'un côté ou d'un autre, selon que le défaut l'exige, jusqu'à ce qu'ils parviennent à tirer juste. Arrivés à ce point, ils fixent la visière, et dès ce moment l'arme est bonne. J'avoue qu'une pareille opération exige une grande patience, et qu'elle ne peut guère être employée que par des gens qui ont beaucoup de temps à perdre; mais aussi ce n'est que par de longs tâtonnemens qu'ils peuvent réussir; les principes de l'optique et les calculs de la théorie seroient un moyen hors de leur portée, et auquel ils ne comprendroient rien. Si par la suite il leur arrive de manquer à tirer juste, le fusil n'est plus sur le

coup, disent-ils ; et alors ils recommencent l'opération.

Je parcourus tour-à-tour le Stellen-Bosch, le Fransche-Hoeck, toute la Hollande-Hottentote, la Draaken-Steyn, le Bocke-Veld, le Rooye-Zand, les Vingt-quatre-rivières et le Swart-Land. Ces différens pays ne m'offrirent aucuns détails bien intéressans, à l'exception des sites, qui tous cependant le cédoient en beauté à beaucoup d'autres que j'avois visités, et particulièrement à celui des Vingt-quatre-rivières. Quant aux mœurs, je l'ai déjà dit, à quelques nuances près, elles sont par-tout les mêmes : beaucoup de monotonie, de simplicité, de paresse et d'impassibilité.

Je revins au Cap, et m'apperçus avec douleur que la santé de Boers s'étoit altérée de nouveau et l'avoit forcé de recourir encore aux bains chauds. Il venoit d'écrire en Europe pour prier la Compagnie d'accepter la démission de sa place ; comme il l'avoit reçue et remplie avec honneur, il voulut la remettre sans s'exposer aux reproches ; et se disposant à quitter le Cap au moment où le premier vaisseau lui apporteroit d'Europe cette démission qu'il avoit sollicitée,

il s'étoit occupé jour et nuit à mettre de l'ordre dans les affaires de sa gestion; ce travail forcé, pris à contre-temps et dans un état de convalescence, l'avoit de nouveau replongé dans le marasme. J'espérois qu'un jour, dégagé de toute contention d'esprit, il retrouveroit au sein du repos et de l'uniformité les forces que lui avoient enlevées les occupations du poste éminent dont il alloit sortir. Cependant les nouvelles d'Europe n'arrivoient point. Comme il m'avoit montré plusieurs fois le desir de voyager dans l'intérieur de la colonie, et qu'il me restoit à moi-même beaucoup d'observations à faire dans le charmant pays d'Auteniquoi, je résolus de tourner ses vues de ce côté, et de le porter lui-même à m'en faire la proposition.

Un soir qu'assis avec d'autres personnes sur le perron de sa maison, à l'ombre des arbres qui l'entouroient, je lui faisois la description de ce séjour, le plus agréable de la colonie; je lui contois dans le plus grand détail tout ce qui m'y avoit attaché, lorsque j'y conduisis ma caravane; combien l'air y est pur et le site enchanteur; je lui promettois un rétablissement prochain et lui garan-

tissois, à peu de frais, des jours bien moins affoiblis encore par des maux physiques que par une certaine inquiétude d'esprit à laquelle il étoit fort enclin. Ces douces rêveries qui le calmèrent un peu, nous conduisirent insensiblement plus loin; nous avancions jusqu'à la Cafrerie; je visitois le bon Haabas; je revoyois ma douce Narina et sa horde intéressante; je recommençois, en un mot, une partie du voyage que j'avois fait. Nous nous promettions des jouissances d'autant plus pures, que j'aurois su cette fois échapper aux obstacles qu'avoient à chaque instant fait naître sous mes pas l'inexpérience et les embarras d'une suite trop nombreuse; l'espoir sur-tout de visiter la Cafrerie entroit pour beaucoup dans ces préparatifs imaginaires, et l'humanité même sembloit en ce moment m'en imposer la loi. Au Cap un préjugé assez général fait regarder les Cafres comme un peuple méchant et féroce, ce qui attire sur ces infortunés des persécutions qui ne font qu'irriter leur courage et les rendent encore plus redoutables; mon ami avoit lui-même un peu cédé à la prévention universelle. J'imaginois que ce seroit opérer une révolution intéressante

dans la colonie, que de ramener ce peuple par degrés à des institutions plus douces; ce qui ne pouvoit manquer d'arriver du moment que, par des loix sages, on lui garantiroit son repos, sa sûreté, que l'ignorance et la terreur seule de son nom avoient troublés depuis de longues années. Le seul homme qui fût en état d'opérer ce changement utile aux Cafres et à leurs voisins, étoit le fiscal; puisque du récit qu'il feroit un jour à la Compagnie de Hollande, de la situation générale de la colonie, devoient dépendre les loix sages qui feroient fructifier son gouvernement et ses habitans. Il falloit donc qu'il appréciât par lui-même ce que je lui avois dit vingt fois : les effets mal combinés de l'administration sur les possessions de l'extrême frontière et la nécessité d'appaiser ces hordes toujours vexées par des injustices plus criantes, par un arbitraire inhumain, dont le ressentiment est implacable, à la vérité, mais dont l'amitié peut devenir infiniment utile.

Je déterminai Boers à essayer du moins ce voyage, persuadé qu'une fois en campagne il se laisseroit entraîner pas à pas sans s'appercevoir même du chemin que je lui

ferois faire ; mais le dérangement de sa santé exigeant des précautions particulières, il fut résolu que nous irions, pendant que l'on travailleroit à ses préparatifs, passer huit jours chez le bon Slaber, qui n'étoit pas moins cher à Boers qu'il ne l'étoit à moi-même. Soit que notre grand voyage eût lieu, soit que nous fussions obligés de retourner à la ville, soit que nous partissions du Swart-Land, nous connoissions notre route, puisqu'elle étoit la même que celle par laquelle j'étois allé et revenu il y avoit six mois ; ainsi nos amis au Cap pouvoient aisément nous faire parvenir tous les paquets intéressans d'Europe, comme Boers l'avoit fait lui-même lors de mon séjour dans le pays d'Auteniquoi.

Ce fut donc une affaire conclue, et mon ami se croyoit déjà sous la tente.

Cette conversation que nous avions sur le perron de sa maison, et qui avoit fortement intéressé les assistans, me rappelle un événement curieux que je ne saurois passer ici sous silence.

Nos regards étoient naturellement attachés sur les objets que nous avions devant nous ; pour moi, un mouvement involon-

taire attire presque toujours mon attention sur les arbres, par-tout où j'en rencontre. Je vis se mouvoir les branches de celui qui étoit le plus voisin de nous. Nous entendîmes aussi-tôt les cris perçans d'une pie-grièche, qui se débattoit dans les convulsions. Notre première idée nous portoit à croire qu'elle étoit sous la griffe de quelque oiseau de proie. Mais quand nous l'eûmes considérée plus attentivement, nous fûmes très-surpris d'appercevoir sur la branche voisine de celle qui portoit l'oiseau, un très-gros serpent qui, totalement immobile, mais le cou tendu et les yeux enflammés, fixoit le pauvre animal. Celui-ci s'agitoit et se débattoit d'une manière horrible, mais la frayeur lui avoit ôté les forces; et, comme s'il eût été retenu par les pieds, il sembloit avoir perdu la faculté de s'envoler et de fuir. Un de nous alla chercher un fusil; avant qu'il fût de retour, la pie-grièche étoit déjà morte, et l'on n'abattit que le serpent.

Je demandai alors qu'on mesurât la distance qui se trouvoit entre la place où l'oiseau venoit d'éprouver ses convulsions mortelles, et celle qu'occupoit le serpent quand il l'avoit fixé. Il y avoit de l'une à l'autre

trois pieds et demi; et toute la société resta convaincue que, si le premier avoit péri, ce n'étoit point par les morsures et le poison du second. D'ailleurs, je dépouillai la pie-grièche en présence de toutes les personnes qui se trouvoient là; et j'eus soin de faire remarquer qu'elle étoit intacte et n'offroit pas la moindre blessure.

J'avois mes motifs pour parler ainsi. Quoique le fait que je viens de raconter parût extraordinaire, et que ceux qui en avoient été témoins eussent de la peine à le croire, même après l'avoir vu, cependant il n'étoit point nouveau pour moi. Déjà pareille aventure m'étoit arrivée dans le canton des Vingt-quatre-rivières, et je la racontai-sur-champ, pour confirmer celle que nous venions de voir.

Un jour, comme je chassois dans un marécage, tout-à-coup j'entendis sortir d'une touffe de roseaux des cris douloureux et très-aigus. Curieux de savoir ce que c'étoit, j'approchai doucement, et vis une petite souris qui, comme la pie-grièche, étoit dans une agonie convulsive; et deux pas plus loin, un serpent qui la fixoit. Dès que le reptile m'apperçut, il s'enfuit; mais déjà

l'effet de sa présence avoit opéré. Ayant pris la souris, elle expira dans ma main, sans que, par l'examen le plus attentif, il me fût possible de découvrir quelle avoit pu être la cause de sa mort.

Des Hottentots, que je consultai sur ce fait, n'en parurent nullement étonnés. Ils me dirent que rien n'étoit plus ordinaire, et que le serpent avoit la faculté de charmer et d'attirer à lui les animaux qu'il vouloit dévorer. Je ne crus point, pour le moment, à leur explication; mais, quelque temps après, ayant parlé de l'aventure dans un cercle composé de plus de vingt personnes, et du nombre desquelles étoit le colonel Gordon, un capitaine de son régiment m'assura, comme mes Hottentots, qu'elle ne devoit point m'étonner, et que très-fréquemment elle avoit lieu.

« Au reste, ajouta-t-il, mon témoignage » sur de pareils événemens peut avoir quel- » que autorité, puisque moi-même j'ai failli » d'en être la victime. Etant en garnison à » Ceylan, et m'amusant, comme vous, à » chasser dans un marécage, je fus soudai- » nement saisi d'un tremblement convulsif » et involontaire, tel que je n'en avois

» éprouvé de ma vie ; mais en même temps » je me sentis attiré fortement, et malgré » moi, vers un endroit du marais. Je jetai » les yeux de ce côté, et vis, avec horreur, » à dix pieds de moi, un énorme serpent qui » me fixoit. Cependant mon tremblement ne » m'ayant point encore privé de toute fa- » culté, je profitai de la liberté qui me res- » toit pour lâcher sur le reptile mon coup » de fusil. L'explosion fut un talisman qui » rompit le charme. A l'instant même, et » comme par miracle, ma convulsion cessa, » je me sentis la force de fuir; et de cette » aventure extraordinaire il ne me resta » qu'une sueur froide, qui, sans doute, fut » l'effet de la sensation violente que je venois » d'éprouver et de la crainte du danger que » j'avois couru ».

Tel est le récit que nous fit le capitaine. Sans vouloir aucunement en garantir la vérité, j'ose au moins certifier et le fait de la souris, et celui de la pie-grièche. J'ajouterai même à cette remarque que, depuis mon retour en France, ayant eu occasion d'en parler à Blanchot, officier, et qui a succédé à Boufflers dans la place de gouverneur du

Sénégal, Blanchot m'a fort assuré que, soit à Gorée, soit au Sénégal, cette opinion du capitaine est universellement répandue; qu'en remontant le fleuve jusqu'au Galam, à trois cents lieues de son embouchure, on la trouve également et chez les Maures qui sont sur la rive droite, et chez les Nègres qui habitent la rive gauche; que personne parmi ces peuples ne doute de la faculté redoutable qu'ont certains serpens d'attirer à eux des hommes et des animaux; et que cette tradition, ils la fondent sur une longue expérience et sur les malheurs fréquens dont ils sont témoins.

Encore une fois, je ne suis ici qu'historien, et n'entreprends ni de certifier, ni d'expliquer ces faits. Quant aux deux que j'ai allégués et que je garantis à titre de témoin, peut-être y aura-t-il quelques-uns de mes lecteurs qui les regarderont comme le pur effet de cette terreur puissante et involontaire qu'éprouve, par instinct, tout animal à l'aspect de l'ennemi qui peut lui donner la mort; et pour appuyer leur explication, ils citeront le chien couchant qui, par sa présence et par son regard, arrête en place un lièvre ou une perdrix.

Mais sur cette remarque j'observerai que si la perdrix ou le lièvre restent blottis devant le chien, c'est moins en eux un effroi du premier mouvement, qu'une ruse réfléchie. Sans doute, en demeurant tapis contre terre, ils croient rester cachés à l'animal chasseur; et ce qui confirme ma conjecture, c'est que s'il approche assez d'eux pour qu'ils aient à craindre d'être saisis, à l'instant l'un s'envole et l'autre détale. On ne me niera certainement point que c'est la peur qui les fait fuir. Tel est chez tous les animaux l'effet puissant de l'instinct, à l'aspect du danger. Mais pourquoi le lièvre et la perdrix, en présence du chien, ne demeurent-ils pas immobiles et transis d'effroi, comme ma pie-grièche et ma souris en présence du serpent? Pourquoi, tandis que la crainte donne de nouvelles forces aux premiers, les deux autres moururent-ils en place, en montrant tous les signes de la terreur portée à son comble, mais sans pouvoir fuir, et comme retenus par une force invincible? Le rat ne reste point en arrêt à l'approche du chat; à l'instant même qu'il l'apperçoit, il fuit. Le regard d'un serpent, sa présence, la nature des corpuscules que la transpiration fait éma-

ner de son corps, produiroient-ils donc un autre effet que l'émanation, la présence et le regard du chat ?

Il y a si peu de temps que nous observons la nature ! Etudions-la de plus en plus ; peut-être a-t-elle beaucoup de loix particulières que nous ne connoissons point encore. Avant que l'on découvrît et que l'on constatât les phénomènes de l'électricité, si un auteur s'étoit avisé de dire qu'il existe des poissons qui, sous un petit volume, peuvent néanmoins, quand on les touche, donner à plusieurs personnes réunies en chaîne une telle commotion, qu'elles sentiront dans toutes les articulations du corps une grande douleur, assurément une pareille assertion eût été regardée comme la fable la plus absurde. Eh bien ! cette prétendue fable est aujourd'hui une vérité incontestable. Et sans parler ici de la torpille, dont tout le monde sait l'histoire, je me contenterai de citer en preuve le *Beef-aal*, ou l'anguille tremblante de Surinam. Pendant de longues années j'ai eu ce poisson sous les yeux ; parce que mon père, qui en avoit fait un objet d'expériences, en nourrissoit continuellement chez lui. Toujours j'ai vu qu'en touchant une membrane

frangée qu'il a sous le ventre dans toute la longueur de son corps, qu'aussi-tôt on éprouvoit une commotion très-violente. Mon père voulut même un jour s'assurer, par une expérience, si la secousse électrique perdroit de son intensité, en se communiquant à un grand nombre d'individus à-la-fois. Dans ce dessein il rassembla dix personnes qu'il plaça en chaîne; à peine eurent-ils touché la membrane de l'anguille, que toutes se sentirent frappées en même tems. Ce n'est pas tout : pour convaincre les spectateurs que l'imagination n'entroit pour rien dans un pareil effet, il avoit mis dans la chaîne un chien, que deux des acteurs tenoient debout, l'un par la patte droite, l'autre par la gauche; à l'instant du contact, l'animal fit un cri affreux; et sa douleur, qu'attestoit ce cri, prouva sans réplique que celle des autres étoit aussi réelle que la sienne.

J'avouerai que dans la probabilité d'une explication physique, on doit mettre bien de la différence entre un effet produit visiblement par l'action immédiate d'un corps, et un autre effet opéré sans aucun contact apparent, sans aucun intermédiaire visible, tel que celui du serpent sur des animaux.

Mais qui osera décider que le reptile, en présence de sa proie, n'agit pas physiquement sur elle? Peut-être la propriété mortelle dont il s'agit, n'appartient-elle qu'à quelques espèces particulières de serpens. Peut-être n'en jouissent-ils même que dans certaines saisons ou dans certains pays. Les anciens ont écrit que le basilic tuoit par son seul regard. Assurément c'est une fable; mais il n'est point de fable, quelque absurde qu'elle soit, qui, dans son origine, n'ait eu pour base une vérité. Sans doute dans des tems reculés on aura eu lieu d'observer quelques faits pareils à ceux de ma pie-grièche et de ma souris, ou peut-être même du genre de celui du capitaine. On en aura conclu qu'un serpent inattaquable, et toujours vainqueur, puisqu'il lui suffit de regarder pour donner la mort, ne pouvoit être que le *roi* de son espèce. En conséquence de sa royauté, on l'aura nommé *basilic;* et comme il faut qu'un souverain ait quelque signe particulier qui atteste sa prééminence, les poètes, qui exagèrent la nature souvent même en voulant la rendre plus belle, n'ont pas manqué de donner à celui-ci des ailes, des pieds, une couronne.

Cette digression, dont l'objet peut-être eût échappé à ma mémoire, méritoit bien de trouver sa place dans mon livre, et quoiqu'elle en interrompe en quelque sorte la scène dramatique, je n'ai pu résister au besoin de la rendre dans l'ordre où elle s'est offerte à mon esprit. Au reste, quelque nom qu'on donne à cet ouvrage, il importe peu qu'il y règne une méthode scolastique, et ce n'est pas l'art ici que je professe, c'est la vérité, la clarté; je cause avec mes amis, et ne suis point du tout sur les tréteaux littéraires.

CHAPITRE II.

Voyage à la baie de Saldanha.

J'étois parvenu, comme on vient de le voir, à déterminer mon ami à partir avec moi; un accident imprévu vint hâter notre résolution : on avoit apporté au Cap la nouvelle qu'un vaisseau français dont l'équipage s'étoit révolté, avoit relâché dans la baie de Saldanha. Cette nouvelle regardoit particulièrement Percheron, en sa qualité de commissaire de la marine. Obligé, par sa place, de se rendre à la baie pour y constater le délit et remédier au mal s'il étoit possible, il sut que nous allions faire à-peu-près sa route; et en conséquence il demanda à Boers une place dans sa voiture, et fut de la partie. Un officier au régiment de Pondichéry, nommé Larcher, fut notre quatrième; et nous partîmes sur un chariot de chasse attelé de six chevaux.

Cette première incursion demandoit à peine une petite journée, et sembloit ne de-

voir nous retenir que le temps de se montrer aux révoltés : semblables à ces tempêtes que précèdent toujours des signes fâcheux, non-seulement nous ne pûmes joindre ce jour-là la baie de Saldanha, mais nous eûmes à gémir en route sur le sort de ceux qui nous accompagnoient.

Le Sout-Rivier (rivière salée) qu'il falloit traverser à quelque distance da la ville, avoit sur ses bords beaucoup de cormorans. L'envie nous prit d'en tuer quelques-uns, et nous fîmes arrêter. Mais quand nous fûmes remontés en voiture, un Nègre qui étoit assis derrière et qui ne s'attendoit pas au mouvement qu'elle fit en partant, ayant été jeté à bas par la secousse, tomba rudement et se cassa une jambe. C'étoit un excellent serviteur, que Boers aimoit beaucoup. Il fallut alors quitter la route, et gagner l'habitation la plus voisine pour y déposer le malheureux blessé. On lui construisit un brancard et nous le fîmes transporter à la ville. Mais cet accident nous ayant pris quelques heures, et Boers voulant regagner le tems perdu, son cocher fit prendre les chevaux au grand galop, et nous mena ventre à terre.

Nous avions avec nous quelques chiens. Un d'eux, très-échauffé par cette course rapide, sentit à l'odorat un ruisseau qui étoit à quelque distance ; et il courut en avant pour s'y baigner et se rafraîchir.

J'ai déjà remarqué dans mon premier voyage, qu'en Afrique tout chien qui en pareille circonstance se plonge dans l'eau, y meurt presque toujours, si vous ne vous trouvez assez près de lui pour l'en retirer à l'instant même. Celui-ci, quand nous arrivâmes, avoit déjà payé le fatal tribut. Au reste, les faits de ce genre sont si fréquens dans les colonies, qu'on les regarde comme incontestables ; et je prie ici les physiciens de nous en expliquer la cause, et de nous dire pourquoi les chiens d'Afrique trouvent si souvent la mort où ceux d'Europe n'éprouvent pas seulement le moindre accident.

Nous arrivâmes fort tard à la maison patriarchale du bon Slaber ; ce fut un bouleversement général dès qu'on nous eut embrassés ; on ne savoit comment témoigner sa reconnoissance, soit à Boers, soit à l'ami qu'il avoit amené ; tout le monde s'empressoit à l'envi de fêter cet ami, et certes, je ne pouvois me cacher toute la part qu'avoit

dans ces caresses le plus ancien des commensaux. Les charmantes filles sur-tout mettoient une grace touchante à le servir : l'une le débarrassoit du manteau, l'autre s'emparoit de son nécessaire ; on l'accabloit de questions obligeantes ; il sembloit trop peu exigeant en ne faisant point assez valeter tout ce monde : vivacité charmante, empressemens étourdis, dont le contraste rendoit plus piquante encore la franche et loyale bonhomie du père. Mais c'étoit peu de nous savoir auprès d'eux ; lorsqu'on eut appris que nous y passerions huit jours, on poussa des cris de joie à faire retentir toute l'habitation : c'étoit bataille gagnée ; notre alégresse fut bientôt de niveau, il n'y eut plus de différence entre le maître du logis et les hôtes ; on alloit, on venoit comme dans sa propre maison. Cette première soirée se passa à distribuer l'emploi de nos huit jours, à déterminer les différentes sortes d'amusemens auxquels on consacreroit chacun d'eux ; les jeunes filles dérangeoient un peu nos projets, et ne laissoient pas de temps en temps que de nous imposer des conditions sévères.

Cependant Percheron qui étoit des nôtres,

avoit en tête le vaisseau et les révoltés de la baie de Saldanha ; et avant de se livrer à des distractions et des divertissemens, il voulut préalablement remplir son devoir. Il me proposa donc de partir le lendemain matin avec lui, et de l'accompagner au vaisseau qu'il alloit inspecter. C'étoit mon intention. Tout autre peut-être, à ma place, eût regardé la proposition de Percheron comme très-indiscrète; moi j'en fus ravi, et j'avoue que s'il ne m'eût pas prévenu, j'étois résolu à la lui faire. Jusqu'alors je n'avois point encore vu d'équipage soulevé contre ses chefs ; ce spectacle étoit un tableau trop neuf; et tout objet extraordinaire, toute nouveauté qui sembloit me promettre une sensation nouvelle, avoit à mes yeux un attrait irrésistible. Sans réfléchir aux suites de mon étourderie, sans songer que j'allois de gaîté de cœur m'exposer à un danger certain, je pris heure avec Percheron, et ne songeai plus qu'au départ.

Quoique nous n'eussions que quatre lieues de chemin, et que nous nous fussions mis en route aussi-tôt après le déjeuner, notre marche se trouva cette fois encore tellement embarrassée, que nous n'arrivâmes à la baie

qu'à la nuit close ; désagrément qui nous causa beaucoup d'humeur, et ne servit pas à diminuer la prévention naturelle que nous inspiroit la cause des insubordonnés.

Les voiles de la nuit sembloient s'être épaissis exprès pour nous dérober la vue du vaisseau ; c'est avec une peine extrême et comme à tâtons que nous traversâmes les dunes. Je tirai deux coups de fusil pour nous faire reconnoître, et pour demander qu'on envoyât une chaloupe : inutile précaution, on feignit de ne nous pas entendre. Exposés à passer la nuit au bivouac sur la grève, nous maudissions le navire, l'équipage et la baie ; notre colère jugeoit le procès avant d'en avoir pris connoissance ; mais le capitaine, craignant, avec quelque raison, que nous ne fussions du nombre des mutins, qui dans le courant de la journée avoient quitté le vaisseau pour se rendre à terre, et qui vouloient y rentrer à cette heure les armes à la main, n'avoit garde de nous recevoir. Enfin, à force de coups de fusil, de cris, de hals, nous inspirâmes un peu de confiance : une chaloupe fut mise en mer, et vint nous recueillir au rivage.

Il faut avoir vu un désordre pareil à celui

dont nous fûmes témoins, pour s'en faire un portrait véritable. Un bâtiment flottant en mer, privé de toute communication, semble un monde étranger; on eût dit que la révolte avoit bouleversé celui-ci dans tous ses points. L'équipage séparé par groupes, occupoit les différentes parties des ponts; partout on n'entendoit que murmures, menaces, imprécations, juremens effroyables, il régnoit par-tout un tumulte affreux: la voix des chefs ne pouvoit percer à travers les cris assourdissans de l'équipage. Aux mouvemens impétueux de cette troupe effrénée, tout sembloit présager qu'elle alloit se livrer encore aux derniers excès; quelques hommes plus entreprenans, s'agitoient avec plus de fureur; ils traversoient avec rapidité d'un bord à l'autre, afin de communiquer partout ou leurs transports ou leur crainte sur l'arrivée du commissaire. La foible lueur qui éclairoit le vaisseau, répandoit une teinte lugubre, mais sublime, sur cette scène horrible: on eût dit les démons se démenant au sein des ondes pour y tourmenter des humains. En même temps nous nous vîmes enveloppés par cette multitude égarée. Ce fut alors que je sentis tout le danger de notre

position. Le titre de commissaire dont étoit revêtu Percheron, et qui sembloit ne l'amener à bord que pour y prononcer le châtiment des coupables, n'étoit rien moins que rassurant; la proscription ne pouvoit plus manquer de m'atteindre, moi, qui semblois n'être venu sur le vaisseau que pour y prêter mon appui; on murmuroit hautement contre lui, contre moi; que dis-je, on murmuroit : nous étions les coupables, et les yeux menaçans de ces juges terribles nous disoient assez tout ce que le pouvoir de la force uni à la rage peut exercer de tourmens sur la foiblesse et l'innocence. J'ai trop éprouvé dans cette crise violente à quel fil délié souvent nos jours sont attachés, et de quel hasard inespéré quelquefois dépend notre salut : si un de ces conspirateurs eût prononcé l'arrêt de notre mort, cent bras à l'instant l'auroient sans doute exécuté; la mer eût été notre tombeau à tous les deux.

J'avois, à la vérité, un fusil à deux coups; mais mon compagnon étoit sans armes. Quant au capitaine et aux officiers, incapables d'en imposer par un peu de fermeté, ils sembloient à notre arrivée attendre dans une affreuse consternation les derniers coups

d'une explosion qui ne tendoit à rien moins qu'à détruire à-la-fois et l'équipage et le vaisseau qui le portoit.

Puisqu'il ne nous étoit plus possible de nous soustraire au danger dont nous étions menacés, notre seule ressource étoit d'attendre l'événement, en faisant bonne contenance; c'est aussi le parti que nous prîmes. Cette résolution nous donna des forces : Percheron s'embarrassant peu des menaces des mécontens, dit avec autorité qu'il prétendoit qu'on l'instruisît des détails et des causes de l'insurrection, promettant de rendre une égale justice à l'équipage, soit que ses plaintes fussent fondées, soit qu'il fût sorti des bornes de l'obéissance nécessaire; et soudain prêtant l'oreille à ceux qui sembloient commencer le récit de cette affaire, il ne tint aucun compte des murmures et des gestes animés des autres. Sa tranquillité calma insensiblement leur colère, de telle sorte enfin, que, sous prétexte de prendre de nouvelles informations et d'administrer à chacun une justice éclatante, il renvoya au lendemain matin l'examen des autres matelots qui prétendoient avoir à parler. Percheron avoit espéré que le sommeil calmeroit les esprits

et présenteroit à son autorité quelques ressources favorables.

Il n'y avoit nul moyen de sortir du vaisseau ; et, puisque nous en étions arrivés à cette extrémité, il eût été aussi lâche qu'imprudent d'abandonner l'équipage au péril de cette tempête furieuse.

Les apprêts du souper se ressentirent du trouble où nous étions tous plongés : nous songeâmes à prendre quelque repos. Le capitaine donna son lit à Percheron ; le premier pilote me céda sa cahute qui étoit sur le pont. Cette loge avoit une lucarne dont les vitres avoient été brisées dès le commencement du trouble : car dans les insurrections c'est sur les vitres et les lanternes que les mécontens commencent à assouvir leur première colère ; il semble que ces objets, par le bruit qu'ils font en se brisant, appaisent et satisfassent les fureurs de la foule ameutée. Cette lucarne fut pour moi un sujet d'inquiétude : il me paroissoit alarmant ; je devois redouter un pareil judas qui permettoit aisément (la tête de mon lit se trouvant en face) à quelque mal-intentionné, de me lâcher pendant la nuit un coup de pistolet, si le désordre venoit à recommencer. Pour

parer, autant qu'il étoit en moi, à toute surprise, je commençai par éteindre ma lumière; puis, ayant changé la direction de mon lit et placé à côté de moi mon fusil bien chargé, j'attendis le jour et sommeillai comme je pus. Dans les intervalles du réveil, j'entendois les discours de quelques séditieux qui se promenoient sur le pont, et qui sembloient se préparer à ne faire grace le lendemain à personne; j'en vis même plusieurs passer auprès de ma cabane et hausser le ton pour se faire entendre. Enfin, le jour parut: douce clarté qui dissipe les fantômes de l'imagination et rend aussi les méchans moins téméraires et moins audacieux. Ce que nous avions espéré arriva: la réflexion, et peut-être plus encore la crainte d'un châtiment bien mérité, calma la fureur des plus ardens. Percheron saisissant avec adresse le moment favorable, fit un discours véhément, dans lequel il peignit avec chaleur et les torts de l'équipage insurgé, et les peines sévères que la loi inflige en pareil cas; puis, rejetant adroitement la cause des troubles sur les hommes perfides qui les avoient séduits et trompés, afin de les conduire à un pareil excès de désordre, il promit d'excuser tous

ceux qui, n'ayant été qu'abusés, se rangeroient dorénavant sous la discipline du vaisseau; de là passant au chef de l'émeute qui, quoique arrêté fomentoit encore, sans doute, quelques nouveaux troubles, il lui fit une verte réprimande. Cet homme étoit garrotté et étendu entièrement nu dans une cage à poulets, fermée et barricadée par des cerceaux de fer : c'étoit un de ces êtres à qui la nature a donné avec une constitution robuste, cette force d'esprit, ce mépris des dangers et de la mort à-la-fois si nécessaire et si funeste dans les factions; il étoit encore menaçant : on l'avoit saisi au moment où il ne s'y attendoit pas, car à lui seul il auroit fait trembler l'équipage entier. Le soin de le punir et de prononcer en dernier ressort sur ce chef dangereux fut remis à la justice du Cap; en conséquence Percheron donna l'ordre qu'on y transférât le prisonnier. Dès cet instant le calme parut rétabli pour longtems, et nous restâmes convaincus que dans toute émeute il ne faut souvent, pour rendre la tranquillité à une multitude égarée, que lui ravir son chef ou l'abattre à ses propres yeux. Quant au reste des mutins, ils furent livrés à la clémence du capitaine et

des officiers, qui accordèrent une amnistie générale, et tout rentra dans l'ordre.

Nous nous fîmes reconduire à terre, plus empressés que jamais de la revoir et d'aller raconter à nos hôtes tranquilles, toutes les circonstances d'un péril qu'aucun de nous n'avoit soupçonné.

Je ne m'attendois guère que cette bizarre aventure seroit suivie d'un nouveau chagrin dont les suites se prolongeroient long-temps dans ma mémoire, et qu'en quittant pour un jour mes amis les plus chers, j'aurois à pleurer la perte de l'un d'entre eux et à me préparer incessamment à ne plus le revoir.

A mesure que j'approchois de la maison de Slaber je tirois, selon ma coutume, des coups de fusil, pour avertir de notre arrivée et engager nos amis à venir au-devant de nous. Malgré mes signaux répétés, personne ne parut; et ce silence de l'amitié sembla m'annoncer quelque nouvelle facheuse.

Bientôt mes soupçons furent vérifiés quand entrant dans la salle, je vis les filles de Slaber venir à moi avec l'air de la tristesse et l'intérêt du sentiment. Alarmé de cet accueil, dont je croyois que le motif les concernoit personnellement, je m'empressai de

leur demander quel malheur elles avoient éprouvé depuis mon départ. « Ce que j'ai à » vous annoncer ne regarde que vous, me » dit l'une d'elles : Boers est reparti pour le » Cap, et avant peu vous allez le perdre. » Pendant votre absence il a reçu de Hol- » lande des dépêches par lesquelles la Com- » pagnie accepte la démission qu'il avoit sol- » licitée ; et, comme, en ce moment, il y a » dans la baie un bâtiment prêt à faire voile » pour l'Europe, et qu'il a résolu de s'y em- » barquer, il a monté à cheval avec Lar- » cher, et nous a quittés pour aller sans dé- » lai faire à la ville les préparatifs de son » départ. Nous nous trouverions heureux » si, après l'avoir perdu, nous pouvions » vous garder quelque temps ici, vous et » votre ami : cependant je me crois obligée » de vous dire qu'en partant, Boers a prévu » que, peut-être, vous voudriez lui donner » le plaisir de vous voir encore au Cap ; dans » ce dessein, il a laissé ici sa voiture et ses » chevaux ; et voici une lettre qu'il vous a » écrite, et que je me suis chargée de vous » remettre ».

Le début de ce discours m'avoit consterné, je l'avoue ; mais la fin, je ne sais pour-

quoi, me rassura. Je m'imaginai que, par gaieté, on avoit voulu s'amuser de moi un instant. Cette lettre, cette voiture me parurent une plaisanterie; et j'en étois même si convaincu que, malgré l'air de vérité avec lequel m'avoit parlé la fille de Slaber, malgré les protestations qu'ils me firent tous que le départ n'étoit que trop vrai, j'allai visiter, avec Percheron, toutes les chambres de la maison pour y chercher les deux absens; ne doutant point qu'ils ne fussent cachés pour nous faire pièce. Ils étoient partis ! — mon bienfaiteur m'avoit quitté ! j'allois le perdre pour long-temps; et il ne me restoit d'autre consolation que de courir au Cap, l'embrasser encore avant son départ.

Le lendemain dès le point du jour, nous montâmes en voiture, Percheron et moi. Arrivés chez Boers, les premiers objets qui frappèrent mes yeux furent ses malles qu'on enlevoit pour les transporter à bord, et lui-même m'annonça qu'il partoit le lendemain. En vain les médecins lui avoient représenté que sa santé étoit trop foible pour supporter un aussi long voyage; qu'il auroit dû, avant de l'entreprendre, aller pendant deux ou trois mois reprendre à la campagne les

forces nécessaires; et que d'ailleurs le bâtiment sur lequel il se proposoit de s'embarquer, étant beaucoup trop petit pour lui procurer une certaine aisance de logement, il s'exposoit témérairement à un danger de mort presqu'assuré : rien n'avoit pu l'arrêter. Prévenu contre un pays dans lequel on lui avoit fait éprouver des désagrémens qui n'auroient pu que s'accroître encore, il n'aspiroit qu'au moment de s'en éloigner. D'ailleurs, en quittant la Hollande, il y avoit laissé un père respectable que son cœur lui rappeloit fortement, et qu'il n'avoit jamais cessé de regretter; il préféroit enfin le bonheur de revoir sa famille, aux agitations et aux peines qu'entraînent après soi la fortune et de vains honneurs.

Quel que fût mon attachement pour lui, livré souvent à des souvenirs non moins chers, et bien capable à sa place d'imiter sa conduite, je ne m'occupai point à combattre une résolution bien déterminée; je ne songeai plus qu'à mettre à profit les courts instans que nous laissoit l'amitié. Je voulois qu'il en emportât un gage avec lui. Quoiqu'il ne fût naturaliste qu'autant que je lui en avois inspiré le goût, je me hâtai de faire

dans tout ce que je possédois un choix précieux en histoire naturelle, que j'envoyai à bord avec ses autres effets; je me serois presque embarqué avec lui, tant le découragement s'étoit emparé de mon ame; n'ayant plus sous mes yeux un aussi digne conseiller, je devrois dire un consolateur, qui plus d'une fois avoit reçu les épanchemens d'un cœur qui avoit aussi ses disgraces à dévorer.

Enfin, je vis arriver le 25 octobre 1783, époque malheureuse qui s'est plus d'une fois retracée à mon esprit, et de tous les événemens de ma vie celui qui m'a coûté le plus d'ennuis et de regrets.

Il fallut nous séparer. « Je pars tranquille
» sur tout ce qui vous regarde, me dit-il
» avant de me quitter; je vous ai recom-
» mandé à mes amis les plus intimes; et je
» réponds de leurs soins comme de moi.
» Cependant, pour ne pas vous être entière-
» ment inutile encore dans votre grande en-
» treprise, j'ai voulu y contribuer par quel-
» ques bagatelles qui ne me sont plus néces-
» saires, et que je vous prie d'accepter : ce
» sont mes deux fusils, deux chevaux de
» course avec leur harnois complet, et, pour

» vous épargner un détail de misères, tous
» mes ustensiles de chasse ».

J'étois si oppressé que je ne pouvois répondre. Sans me donner le temps de parler, il me montra sur un fauteuil une robe de chambre pour laquelle je lui avois vu une prédilection marquée, quoiqu'il ne la mît que rarement et dans certains jours choisis. « Ce vêtement, ajouta-t-il, est une étoffe
» qu'a portée ma mère, et qu'à mon départ
» pour l'Afrique elle me pria de porter à
» mon tour pour l'amour d'elle, comme un
» monument de sa tendresse et un signe éter-
» nel de ressouvenir. Jusqu'ici j'ai rempli ce
» devoir avec la plus tendre affection, quoi-
» que depuis quelque temps il me rappelât
» douloureusement que ma mère ne vit plus;
» mais à présent que je vais me fixer auprès
» de mon père pour consoler sa vieillesse,
» puis-je conserver davantage ce qui sans
» cesse exposeroit à ses yeux la perte qu'il
» a faite? Il faut désormais que mon ami le
» porte pour moi ; à ce titre c'est à vous,
» mon cher Vaillant, que je le transmets,
» non comme un présent ordinaire, mais
» comme un legs qui me fut fait à moi-
» même, comme un legs qui me fut pré-

» cieux, et que je vous charge d'acquitter
» pour moi en en faisant usage selon le vœu
» de ma respectable mère ».

On sent très-bien que le présent d'une robe-de-chambre à un voyageur accoutumé à un autre costume, presque toujours en habit de chasse et les armes à la main, présente l'image d'une caricature assez ridicule, et qu'un pareil accoutrement eût été plus plaisamment adapté aux épaules de nos procureurs ou de nos médecins d'autrefois; mais cette scène si digne pour tant d'autres du théâtre de la foire, prend ici un caractère touchant de simplicité, de bonhomie, de vérité, qui m'attendrit encore. L'objet n'est rien par lui-même, mais les idées que cet objet rappelle, sont touchantes; la main qui donnoit m'est si chère, que même après dix ans je ne revois point sans plaisir les lambeaux de la robe que je me suis fait un devoir d'user jusqu'à la corde, lorsque je suis devenu plus sédentaire; enfin, la plus belle antique ne seroit pas plus religieusement conservée.

Je me jetai dans les bras de mon ami les larmes aux yeux, et je sentis les siennes inonder mon visage. Le spectacle de sa mai-

son, de toutes parts en mouvement, étoit extrêmement touchant; on eût dit un déménagement à l'approche des brigands : l'abandon des lieux auxquels on fut si attaché, où l'on goûtoit des plaisirs innocens et vrais, a quelque chose d'affligeant et qui consterne une ame sensible. La maison de mon ami participoit un peu des regrets que je donnois au maître; un meuble, le plus simple ustensile dont il avoit coutume de se servir, fixoit douloureusement mes regards : cette sensibilité active est le partage et le malheur d'un petit nombre d'humains; elle donne véritablement de la vie aux objets les plus inanimés. Mais ce qui rendoit la scène encore plus douloureuse, c'étoit le silence de nos amis communs rassemblés autour de l'ami qui partoit. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la chaloupe qui alloit nous l'enlever; il ne nous permit pas de le suivre jusqu'au bâtiment; il nous fallut rester sur le rivage, contens de le suivre encore des yeux. Arrivé à bord, il monta sur le tillac, et là, avec son mouchoir, il nous fit les derniers signaux de l'amitié.

Un de ses meilleurs amis et des miens eut pitié de l'angoisse où j'étois; il m'emmena

chez lui; nous passâmes tout le jour à nous rappeler tous les traits de bienfaisance qui avoient honoré la vie publique et privée du meilleur des hommes. Son nom revenoit sans cesse, à chaque propos. Un dernier trait vint mettre le comble à notre douleur. Tout-à-coup se fit entendre le canon de la rade et du fort qui annonçoit le départ du navire, et qui saluoit pour la dernière fois le fiscal. Je m'élançai vers le belvéder, et, avec une lunette, je vis le bâtiment qui fendoit les flots à pleine voile, et qui se perdit bientôt dans l'horizon.

Cependant je regagnai dans la nuit mon appartement; il me sembloit une prison. Abandonné à moi-même, j'étois dans la situation d'un coupable que tout le monde fuit, et qu'on livre à ses remords; jamais un amant ne sentit avec plus de force une séparation si cruelle.

Le lendemain matin M. Serrurier, son successeur; le colonel Gordon, commandant de la place; Hakker, gouverneur en second; Conway, colonel du régiment de Pondichéri, que depuis j'ai eu le plaisir de revoir à Paris; enfin, tous les amis du voyageur, et les personnes auxquelles il m'avoit re-

commandé, et dont quelques-unes m'étoient même inconnues, vinrent à l'envi m'offrir leurs services; m'assurant toutes qu'elles s'empresseroient de me faire oublier, par leurs soins, une perte qui leur étoit aussi sensible qu'à moi. Chacun me prioit d'accepter un logement chez lui; mais parmi ces offres, je dois distinguer sur-tout celle de Gordon; il fit la sienne, tant en son nom, qu'au nom de son épouse, et y mit tant d'instance et de franchise, que je ne pus le refuser. D'ailleurs, indépendamment des obligations personnelles que je lui avois et des services qu'il m'avoit rendus dès les premiers jours de mon arrivée au Cap, je lui étois aussi sincèrement attaché par notre conformité de goût pour l'histoire naturelle, que par la reconnoissance et l'amitié. Cependant j'étois résolu à ne point user encore, pour le moment, de son offre obligeante, et je le priai de permettre que je gardasse mon appartement jusqu'après la vente des effets de Boers : car la maison de mon ami étoit encore toute meublée; et il n'avoit emporté avec lui que ce que le voyage lui rendoit absolument nécessaire.

La vente se fit enfin, et elle servit plus que

toute autre chose à montrer la considération dont avoit joui généralement l'ex-fiscal. Le desir que chacun eut de posséder quelques-uns des effets qui lui avoient appartenu, les fit pousser bien au-delà de leur valeur réelle. Ses amis sur-tout se disputèrent ceux des meubles qui servoient particulièrement à son usage. Tous se firent un devoir d'en posséder au moins un ; et je vis avec la plus grande satisfaction, chacun d'eux, en l'emportant, regretter le maître qui l'avoit laissé.

Avant que l'on ne vendît ses effets, le colonel Gordon m'avoit proposé de l'accompagner dans une opération qu'il vouloit faire pour vérifier la position de la montagne du Piquet, par rapport à celle de la Table. Dès qu'on sut dans la ville son projet, plusieurs officiers des différens régimens de la garnison lui demandèrent de l'accompagner. Les uns étoient des curieux qui vouloient jouir du spectacle de son travail ; les autres, des oisifs qui cherchoient à employer une journée. Ceux-ci ne desiroient que le coup-d'œil d'une vue magnifique ; ceux-là, de pouvoir dire, à leur retour en Europe, qu'il avoient monté sur la fameuse Table. Quoiqu'une pareille troupe dût être plus incommode

qu'utile, il l'admit cependant; et nous partîmes au point du jour, avec les instrumens nécessaires. Un hasard heureux favorisa notre opération : le ciel, pendant la journée entière, fut parfaitement pur; et, ce qui est infiniment rare, il ne nous opposa pas un seul nuage sur la Table.

Pour moi, j'eus à me féliciter d'un bonheur particulier; celui de voir et de tuer, sur le plateau de la montagne, un oiseau d'espèce nouvelle, que, jusqu'à ce moment, je n'avois point encore apperçue en Afrique, et que je n'y ai jamais revue depuis : c'étoit un merle de roches. Je l'ai apporté en Europe. Il fait aujourd'hui partie de mon cabinet, et formera dans l'*Ornithologie* que je vais publier bientôt, une nouvelle espèce intéressante, qui mérite d'être connue des naturalistes.

Un oiseau tué si près de la ville, et nouveau néanmoins pour tous les habitans du Cap, ne devoit être sur la Table qu'un étranger. Je soupçonnai qu'il pouvoit y être venu de cette suite de roches et de montagnes, qui, par leur ressemblance avec celles du nord de l'Europe, sont appelées *Montagnes de Norwège*, et qui, se détachant de la Table,

vont, en se dirigeant au sud jusqu'à la mer, former ce qu'on appelle la *Pointe méridionale d'Afrique.* Plusieurs personnes avoient eu la curiosité de visiter cette pointe; mais elles ne s'y étoient rendues que par les bords de la mer, ou par la route de Constance et de la Baie-Falso; moi, je voulois y aller par la crête même des montagnes. Une entreprise aussi nouvelle sembloit me promettre des objets inconnus et curieux. Je n'avois à redouter dans mon voyage qu'une extrême fatigue; et la considération d'un pareil inconvénient n'étoit point faite pour m'arrêter.

Un ami me prêta deux de ses Nègres, j'y joignis un Hottentot, et leur distribuai à porter entre eux ma canonnière, ma carabine, un manteau, des munitions de chasse, quelques vivres secs, en un mot, ce qui me paroissoit absolument indispensable; car, devant toujours monter et descendre, il ne nous falloit rien d'embarrassant. Moi, je portois mon fusil à deux coups, j'avois deux pistolets à ma ceinture, et j'étois suivi de trois chiens, l'élite de ma meute.

Ce fut dans cet équipage et par le plus beau tems du monde, que je me rendis sur le sommet de la Table.

Vue dans l'éloignement, et à une certaine distance, la montagne paroît se terminer en plateau, et telle est l'origine de ce nom de Table que lui ont donné les voyageurs et les marins. Cependant il s'en faut bien (et je l'ai déjà dit) que son sommet soit une plaine; sillonné dans toute sa surface par d'énormes cavités, il est hérissé, en même tems, d'aspérités, de proéminences, de hautes roches qui, par leur altération et leur éboulement, attestent combien l'action des météores lui a fait perdre de sa forme primitive. Sa face la plus longue, est celle qui regarde la ville. Dénué d'instrumens, il ne m'étoit guère possible d'en mesurer exactement l'étendue; je le tentai néanmoins, en la parcourant plusieurs fois à pied; et chaque fois je vis que pour aller de l'extrémité est à l'opposé ouest, il me falloit près de vingt minutes; ce qui certainement annonce une longueur d'un quart de lieue au moins.

Pendant que je m'occupois de mon arpentage, ma bonne fortune me rendit témoin d'un phénomène intéressant, que souvent les curieux ont cherché à observer sur la montagne, mais qui ne s'offre pas toujours avec la même pompe aux regards des ob-

servateurs : c'étoit la formation d'un de ces orages du sud-est, produit par l'amoncellement des nuages au sommet de la Table, et qu'on appelle vulgairement *la Perruque*, ainsi que je l'ai dit dans mon premier Voyage. Il faut que je le décrive ici, mais d'une manière plus précise, de peur qu'on ne prenne l'effet pour la cause, et qu'on n'attribue à l'un ce qui appartient à l'autre. Celui-ci s'annonça par une traînée de brouillards, que nous vîmes balayer la surface de la mer; il s'avançoit vers nous en passant par-dessus la Baie-Falso; son approche m'annonçoit une des tempêtes les plus terribles; mais je m'applaudissois d'être à portée de voir et d'étudier à cette hauteur, le développement d'un aussi brillant spectacle, au risque de quelques légers inconvéniens, qui ne pouvoient entrer en balance avec les avantages que j'allois retirer de ces observations, qu'aucune circonstance ne me permettroit peut-être jamais de répéter, si je laissois échapper celle qui se présentoit si heureusement. Ainsi, sans désemparer je fis dresser ma tente vers l'est, et le plus près possible de cette partie de la montagne qui, déjà séparée de la Table par l'action progressive et continue

des éboulemens, des pluies et des vents, prend le nom particulier de *Diable*, et tend de plus en plus à s'isoler de cette grande masse.

La traînée, en s'avançant, couvrit bientôt toute la vallée, de Baie-Falso jusqu'au pied des montagnes, et finit par nous dérober entièrement la vue du charmant paysage de Constance, de Nieuwland et du Ronde-Bosch; et puis, grossissant à vue d'œil, il ne tarda pas à gagner successivement la hauteur de la Table; et, en moins de deux heures, il s'accrut au point que non-seulement il couvrit la partie du terrein qui nous séparoit du Diable, mais encore nous enveloppa nous-mêmes de toutes parts. Cette brume étoit si dense, qu'on ne pouvoit rien distinguer à un pied loin de soi. Du reste, l'atmosphère, malgré ce grand mouvement de vapeur, ne sembloit point troublée; je ne sentois pas un souffle de vent; en revanche mes habits se mouilloient insensiblement.

J'avois eu plusieurs fois l'occasion de remarquer, que lorsque ces nuages venoient se répandre sur la Table, ils n'en couvroient que la partie orientale, tandis que l'occidentale restoit pure et intacte. Je savois encore, et je l'ai dit ailleurs, que souvent dans ces

temps brumeux, un colon qui part de la ville pour se rendre à la Baie-Falso, peut choisir à son gré, ou de marcher sous un soleil brûlant en prenant par l'ouest, ou de s'exposer à une pluie continue en prenant par le côté opposé. Or, maintenant que je me trouvois sur la montagne au moment que le nuage s'appesantissoit sur elle, je pouvois aisément m'assurer quelle partie étoit couverte, quelle autre ne l'étoit pas; puisqu'étant dans le nuage même, je n'avois qu'à marcher jusqu'au moment où j'en serois sorti. C'est ce que je fis en m'avançant vers l'ouest du plateau; mais à peine fus-je à mi-chemin de ce plateau, que je me trouvai sous les rayons d'un soleil ardent, et sous un ciel de toutes parts très-serein.

C'est alors que s'offrit à mes regards, le spectacle du plus bel horizon que j'aie jamais considéré : je distinguois toutes les habitations qui parent les montagnes du Tigre, le Blauw-Berg, le Groene-Kloof et le Piquet-Berg; la ville se trouvoit presque perpendiculairement sous mes pieds; mais lorsqu'avec ma lunette, je me mis à considérer les girouettes des maisons, je m'apperçus qu'elles étoient tournées en tout sens, ce qui

m'annonçoit que le plus grand calme y régnoit ainsi que sur la montagne, où il n'y avoit pas le moindre mouvement dans les airs, puisque les feuilles des arbres dormoient dans une immobilité profonde.

La baie étaloit un spectacle plus étonnant encore. Sa partie nord éprouvoit alors une rafale très-violente qui ne s'étendoit point à la partie sud. Ainsi, par exemple, dans cette dernière partie, trois vaisseaux me sembloient jouir d'un repos parfait, et dans l'autre, tous ceux qui se trouvoient à l'ancre, étoient, au contraire, agités par un vent très-violent. De ce contraste frappant, je dirai même incroyable, dans un espace si peu étendu, il résultoit entre l'une et l'autre une très-grande différence dans la couleur des eaux. Ce double effet me paroissoit magique, puisqu'il m'offroit dans un même cadre, et sans intermédiaire, le calme et la tempête.

Voici comme je concluois : le vent qui avoit pris naissance à la surface de la mer des Indes, soufflant avec violence, entroit par la Baie-Falso, communiquoit seulement à la baie de la Table par le défilé qui sépare les deux baies, et suivoit sa direction

dans la partie nord de la rade ; tandis que le détour que forment les montagnes du côté du Cap et au Cap même, y amortissent la plus grande partie de sa force. Ce n'est donc que l'amas des nuages de sud-est, qui s'entassent sur la Table, et de là, se précipitant sur la ville, y occasionnent ces furieux coups de vent, en même tems si incommodes et si salubres aux habitans du Cap ; car nous avons vu le plus grand calme régner, non-seulement dans la ville, mais dans toute la partie de la rade, qui, se trouvant opposée à la direction de la montagne, doit naturellement les abriter de ce côté. En effet, dans tout le séjour que j'ai fait au Cap, j'ai toujours remarqué que l'ouragan n'étoit jamais, à beaucoup près, aussi violent quand les nuages restoient en stagnation, et comme suspendus sur le haut de la montagne ; la même chose a lieu dans tout l'intérieur de l'Afrique, par-tout enfin, où de grandes hauteurs opposent une barrière à ce vent impétueux.

Vers une heure après-midi, jugeant mon nuage parvenu à son maximum d'accroissement, je m'en éloignai, afin de le considérer dans un point de vue favorable, et

d'en apprécier la hauteur, s'il étoit possible. A une certaine distance il m'offrit l'image d'une masse de brouillards pressée et pelotonnée sur elle-même. Ses extrémités ou contours supérieurs et latéraux étoient très-apparens ; on distinguoit parfaitement la ligne où il terminoit, et je puis assurer qu'il n'avoit pas plus de cinquante ou soixante pieds d'élévation.

L'air vif et élastique de la montagne m'avoit donné un grand appétit ; tout résolu que j'étois à continuer mes observations le reste du jour, il me fallut les interrompre un moment pour aller prendre quelque nourriture dans ma tente ; mais à peine rentré dans le brouillard, je sentis un petit vent d'un froid très-piquant, qui n'avoit point existé le matin. A la vérité, il étoit si foible que je l'attribuai au mouvement de la vapeur qui alloit toujours croissant. Néanmoins, comme il me faisoit éprouver quelque malaise et que j'étois-là, moins que par-tout ailleurs, en situation de continuer mes recherches, je fis enlever ma tente et j'allai camper à l'extrémité ouest du plateau.

Mes Nègres et mon Hottentot m'étant totalement inutiles pour l'opération qui m'oc-

cupoit, je voulus en tirer quelque parti en les employant le reste de la journée à chercher sur la montagne un prétendu monument dont l'existence m'avoit long-temps tourmenté.

Kolbe dit dans son ouvrage qu'en 1680 le gouverneur Van der Stel étoit allé sur la Table avec plusieurs dames du Cap et particulièrement avec la femme du gouverneur des Indes ; que voulant laisser à la postérité un monument solennel de cette partie de plaisir et du grand effort de ses jeunes compagnes, il avoit fait ériger sur les lieux mêmes une colonne ou pyramide avec une inscription digne de transmettre à la postérité la mémoire de son grand nom. L'auteur raconte même sur ce voyage beaucoup de détails et de circonstances particulières qui engagent à y ajouter foi; mais, malgré toutes les recherches que firent mes compagnons, ils ne trouvèrent pas le moindre vestige de la prétendue colonne, qui, si l'histoire en est vraie, aura été détruite, ou par le tems ou par une main ennemie des monumens.

Je ne cessai de suivre tous les mouvemens de mon nuage. Une partie s'en étoit

détachée; et passant par l'échancrure qui sépare le Diable de la Table, elle étoit allée se fixer au revers de celle-ci, et y paroissoit suspendue comme dans un état de stagnation, sans avoir avec la grande masse aucune autre communication. Vers les cinq heures celle-ci sembla s'affaisser et devenir plus pesante. Je crus qu'elle alloit se précipiter sur la ville et y occasionner un de ces ouragans si communs au Cap dans les mois de mars et avril, plus rares dans la saison où nous nous trouvions; je me trompai. Sans diminuer de hauteur, elle déborda le plateau, descendit au dessous de ses rebords, et, circulant ainsi le long de son escarpement, alla rejoindre le nuage du Diable avec lequel elle se confondit pour n'en plus faire qu'un seul. Tout ceci s'opéra sans le moindre dérangement dans l'air. La rade elle-même cessa d'être agitée par le vent; et le calme universel me dit assez que je devois renoncer à l'attente d'un orage dont le spectacle m'auroit beaucoup intéressé, mais dont les effets n'auroient pas également amusé les habitans de la ville qui n'avoient pas le même intérêt à ces observations.

L'approche de la nuit vint me dédom-

mager un peu de cette contrariété en m'offrant un tableau différent, il est vrai, et moins rare, mais plus sublime peut-être que cette grande tempête sur laquelle je m'étois avisé de compter. C'étoit le coucher du seleil dans l'océan. On pourroit dire que c'étoit l'arrivée du maître de la nature aux bornes du monde. Je vis ce globe de feu se plonger et disparoître avec majesté dans les eaux. Quel ravissant spectacle il offrit à mes yeux étonnés, lorsque, rasant la surface des mers, il parut tout-à-coup en embrasser l'abîme, pour rejoindre, comme le dit Ossian, l'immense palais des ténèbres! A son approche les flots élèvent leurs têtes agitées pour se dorer de sa lumière; leurs couleurs diamantées par ses rayons se dégradent insensiblement, et soudain ils s'abaissent lorsqu'il a disparu. Déjà l'océan commençoit à n'être plus éclairé, et l'immense rideau de nuages que j'avois à l'est réflétoient encore ses feux dans leurs parties supérieures : leur masse totale représentoit des montagnes de neige et leur couronnement étaloit une zône resplendissante de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce spectacle ne dura qu'un instant; mais, à une distance de trente lieues vers le

nord, les montagnes du Piquet, plus hautes encore que la Table, conservèrent pendant quelque tems la lumière sur leurs cimes majestueuses; elles se détachoient sur le fond pourpre et violâtre du ciel. On eût dit des fanaux destinés à éclairer l'Afrique intérieure pendant l'obscurité de la nuit. Que l'homme est petit à cette hauteur, et que ses passions sont misérables lorsqu'il se compare à l'immensité !

Aux approches des ténèbres, les vautours avoient quitté la plaine et regagnoient les rochers. Les bavians se retiroient dans leurs repaires; les petits oiseaux voltigeoient encore autour de moi : épars sur les arbustes et les buissons, ils célébroient par leurs concerts la fin d'un si beau jour. Leur chant mourut avec le crépuscule; l'obscurité livra la montagne aux oiseaux funèbres; et moi, triste et penseur, je rentrai dans ma canonnière qu'on avoit entourée d'un grand feu pour en éloigner les animaux malfaisans qui fuient la lumière. —

Je devois m'attendre à rencontrer sur la montagne une sorte d'ennemis plus dangereux encore; c'étoient ces esclaves marrons fugitifs de la maison domaniale, vivant dans

les rochers et profitant de la nuit pour aller dérober dans les habitations voisines. J'avois à craindre que quelqu'un de ces déserteurs ne se fût caché dans mon voisinage, et qu'à la faveur des ténèbres il ne tentât de me surprendre ou de m'attaquer. Mes précautions étoient prises d'avance; j'étois trop bien armé pour redouter un pareil combat, et la vigilance des mes trois chiens, plus encore que mes feux, me permit de reposer en sécurité toute la nuit.

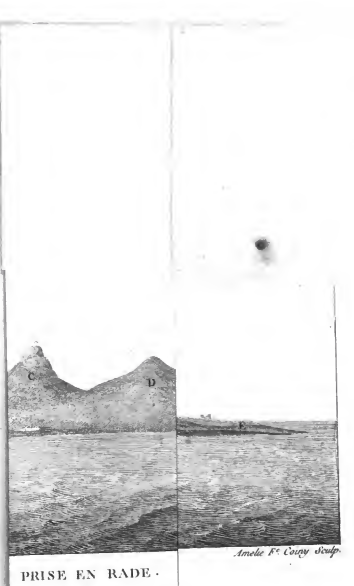
La brume devint si humide que, quand le jour parut, je me sentis, dans ma tente, tout perclus de froid, malgré un très-fort manteau, dans lequel je m'étois roulé et enveloppé tout entier. Par l'état où je me trouvai, on peut juger de ce que mes gens avoient eu à souffrir. Pour me dégourdir, je pris le parti de me transporter dans la partie de la montagne que je jugeai devoir être exempte de brouillards. Je comptois, comme le jour précédent, y trouver le soleil; mais la nuée l'avoit couverte en partie, et le soleil ne s'y montra que lorsqu'il eut passé le méridien. En attendant qu'il vînt me réchauffer par sa présence, je parcourus le plateau avec mon fusil, dans l'espoir de me procurer des pro-

visions, si je trouvois quelque pièce de gibier à abattre. Je ne vis que des vautours, posés en avant sur le bord de leur trou, qui, engourdis par le froid et humectés par la rosée, attendoient aussi le soleil pour se ressuyer et prendre leur vol. Dans cet état ils sembloient ne pouvoir remuer leurs ailes, et se laissoient approcher de très-près. J'en tuai plusieurs. J'essayai même, quand le soleil eut reparu et que je me sentis réchauffé, d'en faire rôtir un, et d'en dîner avec mes gens. Mais l'odeur en étoit si rebutante et le goût si détestable, qu'il me fut impossible d'en manger. Mes deux Nègres le jettèrent comme moi. Il n'y eut pas jusqu'aux chiens qui, après l'avoir flairé, s'en éloignèrent; mon Hottentot seul en mangea, et le trouva passable parce qu'il étoit très-gras.

Quand nous nous fûmes bien séchés, nous abattîmes la tente, et descendant la Table du côté du sud-ouest, je me rendis à travers les broussailles et les ronces, vers la *Fausse-Tête du Lion ;* tel est le nom d'une montagne malheureusement célèbre par quelques naufrages, et à juste titre redoutée des marins. Pour entendre ceci, il faut se rappeler qu'il y a, comme je l'ai remarqué plus d'une fois,

une autre montagne qu'on appelle la *Tête du Lion*, et qui est un des renseignemens des pilotes, quand d'Europe ils arrivent au Cap. La Fausse-Tête a pris son nom de la ressemblance de forme qu'elle a avec la Tête véritable, quoiqu'elle soit moins haute; et cette conformité est d'autant plus dangereuse, que près de cette montagne, il en est une autre qui, terminée en plateau comme la Table, représente, vue au large, la coupe ouest de cette dernière. Si, dans les tems brumeux, le pilote, trompé par ce rapport, porte à terre comptant entrer dans la baie du Cap, il est perdu, et son vaisseau échoue sans ressource sur les bas-fonds de la côte. Cependant il y a pour lui une reconnoissance sûre et infaillible que je crois devoir indiquer : c'est que la Tête du Lion est totalement isolée du côté du nord, n'ayant que la croupe du Lion de ce côté, qui peut s'y montrer et qui est plus basse; tandis que la Fausse-Tête paroît tenir, sans interruption et sans intervalle, à une chaîne de montagnes, qui, au nord, vient joindre la Table, et qui au sud s'étend jusqu'à la pointe d'Afrique et va former ce promontoire. A la vérité, dans les temps de forte brume, le renseiguement que

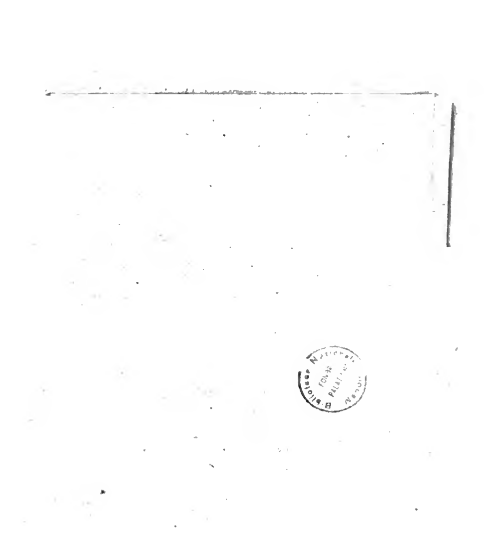
j'indique ici devient inutile, parce qu'alors le corps des montagnes étant enveloppé de brouillards, il n'y a que leur cime qui, étant élevée au-dessus de la vapeur, soit visible; mais dans ce cas, il est un autre moyen certain de reconnoissance. La Tête du Lion n'ayant à sa partie septentrionale aucune autre montagne aussi haute qu'elle, son sommet doit se montrer seul de ce côté; la Fausse-Tête, au contraire, ayant à son septentrion d'autres sommets aussi élevés, ceux-ci doivent se distinguer en même-temps que le sien; par conséquent, si le pilote, incertain sur celle des deux Têtes qu'il apperçoit, voit au nord de cette Tête, et sur la même ligne, d'autres cimes de montagnes, il ne peut se méprendre : c'est la Fausse-Tête qui se montre à lui; s'il n'apperçoit rien à la partie septentrionale de la pointe, si des montagnes qu'il distingue elle est la dernière au nord, c'est la Tête véritable. Car la croupe du Lion, qui en fait partie, est très-peu élevée; et quand on la voit, on ne peut s'y méprendre. On sent bien que ceci n'a lieu que pour les vaisseaux qui, arrivant d'Europe ou des Indes, se trouvent plus au sud que l'entrée de la baie;



Amelie Fe. Coiny Sculp.

PRISE EN RADE.

). Croupe du Lion. E. Pa



ceux qui sont plus au nord, ont une toute autre vue, et dans ce cas, il leur est impossible de voir la Fausse-Tête; car on doit alors appercevoir les montagnes du Cap telles à-peu-près qu'elles sont représentées ici, puisque j'en ai pris la vue étant sur l'île Roben. Quant à l'autre vue, je l'avois également prise en arrivant au Cap; mais le dessin s'étant déchiré en deux, j'en ai perdu une partie. J'ai cependant fait joindre ici celle qui m'est restée, et qui ne s'étend que jusqu'à la Fausse-Table.

Je n'insisterai point sur l'importance dont peuvent être de pareilles observations; les publier, est, selon moi, servir l'humanité, et mon voyage, après tant de dépenses et de fatigues, n'eût-il produit d'autre bien que celui d'éviter à la navigation un seul naufrage, je m'applaudirai toute ma vie d'avoir voyagé.

De la Table à la Fausse-Tête, je vis partout sur le terrain que je parcourois, une grande quantité d'oiseaux du genre des merles, des grives et des sucriers. De la dernière montagne, j'apperçus beaucoup de guêpiers de l'espèce de ceux qu'on trouve dans les provinces méridionales de la France

et en Italie. Au Cap, comme en Europe, ces volatiles charmans sont des oiseaux de passage. Ils voloient par milliers au-devant de moi dans la vallée, et venoient en troupe se jeter sur les buissons et les arbustes dont elle est couverte. Quoique dans d'autres circonstances leur beauté eût été pour moi un motif de les rechercher, dans celle-ci, ils ne m'étoient agréables que par leur saveur exquise; et, au reste, avec les facilités que m'offroit leur multitude immense, il me suffisoit de quelques coups de fusil tirés dans un buisson, pour fournir abondamment pendant tout un jour aux provisions de ma cuisine et à celle de mes gens.

Leur affluence dans ce lieu m'étonnoit d'autant plus, que je remarquai beaucoup d'oiseaux de proie du genre des éperviers qui leur livroient une guerre cruelle. La vallée étoit peuplée aussi d'une quantité énorme de serpens verdâtres, longs de quatre à cinq pieds; c'étoit l'humidité du terrein qui avoit attiré là, et multiplié à ce point ces reptiles. Leur multitude et leur grandeur m'inquiétoient beaucoup, et j'étois d'autant plus fondé à les croire venimeux, que mes chiens, qui ordinairement me précédoient

toujours dans les broussailles, alors se rangeoient tous trois derrière moi, et sembloient ne s'avancer qu'avec crainte. Pour m'assurer de ce que j'avois à redouter de ces ennemis, j'en tuai un, et à l'inspection de sa bouche je vis avec joie, qu'ils n'étoient point dangereux. Pour cette fois mes chiens s'étoient trompés, leur instinct se trouvoit en défaut; et j'attribuai cette erreur à l'altération insensible que subit nécessairement par l'*éducation*, cette espèce de nos animaux domestiques ; très-certainement des chiens sauvages ne s'y seroient pas mépris.

Un autre sujet d'inquiétude m'alarmoit encore, et celui-ci me paroissoit fondé ; c'étoit de manquer d'eau sur la cime de ces montagnes que je me proposois de parcourir, pour me rendre au promontoire d'Afrique. Je craignois d'être obligé de renoncer à mon projet, pour ne pas m'éloigner des sources et des ruisseaux, ou de descendre sans cesse des hauteurs pour nous désaltérer dans les vallées; ce qui eût entraîné à-la-fois, et beaucoup de fatigues, et beaucoup d'ennuis. Déjà, nous n'avions que trop à souffrir des montées et descentes continuelles

qu'exigeoit notre passage d'une montagne à une autre, sans me voir forcé encore à répéter plusieurs fois le jour cet exercice pénible sous un soleil brûlant; heureusement il ne fut point nécessaire. Pendant les cinq jours que dura mon voyage, je trouvai dans les fentes et les creux des roches que je parcourois, une excellente eau de pluie, et ces petites citernes naturelles se trouvoient toujours, et assez multipliées, et assez abondantes pour fournir à tous nos besoins.

Du pied de la Table à la pointe d'Afrique, on ne compte ordinairement que huit lieues par la route ordinaire; moi, par les détours, j'en avois bien fait vingt-cinq à trente, mais je n'éprouvai aucun encombre, et j'arrivai enfin à ce promontoire redoutable, le plus célèbre et le plus orageux de tous ceux de l'ancien monde. Les dangers de la mer presque toujours en fureur, l'avoient fait appeler par les premiers navigateurs Portugais, *Cap des tourmentes;* nom funeste auquel ils substituèrent bientôt le nom plus consolant de *Cap de Bonne-Espérance,* quand, en ouvrant à leurs yeux l'océan Indien, il offrit à leur cupidité barbare la possession et les trésors de la plus riche contrée du globe.

Placé dans le lieu de l'univers le plus favorable, peut-être, aux grands spectacles de la nature, j'avois à ma droite l'Atlantide, à ma gauche la mer des Indes, et devant moi celle du Sud, qui, venant avec fracas se briser à mes pieds, sembloient vouloir attaquer la chaîne des montagnes, et engloutir l'Afrique entière. Pour rendre plus magnifique l'effet sublime de ce tableau, je n'avois qu'un vœu à faire, celui d'être témoin d'une de ces tourmentes qui firent donner au promontoire sa première dénomination. Pendant quelques heures j'en eus l'espérance à l'aspect des traînées de brouillards que le vent enlevoit de la surface des eaux; mais bientôt mon attente fut trompée, et l'air devint si pur et si calme, qu'à l'extrémité orientale de la Baie-Falso, je distinguai très-nettement ce fameux Cap des Aiguilles, qui, lorsque des pilotes ont le malheur de se tromper dans le calcul de leur longitude, les expose à un naufrage certain, et où vinrent échouer, entre autres, les ambassadeurs envoyés par le roi de Siam au roi de Portugal.

Cependant, malgré le calme qui régnoit dans l'air, la mer ne laissoit pas d'avoir quel-

que agitation. Son affluence opposée à plusieurs courans contraires, la rendoit clapoteuse. Ses lames n'avoient point cette régularité majestueuse, qui, dans des climats plus heureux, les poussent en ordre au rivage, et les y amènent tour-à-tour pour y mourir : image trop fidelle de la vie et du néant qui la suit. Ici, les vagues rompues l'une par l'autre, viennent tumultueusement se briser sur ces bas-fonds et ces rochers si fréquemment battus des orages.

Les flots, en arrivant au rivage, y rejetoient beaucoup de coquillages, entre autres des nautiles papyracés. Curieux de me procurer quelques-uns de ces univalves si fragiles, je descendis sur la grève; mais bientôt je m'apperçus qu'il n'y en avoit aucun d'entier, et que tous étoient cassés, ou frustes, ou noircis par la putréfaction de l'animal mort; cependant j'en appercevois de vivans qui, haussés du fond de la mer par les vagues, se montroient à nous de temps à autre. Mes gens se mirent à l'eau pour aller au-devant de ceux-ci, et en saisir quelques-uns; mais au moment que leurs mains s'apprêtoient à les prendre, le coquillage couloit bas; et jamais, quelque adresse qu'ils

pussent employer, il ne leur fut possible d'en avoir un seul : l'instinct de l'animal se montroit encore plus subtil qu'eux ; il fallut donc y renoncer. Amusé autant que contrarié de ce manège, je rappelai mes pêcheurs, qui revinrent tout honteux d'avoir été moins adroits qu'un poisson à coquille. Plus heureux qu'eux, j'eus le bonheur de tuer plusieurs oiseaux de rivage, du genre des mouettes et des hirondelles de mer; l'un de ces derniers, caractérisé par un grand bec d'un rouge de corail, formera dans mes descriptions une espèce nouvelle, entièrement inconnue des ornithologistes.

Outre ces oiseaux, nous voyions voler au-dessus de la mer, aussi loin que notre vue pouvoit s'étendre, une quantité prodigieuse de fous blancs (1), qui, du haut des airs, les ailes ployées, le cou tendu, se laissoient tomber lourdement, comme autant de masses de plomb, sur les poissons qu'ils appercevoient dans l'eau; tandis que les albatros et les frégates, plus agiles dans leurs

(1) La même espèce a été décrite par Buffon sous le nom de fou de Bassan. *Voyez les planches enluminées, pl. 278.*

mouvemens, saisissoient leur proie en rasant la surface de l'onde d'un vol rapide et léger. Le pélican, au corps massif et aux pieds largement palmés, pendant ce temps nageoit majestueusement en remplissant son large gosier du petit fretin qu'il pêchoit gravement. Lorsque mes coups de fusil eurent dispersé au loin tout ce peuple ailé, je me retirai.

D'après le goût que j'ai pour tous les objets nouveaux, je n'avois garde de retourner à la ville par le chemin que je venois de prendre; je savois que dans les environs de Falso, près du Simons-baie, étoit une caserne dans laquelle habite, en tout temps, un détachement des troupes de la garnison; pendant une grande partie de l'année ce poste lointain est une sorte d'exil pour les hommes qu'on y envoie; aussi a-t-on soin de les relever tous les mois.

En ce moment, le commandant de ce désert fort triste, étoit un officier que j'avois eu souvent occasion de voir chez Boers; je voulus l'aller visiter, et mettre à profit cette occasion d'examiner à loisir le fond de la baie. Non-seulement, il me reçut avec affection; mais, sous prétexte qu'il me falloit

du temps pour remettre en ordre la petite collection d'insectes et d'oiseaux qui étoit le fruit de mon voyage, il exigea que je passasse auprès de lui quelques jours. Je cédai à son invitation, plein du desir de visiter le Cap-Falso et la rive opposée à la baie. Une chaloupe de pêcheur que je trouvai, m'y conduisit le lendemain de bon matin. En parcourant toute cette partie, j'y vis avec étonnement ces dunes immenses de sable et de coquillages, qui, formées visiblement par la mer, lui servirent de rivage par la suite, et en sont aujourd'hui fort éloignées. Ces monumens irrécusables de son séjour, m'ont convaincu que cette mer pénétroit autrefois dans cette portion devenue terre aujourd'hui, et qu'elle s'y élevoit à une grande hauteur; qu'elle s'en est retirée fort loin, et que par conséquent elle perd chaque jour, quoique chaque jour elle semble devoir gagner par la fréquence des orages et la violence des vents qui, presque sans interruption, la poussent contre ces côtes. A mon retour, je passai encore deux jours chez l'officier de garde à Falso. Il ne me falloit que quatre heures, tout au plus, pour retourner au Cap par le chemin ordi-

naire; mais je me contentai de renvoyer les deux nègres qu'on m'avoit prêtés, chargés des différens objets que j'avois amassés, et voulus n'y revenir qu'en côtoyant les bords de la mer, en suivant les sinuosités des pointes et des anses, à commencer par la pointe aux Nautiles, et revenant par la côte ouest.

Ce voyage, malgré sa courte durée, fut accompagné de fatigues que je n'avois pas prévues. A chaque pas j'étois arrêté par quelque obstacle. Tantôt c'étoit une roche saillante qui, tout-à-coup, se présentoit à moi; et alors il me falloit l'escalader avec mon Hottentot, aidé par lui, l'aidant à mon tour, et risquant sans cesse tous deux de rouler et de nous précipiter dans l'abîme; tantôt c'étoit un escarpement rapide qui s'opposoit à notre descente; et dans ce cas nous n'avions d'autre ressource que de nous abandonner à la pente en glissant sur le dos, au risque d'être meurtris et déchirés par notre chute. Quelquefois, après bien des sueurs et des peines, je me trouvai en face d'une crique où d'une anse qui, s'enfonçant entre deux hautes roches, me fermoit tout-à-coup le passage et m'obligeoit à

de longs et fatigans détours, dont le moindre inconvénient étoit une perte de temps bien contrariante.

Cependant mon voyage s'acheva heureusement. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en donner les résultats. L'excursion que je fis postérieurement jusque sous le tropique, m'a mis à portée de connoître d'autres faits du même genre, et de me convaincre irrésistiblement, que ce n'est point seulement la pointe méridionale d'Afrique qui a été couverte en partie par la mer, mais ses montagnes intérieures, très-avant dans les terres. Au reste, je publierai un jour mes remarques et mes réflexions à ce sujet. Pour le moment, je me contenterai d'observer que les idées dont je donne ici l'apperçu deviennent si évidentes quand on a visité les côtes de la colonie, qu'elles ont frappé jusqu'aux Hottentots eux-mêmes; et il est vraisemblable que la Table, ainsi que les deux montagnes voisines et toutes celles qui forment la chaîne jusqu'au promontoire, furent autrefois une île séparée du continent par un bras de mer, lequel communiquoit de la baie de la Table à la Baie-Falso, et les unissoit ensemble. Il est difficile de se refuser

à regarder cette conjecture comme une vérité, quand on parcourt la plaine basse, qui aujourd'hui fait le chemin de l'une à l'autre baie, et qu'on voit qu'elle n'est qu'un mélange de sable et de coquillages à demi décomposés.

A ce fait évident j'en ajouterai un autre, c'est que cette partie d'Afrique, que je prétends, et avec juste raison, avoir été une île, en a formé trois très-distinctes. J'en ai eu la preuve en traversant la chaîne des montagnes granitiques dont j'ai parlé ci-dessus. Là, j'ai vu deux longs défilés dirigés de l'est à l'ouest, et qui très-probablement furent jadis des détroits. Celle qui aboutit dans le fond de la Baie-Falso, est encore couverte de dunes; l'autre aboutit à la *Baie-aux-Bois*. Pour les indiquer à mes lecteurs, j'ai eu soin de les ponctuer tous deux sur ma carte. Au reste, leur nivellement n'étant pas le même, on ne peut douter qu'ils n'aient été formés en différens temps. Quelqu'ancienne que soit cette époque, il en est pourtant une plus reculée encore, à laquelle la Table elle-même, quoiqu'excessivement élevée au-dessus du niveau de l'Océan, pa-

roît néanmoins avoir été couverte en partie d'eau de la mer.

Quant à l'histoire naturelle de toute la partie que je venois de parcourir, j'avouerai franchement que je m'en étois fait une plus grande idée ; car en oiseaux, je n'y ai vu que des espèces qui se trouvent en abondance dans tout le district de Constance, Ronde-Bosch et Nieuw-Land ; et elles sont même là plus faciles à trouver que sur ces hautes montagnes très-pénibles à escalader : une seule me parut habiter de préférence les roches escarpées ; c'est un pic particulier, qui est de la grosseur de nos pics-verts, et dont le ventre est rougeâtre. La nature qui ne se borne point aux règles générales, et prend plaisir à soigner les moindres détails, se jouant des systêmes de nos méthodistes, a donné à celui-ci des mœurs entièrement différentes de celles que nous connoissons à tous les oiseaux de ce genre ; car il ne grimpe jamais le long des arbres, mais se perche, comme les autres volatiles, sur les branches latérales, et cherche sa nourriture dans la terre où il enfonce son bec et sa longue langue armée d'un dard, pour en arracher sa proie, ainsi que les autres pics le pratiquent

sur les troncs vermoulus. Les seuls quadrupèdes qui habitent ces hauteurs, sont, outre les bavians, le *Kainsi* des Hottentots, ou Klip-Springer des colons Hollandais; c'est une gazelle qui ne se trouve que sur les rochers les plus inaccessibles, et dont je parlerai ailleurs. On trouve dans les bas-fonds et les vallées, notamment sur les bords du petit ruisseau qui se jette dans la Baie-aux-Bois, quelques *Grays-Bock* et des *Duykers*, deux espèces dont il a déjà été fait mention.

J'entendois tous les soirs hurler des hyènes, mais je n'en ai jamais rencontré en plein jour; une seule fois j'entrevis une panthère dans les dunes des environs de Falso; j'y vis aussi quelques perdrix de la grande espèce, nommée au Cap, très-improprement, faisan. Les arbustes et les plantes sont en grand nombre sur ces montagnes; mais les botanistes Thumberg, Paterson et Sparmann en ont suffisamment parlé.

En quittant le logement que j'avois au Cap chez Boers, j'en avois accepté un de Gordon, quoiqu'avec mes projets je dusse l'occuper fort peu de temps. A peine y fus-je installé que je commençai à travailler aux préparatifs de mon départ, et donnai même

quelques ordres pour mes voitures et mes bestiaux. Mais le colonel, qui connoissoit les pays par lesquels j'allois commencer mon voyage, et qui lui-même les avoit parcourus en partie avant moi, m'arrêta, en m'assurant que je ne trouverois que des déserts arides, où infailliblement je mourrois de soif avec toute ma caravane, si je m'exposois à partir avant la saison des pluies.

Cette raison me détermina. Comment ne pas croire aux conseils d'un homme sage et éclairé, qui ne parle que d'après son expérience! Ma confiance en lui étoit telle, que je ne songeai pas même à lui faire une objection; à la vérité, il avoit voyagé au nord du Cap, comme je me préparois à le faire; mais n'ayant pas à suivre la même route que lui, le conseil ne me convenoit nullement; et je ne l'ai que trop éprouvé. J'invite donc les personnes qui entreprendroient la même excursion que moi, à ne pas suivre mon exemple, et à partir du Cap dans les fortes chaleurs, ou au moins à diriger tellement leur départ, que pendant l'été du pays, c'est-à-dire, depuis novembre jusqu'en février, elles se trouvent à une latitude plus élevée que celle des frontières de la colonie. Je dé-

taillerai ailleurs les raisons que j'ai pour parler ainsi; et l'on verra tout ce que m'a coûté de malheurs un voyage entrepris à contre-temps.

Nous étions alors en janvier; et, d'après le conseil, je ne devois partir qu'en mai. Il est vrai que ce retard m'engageoit à mettre dans mes préparatifs plus de tranquillité, plus de soins, et même plus d'économie: d'un autre côté, il me procuroit la facilité de compléter, autant qu'il étoit en moi, une collection des animaux de la colonie. Mon désastre dans la baie de Saldanha avoit beaucoup nui à cette entreprise; et, puisque je me trouvois à portée de l'achever, je ne devois point en laisser échapper l'occasion.

Ceux des Hottentots que j'avois gardés à mon service depuis mon premier voyage, étoient dans le Groene-Kloof, occupés à la garde et au soin de mes bœufs. J'allai visiter le troupeau et les gardiens, et fus satisfait des uns et des autres. Seulement ayant remarqué que parmi mes bêtes il s'en trouvoit trois ou quatre qui avoient été trop fatiguées de leur première route pour pouvoir soutenir les travaux d'une seconde, je les réformai. Gordon me prêta quatre bœufs

très-bons qu'il avoit ramenés de sa dernière course, et j'en fis, outre cela, l'emplette d'un attelage nouveau qui me coûta cent vingt-cinq rixdalers. Quant à mes gens, non-seulement tous me montrèrent le plus grand empressement à m'accompagner; mais ils avoient inspiré la même ardeur à quelques-uns de leurs camarades, dont ils me garantissoient le courage et la fidélité, qui me faisoient prier par eux d'accepter leurs services. Pouvois-je prévoir que des protestations si séduisantes se démentiroient par la suite?

Au Cap j'éprouvai de toutes parts des bontés; les amis de Boers, devenus plus particulièrement les miens, depuis son départ, s'empressèrent à l'envi de m'offrir chacun quelque cadeau, soit pour mon approvisionnement, soit pour le complètement de mon équipage. L'épouse de Gordon se réserva le privilége exclusif du sucre et des provisions de bouche qui m'étoient nécessaires; tandis que son mari, militaire jusque dans ses cadeaux, me pria d'accepter une canonnière neuve, et les services de l'armurier de son régiment pour remonter et remettre en état tous mes fusils. Van Ge-

nep, le capitaine du port, qui avoit succédé à Staaring, commanda pour moi dans ses ateliers une très-belle tente avec laquelle il remplaça la mienne, qui, depuis les plûies continuelles que j'avois éprouvées dans le pays d'Auteniquoi, étoit hors d'état de me servir. Le commandant d'artillerie Gilkin, et les officiers de la garnison, m'envoyèrent une quantité considérable de poudre. Enfin, tout le monde voulut donner; et au zèle que chacun y mit, on eût dit que mon voyage étoit une entreprise publique à laquelle chaque habitant vouloit contribuer pour quelque chose selon ses facultés.

Je me crus honoré des moindres cadeaux, et me fis un devoir de les accepter tous. Mais parmi ceux de ce genre, je ne dois pas oublier d'en citer un que Gordon ajouta, en plaisantant, aux siens : c'étoit trois bonnets de grenadier, dont les plaques en cuivre doré, mais moins hautes que celles des grenadiers français, représentoient le lion couronné qui forme l'écusson de la Hollande. Gordon savoit que ces objets flatteroient infiniment quelque chef de sauvages, et m'attireroient la bienveillance des hordes si je parois leurs chefs avec un de ces bonnets.

J'en ai fait usage, comme on le verra dans la suite, en divers lieux de l'Afrique intérieure, et j'ai eu lieu de regretter plus d'une fois des objets de curiosité tout aussi rares pour des sauvages, et qui m'auroient facilité des communications dont on tenteroit en vain de s'ouvrir la voie par d'autres moyens que ceux que je propose. En général, et je ne dois pas me lasser de le répéter, ce n'est, pour ainsi dire, qu'avec des amusettes qu'on se concilie l'amitié des hommes de la nature; je ne sais quel sentiment de mépris et d'indignation s'empare de moi toutes les fois qu'il m'arrive de rencontrer dans des relations de voyage chez les sauvages, des histoires de massacres et de guerres, dont bien souvent on ne rougit pas de s'avouer les fauteurs, et qu'on présente aux Européens comme des prouesses dignes d'un grand renom, et qui méritent de trouver des imitateurs. Pour moi, je l'ai déjà dit, ma logique, à cet égard, est bien différente : on s'en convaincra de plus en plus, lorsqu'on aura le complément de mes voyages; il me seroit aisé aujourd'hui, mieux éclairé moi-même, d'éviter jusqu'à la pensée d'une aventure qui dut coûter la vie à des hommes. C'est

au nom de l'humanité que je m'élève en ce moment contre l'imprudente jactance de ces voyageurs qui se promettent d'aller à quatre mille lieues du sol qui les a vu naître, soumettre à coups de sabre leurs semblables, et leur faire adopter jusqu'à leurs caprices les plus ridicules. L'homme naturel n'est ni bon ni méchant; la société seule peut le rendre pervers. Il ne faut pas peu d'adresse et de sincérité pour savoir se dépouiller tout d'un coup de ses préjugés, et pour s'élever au niveau de ceux dont on a besoin de conquérir et la confiance et l'amour.

Je n'avois pas attendu le moment de mon départ pour me pourvoir des marchandises d'échange qui, dans ma route, pouvoient me devenir ou avantageuses ou nécessaires. Chaque fois qu'un vaisseau avoit apporté au Cap quelques quincailleries, je m'en étois procuré un assortiment, et mes précautions avoient même été prises d'assez loin, pour n'avoir à ce sujet aucune inquiétude. Mes provisions de plomb, de tabac, de verroteries, de clous, et sur-tout de couteaux et de boîtes à amadou, étoient faites; et comme mon voyage devoit durer plus que le premier, je les avois plus que doublées; me

réservant de les augmenter encore, si mes chariots, au moment du départ, me laissoient de la place.

Ma batterie de cuisine m'ayant déjà suffi, je ne crus pas devoir y ajouter. Seulement je changeai une partie de ma porcelaine contre quelques pièces pareilles en étain d'Angleterre. Il me souvenoit encore de l'accident qu'avoit essuyé la mienne quand la charrette qui la portoit culbuta dans une rivière. Ces sortes de commodités sont peu de chose en elles-mêmes; mais quand l'habitude les a rendues nécessaires, on ne se voit pas sans humeur dans l'impossibilité d'y suppléer.

Je ne dois pas oublier de parler ici d'objets non moins essentiels, et dont je fis une ample provision; ce sont des aiguilles, des épingles et des étuis, ainsi que quelques aunes de ruban et plusieurs douzaines de mouchoirs des Indes, et notamment ceux d'une couleur rouge ou bleue; tous ces articles que les femmes ou filles des colons demandent sans cesse aux voyageurs, sont nécessaires pour gagner leur affection, et quelque chose de plus même quand l'occasion s'en présente. J'emportois aussi, fort mal-à-propos, une caisse remplie de serrures et de cadenas,

croyant avec ces objets rendre service à quelques habitans de l'intérieur; mais ce qui m'eût fait grand plaisir dans mon premier voyage, me devint inutile dans celui-ci, puisque je n'ai trouvé l'occasion de placer qu'une seule serrure chez un colon de Nameroo; et encore, je crois qu'il ne l'accepta que pour ne pas me désobliger; car j'avouerai bonnement qu'en la lui donnant, j'ignorois moi-même où il la poseroit, puisqu'il n'y avoit à sa maison que deux ouvertures, dont l'une, qui servoit de porte, étoit bouchée, la nuit seulement, avec une peau de bœuf, et l'autre, tenant lieu de fenêtre, se fermoit avec le fond d'un vieux tonneau. Sachant combien le tabac en poudre étoit recherché des femmes, je m'en munis aussi de plusieurs livres. Quelque minutieux que pourront paroître ces détails, l'utilité dont ils pourront être pour d'autres voyageurs qui entreprendroient les mêmes courses, m'ont fait une loi de ne pas les passer sous silence.

J'avois appelé Swanepoel à la ville pour présider à mes emballages, et le consulter sur mes approvisionnemens. Son intelligence en ce genre pouvoit m'être très-utile; et,

en effet, il me rappela certaines circonstances où, faute d'outils nécessaires, nous nous étions trouvés dans le plus grand embarras. Pour n'avoir plus à craindre de pareils inconvéniens, je lui donnai l'inspection générale de tous mes préparatifs, et le chargeai de faire un bon assortiment de tout ce qui pouvoit m'être utile, pour que rien ne nous manquât en route. Après avoir rempli les fonctions de son intendance, il se rendit sans retard à la horde de Klaas, pour que je le prévinsse du jour de mon départ, et lui donnasse rendez-vous dans le Swart-Land chez mon ami Slaber, où je comptois rassembler toute ma caravane, et où depuis long-temps une de nos voitures m'avoit déjà devancé.

Des Hottentots qui m'avoient suivi dans mon premier voyage, il n'y en avoit que huit dont j'eusse été constamment satisfait; il n'y eut aussi que ces huit que je voulus conserver, et que je fis avertir. En vain d'autres vinrent, avec instance, me supplier d'accepter leurs services, je les refusai tous. Pour les remplacer, Swanepoel à son retour me proposa quelques braves de sa connoissance, dont il me répondoit; dans ce nombre

étoient deux bons tireurs qu'il avoit cru pouvoir me devenir utiles; et qu'en effet j'acceptai sans hésiter.

Il ne tenoit qu'à moi de grossir ma troupe de plusieurs personnes. Comme tout le monde savoit au Cap que mon premier voyage avoit été heureux, qu'il ne m'étoit arrivé d'autres accidens que ceux qui sont inévitables dans une pareille entreprise, beaucoup de Colons et d'Européens vinrent me solliciter pour obtenir de moi d'être du second. Je ne puis dire tout ce qui me fut fait d'instances à ce sujet; mais, toujours fidèle à mes principes, déterminé plus que jamais à rester parfaitement libre dans mes opérations, je ne me laissai ébranler ni par les considérations personnelles, ni par les prières; et sous différens prétextes adoucis par les égards de l'honnêteté, je trouvai moyen de me débarrasser de tous les solliciteurs.

De ce nombre étoit spécialement un certain Pinar, chasseur déterminé, grand coureur de bois, et renommé sur-tout pour son adresse à la chasse des éléphans. Cet homme, à qui ses hauts-faits en ce genre avoient acquis dans la colonie une certaine célébrité, et dont on racontoit cent prouesses toutes plus

merveilleuses les unes que les autres, m'avoit aussi proposé de m'accompagner; et au ton de confiance avec lequel il se présentoit, il me parut convaincu que je devois me trouver heureux d'avoir avec moi un héros de son mérite. J'osai le remercier cependant; et l'on jugera si j'eus tort, quand on saura qu'ayant eu le malheur de le rencontrer dans ma route, il manqua de faire perdre la vie à mon vieux Swanepoel.

Je fus tenté néanmoins de faire une exception en faveur d'un jeune chirurgien qui paroissoit très-empressé de me suivre. Le talent d'un homme de cette profession pouvoit, dans le besoin, devenir très-utile à ma caravane et à moi. D'ailleurs, obligé à des relations avec les peuplades sauvages chez lesquelles j'allois passer, je me mettois à portée de leur administrer des secours qui ne pouvoient qu'augmenter leur bienveillance et leur affection pour moi; et je ne me rappelois pas sans douleur ce malheureux Gonaquois, que j'avois vu dans sa hutte, abandonné à des douleurs horribles, sans avoir pu, faute de connoissances en médecine, soulager ses souffrances.

D'un autre côté, j'avois à craindre pour le

courage de mon Esculape, les fatigues et les dangers du voyage. Que devenir s'il se rebutoit? Il m'eût donc fallu alors retourner sur mes pas, et me rapprocher de la colonie pour l'y déposer; car certainement je n'aurois point voulu l'abandonner seul au milieu des déserts.

Dans cette perplexité, il me vint une idée qui paroit sans peine à cet inconvénient, et qui nous conservoit à tous deux notre indépendance personnelle : c'étoit d'avoir une voiture et des gens à lui, afin que si l'envie lui prenoit de rétrograder, il pût le faire librement, sans suspendre ni gêner en rien ma marche. Cet arrangement nous mettoit tous deux fort à l'aise. Je le proposai, et j'y attachai exclusivement mon consentement d'association; mais il ne fut point accepté, et je n'y songeai plus.

D'autres motivoient leur improbation d'après le caractère prétendu des peuplades africaines, peuplades qu'ils se représentoient comme formées de monstres féroces et d'anthropophages, chez lesquels je devois bientôt et infailliblement trouver la mort. Pour moi, qui crois connoître l'homme sauvage beaucoup mieux que tous ces beaux

diseurs, dont les instructions superficielles ont été puisées dans des livres mensongers, je n'avois nullement craint le danger qu'on m'annonçoit. J'ai été à portée d'étudier la nature humaine; par-tout elle m'a paru bonne; et par-tout aussi je l'ai vu hospitalière et amie, quand on ne l'offensoit point; et j'affirme ici, d'après ma conviction intime, que dans ces contrées prétendues barbares, où les blancs ne se sont pas rendus odieux, parce qu'ils ne s'y sont jamais présentés, il m'eût suffi d'offrir la main en signe de paix, pour voir aussi-tôt les Africains la presser affectueusement dans les leurs, et m'accueillir comme leur frère. Si je voulois obtenir d'eux quelques services, ou me procurer des échanges, n'avois-je pas dans mon eau-de-vie, ma quincaillerie et mon tabac, des moyens de commerce très-avantageux? Eh! quel est le noir qui ne m'eût cédé avec transport tout ce qu'il possèdoit, pour des marchandises dont l'acquisition lui eût donné et les objets les plus nécessaires et les jouissances les plus délicieuses qu'il connoisse? Je le répète, si j'ai été contrarié dans mes projets, ce ne sont point les hommes, mais les saisons que j'en accuse; et cette contrariété du ciel, j'ai com-

mencé à en ressentir les effets dès le moment de mon départ.

Dans tous les temps de l'année, les chemins du Cap sont mauvais; et par leur état habituel, on peut juger de ce qu'ils devoient être dans un temps de pluie déjà commencé. A peine étois-je à un demi-quart de lieue de la ville, quand un de mes chariots fut entraîné dans un trou, et versa dans la boue, sans qu'il fût possible aux dix bœufs qui formoient son attelage, ni à la résistance des Hottentots qui le conduisoient, d'arrêter sa chute.

En un instant mon accident fut su au Cap; et bientôt je vis arriver une foule d'habitans, attirés les uns par la simple curiosité, les autres par le desir de m'être utiles : j'avois effectivement besoin de secours pour remettre la voiture sur ses roues; mais il n'étoit pas possible de la relever sans la décharger entièrement; et d'un autre côté les caisses étoient si grandes et si lourdes qu'on ne pouvoit les déplacer et les replacer qu'à force de bras. Il fallut donc les vider en place. Chacun m'aida; à mesure qu'on tiroit mes effets, on les déposoit autour du chariot, dans les endroits les moins boueux. En peu de temps,

tout l'espace qui nous entouroit en fut couvert, et ce que j'emportois se trouva étalé aux yeux de tout le monde. Enfin, cependant je parvins à remettre les choses en place, j'entrepris ma route; mais non sans beaucoup de réflexions affligeantes de la part des spectateurs qui, d'après l'accident par lequel je débutois, présageoient mal de mon voyage.

Leurs pronostics ne se vérifièrent que trop; et bientôt j'eus lieu d'en craindre l'accomplissement par une contrariété nouvelle que j'éprouvai.

L'aventure de mon chariot avoit consumé ma journée presque toute entière. Il étoit déjà trois heures et demie avant que je pusse me remettre en route; je me trouvois dans les jours les plus courts de l'année, et j'avois à craindre, si mes voitures marchoient de nuit, de nouveaux accidens plus fâcheux encore que le premier. Pour prévenir ce malheur, je pris le parti de m'arrêter à la chute du jour, et fis dételer dans le *Groene-valey* (le Lac vert), à deux cents pas d'une habitation.

Je vois dans toutes les cartes d'Afrique, et dans toutes les relations du Cap de Bonne-Espérance, le mot hollandais *valey,* traduit

par vallée; c'est une erreur de tous les traducteurs. Le mot *valey*, signifie au Cap, lac, ou mare, et non pas une vallée, qui en hollandais est *Kloof*.

Ce manoir appartenoit au gouverneur. Son *baas*, ou économe, m'avoit vu arriver; et pendant qu'on dételoit mes bœufs, il s'étoit tenu tranquillement sur le pas de sa porte. Mais ils n'avoient pas été plutôt lâchés, qu'à l'instant il avoit donné ordre aux Hottentots et aux Nègres qu'il commandoit, d'aller les saisir, et de les amener à la ferme. Je venois en ce moment de faire allumer un feu. Surpris de la conduite des esclaves, je courus au baas pour lui en demander l'explication; il me répondit qu'il existoit des ordres particuliers du Gouvernement, qui défendoient à tout colon de dételer dans l'arrondissement du domaine de son maître, et qu'en conséquence il confisquoit tous mes bœufs : excellente logique pour un fripon.

Je n'étois pas colon, et par conséquent le règlement ne pouvoit en aucune façon me regarder. Comme étranger, il m'étoit pardonnable de ne pas le connoître; mais à ce titre d'étranger et de voyageur, j'avois du gouverneur lui-même des lettres particulières,

par lesquelles il enjoignoit à tous les habitans de la colonie, non-seulement de ne me contrarier en rien dans mon voyage, et de me laisser un passage libre par-tout où la curiosité me porteroit; mais encore de me prêter, au nom de l'administration, tous les secours dont je pourrois avoir besoin. Je représentai tout cela au *baas*. Je lui fis observer que quand mes bœufs avoient été arrêtés, ils étoient dans les dunes, et par conséquent hors des limites privilégiées du domaine. Enfin, je me plaignis à lui de la mauvaise foi manifeste qu'il montroit à mon égard; puisqu'au lieu de m'avertir quand il m'avoit vu dételer, il s'étoit contenté de me regarder tranquillement, comme s'il se fût applaudi de me voir tomber en contravention.

A toutes ces remontrances, il répliqua qu'il avoit le droit de confisquer mes attelages; et en effet, la capture eût été bonne pour lui. Lassé de sa morale inique, je pris un autre ton; et avec toute l'énergie dont est capable un homme honnête quand on a échauffé sa colère, je fis comprendre à l'économe qu'il étoit un fripon. Pour toute réponse, il ordonna aux esclaves de rassembler mes bœufs et de les conduire à une lieue de

là, sur une autre habitation du gouverneur. Alors je ne pus contenir mon indignation; et mettant en joue avec mon fusil à deux coups, je criai tout haut que si un seul homme s'avisoit seulement de porter la main sur un de mes animaux, je leur faisois sauter la cervelle à tous les deux.

Cette menace contint tout le monde. Baas et ses esclaves, également intimidés, restèrent en place sans oser remuer. Je les laissai dans cette attitude, et tandis qu'à peine ils osoient bouger, je me fis apporter mon écritoire pour instruire le fiscal de ce qui venoit de m'arriver; puis faisant monter à cheval Swanepoel, je lui ordonnai d'aller à la ville porter ma lettre. A ce mot de fiscal, le baas trembla; il craignit que si mes plaintes parvenoient à son maître, on ne le destituât de sa place. Il me supplia instamment de suspendre le départ de Swanepoel, ordonna aux siens de remettre sur le champ mes attelages en liberté, et rejetant les torts de sa conduite sur la rigueur des ordres dont il étoit chargé, il m'en fit les plus humbles excuses.

Peut-être, en effet, les ordres qu'alléguoit ce misérable étoient-ils réels; car s'il est des valets d'une grande bassesse, il est des

maîtres d'une avarice bien sordide. Cette considération m'empêcha de demander justice du baas ; après tout, puisque mes bœufs m'étoient rendus, que me falloit-il davantage ?

Cependant, comme je ne pouvois trop compter sur le motif qui avoit dicté les excuses de cet homme, je crus devoir prendre une précaution par rapport à mes animaux. Les lâcher pour paître pendant la nuit, c'étoit courir le risque que le *baas*, changeant de résolution, les fît enlever à mon insu, ou qu'il s'en prît à moi du dégât qu'effectivement ils pouvoient commettre. Je les fis donc tous attacher autour de mes chariots, et je plaçai près d'eux quelques sentinelles armées pour les défendre.

Le lendemain, au point du jour, je me remis en marche pour gagner le Groene-Kloof (la Vallée verte), canton ainsi nommé pour l'excellence et la beauté de ses pâturages. C'est un des postes de la Compagnie ; et c'est là qu'elle fait engraisser des bœufs, tant pour la fourniture des boucheries de la ville, que pour l'approvisionnement des vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent. Le jour suivant, je traversai le

Bavians-Berg et le Dassen-Berg, et j'entrai dans le Swart-Land. Quoique les chemins fussent toujours également mauvais, cependant ils cessoient d'être dangereux pour mes voitures, parce que nous marchions sur le sable. Sûr de n'avoir plus à craindre qu'elles versassent, et impatienté de la lenteur avec laquelle elles avançoient, je piquai mon cheval, et pris les devants pour arriver chez mon ami Slaber.

Il étoit incommodé en ce moment, et affoibli par une dyssenterie violente ; maladie qui, dans les pays chauds, est toujours dangereuse, mais qui l'est bien davantage encore pour les personnes âgées. Je me jetai dans ses bras, il me serra dans les siens ; et à la joie qui parut renaître sur son visage, je vis que ma présence lui rendoit des forces, et sembloit adoucir son mal. Cet effet subit d'une apparence de guérison combla de joie sa famille, et ajouta à celle qu'elle parut ressentir de me revoir. Au milieu de leurs amitiés et de leurs caresses, Klaas vint me faire les siennes. C'étoit chez Slaber que je lui avois donné rendez-vous ; il étoit arrivé la veille, avec plusieurs Hottentots, ses camarades ; gens sûrs qu'il avoit choisis pour m'accom-

pagner, et qu'il me présenta. De leur côté, les filles de Slaber me remercièrent avec l'affection la plus tendre, de la distraction que je venois apporter aux maux de leur père; mais pour en prolonger et en accomplir totalement l'effet, elles me prièrent de passer auprès de lui quelque temps. En vain je représentai tout l'embarras qu'alloit leur causer cet attirail immense que je traînois avec moi; elles redoublèrent d'instances, et me pressèrent avec tant d'amitié, qu'il fallut céder. Comment résister à des filles charmantes, qui, me sollicitant en faveur de leur père, me demandoient pour lui, comme une grace, ce que je devois regarder comme un bienfait pour moi?

Au Cap les mœurs européennes ont introduit dans les sociétés les différens jeux usités en Europe; mais ces jeux sont inconnus dans les colonies; malgré la vie inactive et le désœuvrement habituel des habitans, on n'y voit nulle part ni cartes ni dez; leur seul plaisir est la chasse, encore s'y livrent-ils, en général, avec indolence, à moins qu'ils n'aient pour spectateurs et pour compagnons des étrangers plus emportés qu'eux.

Je fus donc régalé de la chasse; tous les

tireurs du voisinage furent appelés; nous battîmes pendant plusieurs jours toutes les campagnes des environs. De leur côté, les filles de Slaber n'oublioient pas leur hôte, et jamais à la cour d'Alcinoüs on ne fut l'objet de soins plus assidus et plus touchans. Elles pétrissoient et préparoient pour moi des gâteaux secs, des biscuits, de petites pâtisseries, pour les ajouter à mes provisions : trop délicieuses friandises que j'aurois dû réserver pour des momens de détresse et de famine, et qu'à la manière des enfans, je m'empressai de dévorer et de partager à tout mon monde.

Nos battues et nos chasses me préparoient à des fatigues plus longues; je m'y croyois déjà livré; je n'avois pas négligé le soin d'organiser ma caravane; pour l'accoutumer de bonne heure à la discipline sévère que je voulois, s'il étoit possible, qu'elle observât cette fois dans mon voyage, je l'avois fait camper dans une plaine peu éloignée de l'habitation et sous l'inspection du vieux Swanepoel; je lui recommandai d'y faire faire le service avec la plus grande exactitude, comme si nous avions eu à redouter des voisins malfaisans. Je ne laissois pas d'y porter

moi-même le regard du maître, et j'observois sur-tout avec attention les nouveau-venus que m'avoit procurés Swanepoel; je craignois sans cesse d'avoir à m'en plaindre, et que leur ardeur ne fût ralentie avant même d'en avoir fait l'essai. Il n'est pas jusqu'à mes bœufs et mes chevaux qu'il ne me parût instant de rendre à des habitudes naturelles; on les amena dans le camp : mes chèvres aussi furent attachées tous les soirs, avec le bouc, autour de mes voitures. Ce spectacle nouveau pour cette famille bien-aimée des Slaber, l'intéressoit vivement; et les jeunes filles me proposoient souvent de voyager et de camper avec moi; l'une d'elles me persiffloit avec plus d'acharnement que les autres, et prétendoit qu'aucune raison ne pouvoit me dispenser de ne pas emmener uñe compagne; je résistois tout haut à des instances dont mon cœur sentoit tout bas la perfidie; et je mettois beaucoup de sérieux à repousser celle qui bornoit certainement le terme de son voyage à l'étendue de mon camp dans sa propre ferme. Au reste, je ne sens pas aujourd'hui sans une sorte de déplaisir et de trouble que ce bonheur a manqué à mes aventures, et qu'il n'y avoit rien de si aisé que de partir,

de souffrir, de revenir, de vivre en un mot avec moi.

Quoique nous fussions en plein hiver, selon la manière d'entendre des habitans, c'est-à-dire, dans la saison des pluies, nous avions cependant joui pour nos chasses du temps le plus favorable; ces pluies n'étant point si fréquentes dans les montagnes qu'elles le sont au Cap dans cette saison : la raison en doit être attribuée à l'amas des nuages entraînés du nord vers la montagne de la Table, et qui ne manquent jamais de venir créver sur la ville et dans les environs. Nous vivions au sein d'une température douce, et les journées étoient plus charmantes les unes que les autres. Ces vents terribles du sud-est qui souvent désolent toute cette contrée avoient fui notre atmosphère; le ciel étoit pur et serein; je m'abandonnois avec délice aux douceurs de cette autre Capoue; j'y devenois solitaire et rêveur. Je regrettois cependant de voir d'aussi belles journées s'écouler uniquement à tuer un gibier méprisable. Je me disposois à partir, lorsqu'un incident vint retarder encore de quelques instans cette résolution. Je ne songeai plus au Middelbourg, ce fatal vaisseau qui avoit entraîné

ma fortune avec lui : un fils de Slaber vint me dire que des voisins avoient eu la curiosité d'aller visiter ce qui restoit de ses débris dans la baie de Saldanha ; on avoit reconnu distinctement sa carcasse encore entière à vingt pieds sous l'eau ; la curiosité et l'appât des richesses qu'il devoit contenir avoient excité les plongeurs à se précipiter dans le goufre où s'étoit enfoncé le vaisseau. Leurs peines et leurs recherches n'avoient point été infructueuses ; plusieurs en avoient rapporté des pièces de porcelaine très-précieuses ; et de temps en temps de nouveaux plongeurs, enhardis par ceux-là, hasardoient le pélerinage et tentoient de sonder les malheureux flancs du Middelbourg. Il m'étoit permis, à moi qui avois perdu sur son bord les seules richesses qui faisoient mon espoir, d'en revendiquer aussi quelques parcelles, et n'eussai-je obtenu de mes efforts qu'un morceau de cordage ou quelques tessons misérables, il me sembloit précieux d'emporter et de conserver avec moi dans ces débris un souvenir de mon malheur. J'engageai donc quelques voisins à me suivre, et j'emmenai des nageurs. La principale charge de ce navire consistoit en porcelaine de la Chine et du Japon. D'au-

tres colons, à l'exemple des premiers, étoient allés en pêcher aussi ; et ils en avoient rapporté comme eux. Mais enfin cette pêche devenant trop difficile, on y avoit renoncé. Moi, je voulus de nouveau la tenter. Le calme qui régnoit dans l'air, favorisoit mon entreprise ; d'ailleurs, ayant avec moi quelques bons nageurs, je desirois avoir quelque beau présent de porcelaine à faire à mes belles hôtesses, et même à quelques-uns de ceux de leurs voisins qui, pendant mes différens séjours chez elles, m'avoient témoigné de l'amitié.

Je partis donc avec une partie de mes gens et de mes nageurs pour le Hoetjes-Baie, cette petite anse où s'étoient retirés nos vaisseaux quand l'escadre angloise vint les foudroyer ; le Middelbourg étoit effectivement, comme on me l'avoit dit, assez près du rivage et à vingt pieds sous l'eau ; on distinguoit parfaitement sa carcasse ; et la mer étant tout-à-fait tranquille, mes plongeurs pouvoient travailler sans beaucoup de peine.

D'ailleurs, ils y mirent beaucoup d'ardeur ; ils ne passoient guère de temps sans retirer quelques pièces, qu'ils venoient m'apporter aussi-tôt, et que je déposai avec une

grande joie sur le rivage. Mais cette foible capture ne les satisfaisoit pas. L'opération étoit, en effet, très-difficile, ainsi que l'avoient éprouvé les colons ; et avant d'arracher une pièce, souvent ils se voyoient obligés de venir plusieurs fois respirer à la surface de l'eau.

A la vérité, il y avoit au fond du bâtiment plusieurs caisses entières; mais elles étoient trop lourdes pour qu'un seul d'entre eux pût les soulever. Cependant ils eussent été satisfaits de m'en apporter une : pour y réussir, ils imaginèrent de plonger deux à la fois, en se tenant par la main ; de travailler ensemble sur une même caisse, et de la soulever d'un commun effort chacun de son côté. La manœuvre réussit. Ils en enlevèrent une et vinrent la déposer sur le rivage.

Enchanté de mon trésor, et très-empressé de connoître ce qu'il contenoit, je le fis ouvrir. J'y trouvai, à ma grande satisfaction, de très-jolies assiettes, des plats de toutes grandeurs et bien assortis. D'autres plongeurs m'apportèrent des tasses, des jattes magnifiques, aussi précieuses par leurs formes agréables que par leur capacité. Mais

leur séjour sous l'eau les avoit altérées, et la partie blanche se trouvoit comme jaspée d'une teinte verdâtre. Un autre inconvénient, pire encore que celui-ci, c'est que la même cause leur avoit fait contracter une odeur de marée, si nauséabonde et si fétide, que ceux de mes gens qui avoient ouvert la caisse ou travaillé à la vider, furent, ainsi que moi, attaqués de vomissement. Ce résultat m'ôta l'envie d'avoir une caisse nouvelle. D'ailleurs, la nuit approchoit. Ainsi, après avoir fait laver ma porcelaine, chacun de mes gens prit son fardeau, et nous revînmes.

Je me flattois que cette odeur étrangère n'existoit qu'à sa superficie. Aussi, à peine arrivé à la ferme, mon premier soin fut-il de l'essayer, en faisant pendant quelque temps tremper plusieurs pièces dans de l'eau bouillante mêlée de cendres. Après cette épreuve, j'essuyai la vaisselle ainsi lessivée; et mis du thé dans une tasse, des alimens sur une assiette, du lait dans une jatte. Mais ils y contractèrent tout à coup un goût détestable, une saveur stercorale qui me fit croire que mon travail alloit me devenir inutile. En vain nous tentâmes différens autres moyens

pour en tirer parti, en détruisant son odeur et son goût, rien ne put y réussir, et je n'y songeai plus.

Déjà, dans mon dépit, j'avois oublié le lait de ma jatte, quand deux heures après, m'étant avisé d'y regarder, je fus fort surpris de le voir tourné : il étoit à présumer que toutes auroient la même faculté. J'en éprouvai deux autres, et ma montre en main, j'examinai combien il faut de temps pour qu'elles produisissent le même effet. En quatorze minutes le lait fut caillé; mais ce qui étoit à remarquer, c'est qu'il n'avoit point de mauvais goût. Ce fait fut pour moi un trait de lumière. Il m'annonçoit que dans ma route, je pouvois promptement, et à ma volonté, avoir des fromages frais; et la découverte m'étoit trop importante pour n'en pas profiter. Pendant mon premier voyage, un heureux hasard du même genre m'avoit donné du beurre, en changeant le lait en cette substance par les seuls cahos de la voiture. Avec mes vaches et mes chèvres, j'allois dorénavant avoir sans peine du beurre, du fromage, du petit-lait. Je pris donc quatre jattes que j'emportai avec moi, et qui me servirent pendant toute ma route. Il est

vrai qu'elles ne conservèrent pas toujours leur vertu dans toute sa force ; au bout de quatre à cinq mois, elle parut s'affoiblir, et le lait alors se cailla plus lentement. Il y eut même, suivant les degrés de température, des circonstances où l'effet ne s'opéra qu'en cinq ou six heures ; mais il eut lieu constamment, et ne cessa entièrement qu'au bout de six à sept mois ; cependant les vases gardèrent toujours leur mauvais goût de marée.

Avant de quitter le Cap, j'avois préparé, pour ma famille, plusieurs lettres dans lesquelles je la prévenois de mes projets, et lui rendois compte de mon second voyage et des moyens que j'avois imaginés pour le faire réussir. Il ne m'étoit pas possible de lui donner des renseignemens sur la route que j'allois tenir, parce que moi-même je l'ignorois, et qu'elle dépendoit absolument des circonstances locales qui pouvoient ou me favoriser ou me contrarier. Je disois seulement qu'en général mon plan étoit de traverser toute l'Afrique du sud au nord, en suivant néanmoins les erremens que me dictoit la prudence ; que je comptois revenir en Europe par l'Egypte, ou par les côtes de

Barbarie, si la voie du Nil m'étoit fermée ; que cette entreprise, d'après mes apperçus, pouvoit exiger environ six ans, et que pendant ce temps,.devant être dans l'impossibilité de donner de mes nouvelles, on ne devoit prendre aucune inquiétude de n'en point recevoir.

Ces lettres, je n'avois pas voulu les faire partir avant d'être certain que rien ne s'opposeroit plus à mon voyage. Mais quand je le vis assuré, je les envoyai au Cap par Swanepoel, en priant le colonel Gordon de les faire parvenir à leur destination par le premier vaisseau neutre qui partiroit pour l'Europe.

Swanepoel, à son retour, m'en apporta une de Gordon, qui par un nouveau témoignage de zèle et d'amitié me traçoit l'itinéraire que je devois suivre de point en point. Lui-même avoit fait cette route avec Paterson, voyageur anglais. Il connoissoit les lieux où je pouvois trouver de l'eau, et avoit la bonté de me les indiquer. Non content d'un service d'une si grande importance, il cherchoit encore à m'en rendre un autre, en me procurant la connoissance de deux personnages bien intéressans pour un voyage

tel que le mien : l'un étoit un colon nommé Schoenmaaker, qui vivoit à la hottentote parmi les sauvages ; l'autre, un mulâtre hottentot, parlant très-bien la langue namaquoise, et par conséquent fort en état de m'être utile, si je pouvois l'engager à me suivre. Gordon leur écrivoit à chacun une lettre dans laquelle il me recommandoit à leurs soins, et qu'il m'envoyoit sous cachet volant, en me chargeant de la leur lire. Il est vrai que ce n'étoit pas une chose facile de rencontrer dans leurs déserts ces deux créatures errantes. Mais le colonel me donnoit sur eux des renseignemens si précis; il m'indiquoit si clairement les moyens de les suivre, pour ainsi dire, à la piste, qu'en effet, arrivé dans leurs cantons; je les trouvai, non sans beaucoup de peine cependant.

Que l'amitié est ingénieuse dans ses procédés ! et comment pourrai-je reconnoître jamais tout ce que j'ai d'obligation à celle de Gordon ? C'est à lui, à lui seul que mes gens et moi devons la vie. Sans ressource, au milieu d'un désert aride et brûlant, forcé d'abandonner tous mes effets et mes chariots, après avoir vu périr par la soif tous

mes bœufs l'un après l'autre ; réduit enfin à n'avoir, avec mes pauvres camarades, que le lait de mes chèvres pour toute boisson, je n'attendois plus que la mort, ainsi qu'eux, quand je me rappelai les deux nomades que m'avoit indiqués l'habile prévoyance du colonel. Guidé par ses instructions, je les cherchai; j'eus le bonheur de les trouver, et nous fûmes sauvés. Mais n'anticipons pas sur des momens douloureux, dont la peinture me rappellera nécessairement des souvenirs qui ne sont que trop amers; cependant m'étoit-il possible de prévoir ou de prévenir ces contrariétés ?

Que je dus m'applaudir alors d'une précaution que, pendant mon séjour chez les Slaber, m'avoit suggérée sans doute un génie favorable ! savoir, d'augmenter le nombre de mes chèvres. J'en achetai plusieurs dans leur canton, et particulièrement de jeunes, lesquelles, à la vérité, ne donnoient point de lait encore, mais qui bientôt devoient en donner plus que leurs mères. J'ajoutai aussi à mes bestiaux trois vaches à lait. Enfin, parmi mes provisions de bouche, je voulus quelques sacs de farine; non que je me flattasse d'avoir ainsi du pain frais pen-

dant ma route : un pareil projet eût été insensé ; mais au moins il m'étoit possible de me procurer des bouillies, des galettes, des gâteaux, et ce changement me promettoit une ressource. Toute habitude devient insensiblement pour nous un besoin : c'est ce que j'avois éprouvé dans le commencement de mon premier voyage. Il m'en avoit extrêmement coûté de me voir privé de pain tout-à-coup ; et j'espérois que dans celui-ci ma farine m'en déshabitueroit peu à peu, en attendant qu'il fallût y renoncer entièrement. D'ailleurs, si des circonstances me mettoient à portée de faire pétrir et cuire du pain, la femme de Klaas pouvoit me rendre ce service. Elle s'étoit rendue près de moi avec lui, dans l'espoir que, repassant peut-être par la contrée où il s'étoit attaché à elle, je lui procurerois l'occasion de revoir encore sa horde et ses amis. Aux yeux du citadin, cet amour de la patrie chez des sauvages qu'il dédaigne, et dont l'existence lui paroît souverainement malheureuse, sera sans doute un fait invraisemblable. Il croira qu'il n'est de bonheur que dans les villes, et de patrie qu'où l'on trouve ce qu'il appelle les commodités de la vie, c'est-à-

dire, les besoins qu'il s'est faits et qui lui sont devenus nécessaires.

CHAPITRE III.

DÉPART de l'habitation de SLABER.

J'AVOIS fixé au 15 juin mon départ de l'habitation de Slaber. Le 14, je fis une revue générale de mes équipages et de mon monde. En comptant la femme de Klaas et mon inspecteur-général Swanepoel, j'avois avec moi dix-neuf personnes, treize chiens bien appareillés, un bouc et dix chèvres, trois chevaux, dont deux très-bien enharnachés étoient un don de Boers, trois vaches à lait, trente-six bœufs pour l'attelage de mes trois chariots, quatorze pour relais, et deux pour porter le bagage de mes Hottentots. Ces cinquante-deux bêtes à corne suffisoient au service actuel. Je comptois en augmenter le nombre à mesure que, m'éloignant des colonies, il me deviendroit nécessaire d'en avoir davantage ; et par des échanges, je pouvois me les procurer à meilleur compte. Le coq qui, dans mon premier voyage,

m'avoit procuré quelques instans de plaisir, me fit naître l'idée d'en emmener encore un dans celui-ci ; et afin qu'il fût plus heureux que n'avoit été l'autre, je venois de lui donner une poulette. Enfin, pour mon amusement, je dirois, pour ma société, j'emmenai mon singe Kees; Kees qui, retenu à la chaîne pendant mon séjour au Cap, sembloit y avoir perdu sa gaîté; mais qui depuis le moment où il s'étoit revu libre, se livroit chaque jour à des folies extrêmement divertissantes.

Telle étoit la compagnie que je m'étois associée pour mon entreprise, et que j'avois cru nécessaire, soit pour en assurer le succès, soit pour m'y procurer quelques distractions agréables.

Le lendemain tout s'apprête pour le départ, selon les ordres que j'avois donnés; et déjà l'on n'attendoit plus que mon signal pour se mettre en marche. Pendant ce temps je faisois mes douloureux adieux aux Slaber; et dans l'épanchement de mon affectueuse reconnoissance, j'embrassois mille et mille fois l'honnête famille à qui je devois tant, qui jusqu'à ce moment m'avoit comblé d'amitiés et de soins, et dont je croyois me

séparer pour toujours. Au moment où j'allois les quitter, la jeunesse des environs se présenta pour prendre congé de moi, et assister à mon départ. Telle est l'étiquette du pays quand on veut témoigner quelque considération aux personnes que l'on honore. La troupe me salua par une décharge de sa mousqueterie, et moi qui m'attendois à ce témoignage de politesse, j'y fis répondre par une salve de mes Hottentots. Monté à cheval, les jeunes gens m'escortèrent sur les leurs pendant plus d'une lieue. Enfin il fallut se séparer : nous nous donnâmes mutuellement la main ; je fus salué de nouveau par une pétarade générale, et j'y répondis par la mienne et par celle de mes gens. A dire le vrai, je regrettois de brûler ainsi très-inutilement ma poudre ; mais l'usage l'exigeoit, et je ne pouvois m'en dispenser sans manquer aux égards, et sans indisposer contre moi des hommes qui volontairement me prévenoient par l'honneur le plus grand que les préjugés du pays leur permettoient de me rendre. Plusieurs colons des environs de la ville ont des boîtes ou de petits canons pour ces saluts.

Il est aisé, dans la partie méridionale de

l'Afrique, de faire une longue marche pendant les plus beaux jours de l'été, c'est-à-dire, en janvier, où le jour est de quatorze heures; mais au solstice de juin, quand le soleil est dans l'hémisphère septentrional, les journées n'étant plus que de neuf heures et demie, la longueur des nuits ne permet pas au voyageur d'avancer autant qu'il le desireroit. Or, telle étoit à-peu près l'époque où je me mettois en route. D'ailleurs, obligé de traverser la colonie, je devois m'attendre à être retenu de toutes parts, par les instances et la politesse des colons; et, en effet, c'est ce qui m'arriva le premier jour. Je m'étois proposé de camper près de l'habitation de Louis Karsten; mais ce brave et respectueux colon dont j'ai eu occasion de parler dans mon premier voyage, et chez qui j'avois passé des momens agréables pendant mon séjour dans la baie de Saldanha, secondé de sa femme et de huit enfans, parmi lesquels étoient quatre jolies demoiselles, vint, avec ses salves d'usage, m'inviter à passer la nuit chez lui, et je ne pus m'en défendre. Le lendemain, pour épargner et mon temps et ma poudre, je me refusai constamment aux prières de ce genre. Je

campai pour la première fois ; mais comme la pluie venoit de tomber fortement, et que si elle continuoit, je pouvois être arrêté par le débordement du *Berg-rivier*, je vins le second jour camper le long de ses bords ; et le lendemain, je la laissai heureusement derrière moi.

Cette rivière, qui a son embouchure dans la baie de Saint-Hélène, et, selon Kolbe, bien au-delà, borne à l'est et au nord le canton nommé *Swart-Land* (pays noir), quoique les terres ne soient rien moins que noires : elles sont, au contraire, sablonneuses, et produisent, malgré cela, toutes sortes de grains, à l'exception de l'avoine, qui ne croît nulle part dans les colonies, et qu'on remplace par l'orge pour les chevaux. Dans le Swart-Land, ces animaux n'ont, avec leur orge, d'autre nourriture que la menue paille. Aussi en été, quand l'herbe vient à manquer par le desséchement des rivières et des ruisseaux, est on obligé de faire passer les bœufs dans des contrées moins arides, et de ne conserver à l'habitation que ceux qui sont absolument nécessaires, soit pour la culture des terres, soit pour le transport des grains à la ville.

Anciennement on trouvoit dans ce pays toutes les espèces de grand gibier, sans en excepter même l'éléphant. Aujourd'hui, on n'y voit plus en ce genre que quelques bubales, et rarement des pazans; les colons, en s'y établissant, ont détruit ou éloigné d'eux toutes les autres. Quant au menu gibier, tel que le steen-bock, le duiker, le grys-boc, les lièvres, les perdrix, &c., ils y sont encore fort abondans; et peut-être même ne le sont-ils que trop pour le bonheur de la contrée, puisque cette abondance y attire des hyènes, des jackals, des léopards, des panthères, et sur-tout des chiens sauvages, qui véritablement sont le fléau des troupeaux du canton. Le lion ne s'y montre jamais : soit fierté, soit prudence, cet animal évite les lieux habités : on diroit qu'il craint de se compromettre dans un combat inégal, où, à son courage et à sa force, on opposeroit des armes à feu.

Au nord-est du Swart-Land, est le charmant et fertile canton des Vingt-quatre-rivières. C'étoit avec un plaisir nouveau que je revoyois ce paradis terrestre de l'Afrique méridionale; ces campagnes riantes dont j'ai donné ailleurs la description; ces bos-

quets odoriférans d'orangers et de pampelmoes qui séparent les habitations entre elles, et qui font regretter qu'elles se présentent toujours trop tôt.

Quoique déterminé, selon la résolution que j'avois prise, de ne m'arrêter chez aucun colon, je ne pouvois cependant me dispenser de saluer, en passant, Hans Liewenberg, riche propriétaire, qui en différentes circonstances m'avoit témoigné beaucoup d'amitié, et chez qui j'avois logé pendant mon précédent voyage dans les Vingt-quatre-rivières. Liewenberg employa, pour me retenir, les sollicitations les plus pressantes. Quelques-uns de ses voisins y joignirent les leurs : j'y résistai pendant longtemps ; mais il ne me fut pas possible de me défendre, quand un des fils de la maison, joignant ses instances à celles de son père, m'offrit, si je voulois y céder, de me faire tuer deux magnifiques oiseaux qu'il voyoit habituellement près de l'habitation. D'abord cette promesse vague ne me parut qu'une de ces ruses adroites que se permet quelquefois la séduction de la politesse. Je fis au jeune homme plusieurs questions; je le priai de me décrire les oiseaux dont il parloit, et

il s'en acquitta d'une manière si claire et si naïve, qu'à sa peinture je reconnus l'anhinga, oiseau rare que je n'avois pas encore vu en Afrique.

Une pareille découverte me prenoit, si j'ose le dire, par mon foible; dès ce moment je n'eus plus la liberté du refus; et pour deux oiseaux que je n'étois pas encore sûr d'avoir, j'accordai, puisqu'il faut l'avouer à ma honte, ce que je venois de refuser aux prières de l'amitié.

Le lendemain matin je priai mon jeune homme d'acquitter sa promesse; et en effet il me conduisit vers l'arbre sur lequel se retiroient ordinairement ces oiseaux. Je ne m'étois point trompé dans ma conjecture; je reconnus deux anhingas; mais d'une espèce particulière et différente des deux espèces propres à l'Amérique, et de celle du Sénégal que Buffon a décrites. Le jeune homme qui depuis long-temps observoit les habitudes de ceux-ci, me prévint que si je voulois les tirer d'une manière sûre et avec quelqu'avantage, il falloit m'en éloigner. Dans ce dessein, il me conduisit à deux ou trois cents pas au-dessous de l'arbre, me fit cacher, et retourna au lieu où étoient

les oiseaux, m'annonçant qu'en s'avançant près d'eux, il alloit les faire partir, et qu'infailliblement ils passeroient par-dessus ma tête. Sa conjecture ne se vérifia pas; plus fins que nous, les oiseaux avoient apperçu notre manége, et ne voyant plus qu'une personne au lieu de deux, ils avoient soupçonné que l'absence de l'autre étoit à craindre; et ils s'étoient envolés d'un autre côté. Peut-être en les cherchant dans les environs, m'eût-il été facile de les retrouver; mais aussi les poursuivre, c'étoit risquer de les effaroucher, et de leur faire abandonner la contrée. D'ailleurs je ne voulois point tirer sur l'un sans être sûr que mon second coup abattroit l'autre; ainsi donc je remis la partie à l'après-dîner, et nous nous en revînmes.

Le soir, avant le coucher du soleil, je me rendis de nouveau à ma cachette; et pour que les anhingas ne m'apperçussent point, je m'y portai directement; tandis que de son côté le jeune Liewenberg marchoit seul vers l'arbre. Pour cette fois, la ruse réussit: les deux oiseaux n'ayant nul motif de soupçon, passèrent à vingt pas de moi, et je les abattis tous deux de mes deux coups.

Possesseur d'un objet si précieux à mes yeux, pouvois-je, après l'avoir obtenu, quitter brusquement les hôtes complaisans à qui je le devois ? Non, la reconnoissance, l'amitié, la décence même exigeoient que je restasse quelques jours auprès d'eux, et je les leur consacrai. Quoique je réserve pour mon ornithologie la description détaillée de ces oiseaux, je ne puis m'empêcher d'en donner ici quelques indices au lecteur. La dénomination de *Slange - Hals - Voogel* (oiseau à cou de serpent), que mes Hottentots donnèrent à l'anhinga, le caractérise d'une manière bien simple et bien vraie. Buffon, qui a également été frappé de cette conformation particulière des oiseaux de ce genre, nous les a peints d'un seul trait. « L'anhinga, dit-il, nous offre un reptile » enté sur le corps d'un oiseau ». En effet, il n'est personne qui, en appercevant seulement la tête et le cou d'un anhinga, dont le reste du corps est caché dans le feuillage de l'arbre où il s'est perché, ne le prenne pour un de ces serpens grimpans aux arbres ; et la méprise est d'autant plus facile, que tous ses mouvemens tortilleux prêtent singulièrement à l'illusion.



ANHINGA MÂLE.



Soit que l'anhinga se perche, soit qu'il nage ou qu'il vole, il est certain que la partie la plus apparente et la plus remarquable de son corps, est toujours son long cou grêle, continuellement en oscillation : dans le vol seul, immobile et tendu, il forme avec la queue une ligne horizontale très-droite.

La vraie place que la nature semble avoir assignée aux anhingas, dans la classe nombreuse des palmipèdes, est précisément entre les cormorans et les grebes; ils participent en effet également de ces deux genres d'oiseaux, ayant le bec droit et effilé, et le cou alongé de ces derniers, pendant qu'ils tiennent aux premiers par la conformité des pieds dont les quatre doigts sont réunis par une membrane; ils participent encore du cormoran par le vol, ayant comme lui les ailes plus grandes et plus propres à cette fonction que les grebes, qui les ont foibles et courtes. La queue des anhingas est très-longue; caractère bien singulier et bien remarquable dans un oiseau d'eau, et qui paroîtroit devoir les éloigner totalement des oiseaux plongeurs qui n'ont ordinairement que peu ou point de queue.

Ils se rapprochent donc encore par là des

cormorans (1); car, malgré que ces derniers l'ayent plus courte, leurs queues ont pourtant beaucoup d'analogie entre elles, en ce que les pennes sont, dans les uns et dans les autres, également fortes, élastiques et propres enfin à servir de gouvernail, lorsque ces oiseaux nagent entre deux eaux à la poursuite des poissons dont ils font leur principale nourriture. Quand l'anhinga saisit un petit poisson, il l'avale tout entier; mais s'il est trop gros, il l'emporte ou sur un rocher ou sur un tronc d'arbre, et le fixant sous un de ses pieds, il le dépèce à coups de bec.

Quoique l'eau soit l'élément favori de cet oiseau, c'est sur les arbres ou sur les rochers qu'il établit son nid et élève ses petits; mais il a grand soin de les loger de manière à pouvoir de là les précipiter dans la rivière, aussitôt qu'ils sont en état de nager ou que le salut de sa petite famille l'exige.

Il est, en général, peu d'animaux aussi farouches, aussi rusés que les oiseaux plongeurs; mais je crois que celui dont il est ici

(1) Il y a au Cap quatre espèces de cormorans, dont une a la queue presque aussi longue qu'est celle de l'anhinga.

question, l'emporte en finesse sur tous les autres; principalement quand on le surprend nageant; car alors il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de le tuer, puisque sa tête qui, dans cet état, est la seule partie qui soit à découvert, se plonge et disparoît au même instant où la pierre frappe le bassinet du fusil; et une fois qu'il a été manqué, il est inutile de tenter de l'approcher; car, disparoissant à chaque instant, il ne reparoît plus qu'à de très-grandes distances, et ne se montre même que le temps nécessaire pour respirer. Il est enfin si rusé, que souvent plongeant à cent pas au-dessus du chasseur, il vient reprendre l'air à plus de mille pas au-dessous, pendant qu'on le cherche plus haut; et s'il a le bonheur de trouver quelques roseaux, il s'y cache et ne se remontre plus. L'anhinga mâle, dont nous parlons ici, diffère de la femelle, qui est plus petite que lui, en ce qu'il a tout le dessous du corps, depuis la poitrine jusqu'au recouvrement de la queue, d'un beau noir; tandis qu'elle a ces mêmes parties d'un jaune isabelle; il porte aussi de chaque côté de son cou une bande blanche, qui descend depuis l'œil jusqu'au milieu de sa longueur, et qui

tranche sur un fond roussâtre. Un caractère bien singulier, et qui est commun à tous les anhingas, est celui d'avoir les pennes de la queue striées profondément et comme gaufrées. Je passe ici sous silence, d'autres particularités qu'on trouvera dans mes descriptions générales.

Pendant le séjour que je fis chez Liewenberg, mon temps fut employé spécialement à parcourir de nouveau le canton dans toutes ses parties; cependant on s'empressa, selon la coutume du pays, de me procurer quelques chasses; et, d'après cette même coutume, des voisins furent invités à se joindre à nos plaisirs. Nous tuâmes beaucoup de menu gibier, et particulièrement des bécassines, qui sont très-abondantes à cause de la multiplicité des rivières qui, par-tout, forment de petits marécages. Nous nous promenâmes sur les hautes montagnes qui bornent ce charmant pays. Les gorges de ces montagnes sont couvertes de grands arbres où nous rencontrâmes une panthère que mes chiens firent partir d'un précipice parmi les rochers; tout-à-coup et d'un seul saut, elle se trouva sur un arbre à vingt pieds au-dessus d'eux; les ronces et les arbres renversés

par-tout ayant retardé la vîtesse de ma marche, je ne pus la joindre aussi-tôt pour la tirer; ce qui lui donna le temps de s'échapper d'arbre en arbre, tout aussi vîte qu'elle l'eût fait en rase campagne. Outre les gazelles dont j'ai parlé, on trouve aussi dans le Vingt-quatre-rivières beaucoup de zèbres, de pazans, de bubales et d'autruches qui demandent à être chassés à cheval; mais le terrain est si rempli de broussailles et si encombré par les voûtes qu'y bâtissent les termites, qu'il est très-dangereux de les y poursuivre à toute bride, comme l'exige la vîtesse de ces animaux.

Depuis quelque temps, les naturalistes nous ont fait connoître les fourmis blanches, qui, s'avançant par-dessous terre, et minant toujours, se construisent d'espace en espace, une sorte de dôme ou de voûte, haute de plusieurs pieds. Smeatman a communiqué à la Société R. de Londres une description très-détaillée de ces insectes, que l'éditeur françois du voyage de Sparmann a insérée, également traduite, dans son ouvrage. On y lit, sur la hauteur et la construction de ces voûtes élevées par les termites, sur les dangers qu'offre aux habi-

tations le voisinage de ces fourmis, sur le ravage qu'elles peuvent y faire, puisqu'une nuit leur suffit pour en ronger et détruire absolument tous les meubles, des détails qui ne conviennent point aux termites du Cap-de-bonne-Espérance, ou qui au moins ne sont pas conformes à ceux que j'ai été à portée de voir dans plusieurs cantons de l'intérieur de l'Afrique, et spécialement dans le Camdebo, et le Vingt-quatre-rivières. J'y ai trouvé des termites; mais ils n'y sont ni aussi dangereux, ni aussi destructeurs que ceux dont parle Smeatman; les plus hautes d'entre celles de leurs huttes que j'aie vues, n'excédoient pas quatre pieds, et elles étoient plus ou moins solides, selon que la terre dont elles étoient construites avoit plus ou moins de ténacité; enfin, loin d'être recouvertes d'un toit de mousse et d'herbages, comme celles qu'a vues le voyageur anglois, toujours elles sont, dans la partie où j'ai voyagé, entièrement lisses et sans autre couleur que celle de la terre qui avoit servi à les former.

Les Hottentots mangent les nymphes de ces fourmis; c'est même pour eux un mets très-friand; et les miens, quand ils en trouvoient l'occasion, ne manquoient jamais

d'ouvrir le dôme pour en avoir. Il est aussi beaucoup d'oiseaux et de quadrupèdes qui font la guerre à ces insectes; mais le plus dangereux de ses ennemis est une sorte de tamanoir, nommé par les colons, *erd-varken* (cochon de terre), qui en fait particulièrement sa nourriture. (*Voyez* Buffon.) Ordinairement quand les retraites ont été fouillées et abandonnées, elles se changent en ruches: des essaims d'abeilles sauvages viennent s'en emparer pour y déposer leur famille et leur miel. Mon singe Kees montroit un instinct merveilleux à découvrir ces cachettes de friandises; c'étoit un trésor dont il annonçoit la découverte par des bonds multipliés; et nous en profitions avec lui. Pour moi, lorsque je trouvois de ces fourmilières vides, et qui, n'ayant été ouvertes que par un des côtés, conservoient encore leurs voûtes intactes et saines, je savois en tirer un parti très-utile : c'étoit un four naturel où mon monde et moi nous préparions nos alimens; il ne falloit qu'y faire quelques dispositions particulières, le nétoyer tout-à-fait, le chauffer avec du petit bois : alors nos viandes y cuisoient à merveille.

Si l'on s'en rapporte à Kolbe, le Swart-

Land et le Vingt-quatre-rivières, quand les Hollandois vinrent s'y établir, étoient occupés par plusieurs peuplades de Sauvages dont il donne les noms. Aujourd'hui, non-seulement il n'existe plus une seule de ces nations primitives et indigènes, mais la tradition ne dit même rien sur leur prétendue existence. Assurément, j'ai trop horreur du crime pour entreprendre de l'excuser quelque part qu'il se trouve : si les premiers colons ne se sont emparés des deux cantons que je viens de nommer, qu'en exterminant les habitans, ce sont des monstres, dont le nom et la mémoire doivent, pour jamais, être dévoués à l'exécration. Mais avant de les condamner, ne faut-il pas s'assurer avec évidence qu'ils sont réellement coupables ? Ce Kolbe, qui, à chaque page, se montre si fautif, ne le seroit-il pas encore sur cet objet ? Les nations qu'il cite, ont-elles existé réellement, et croiroit-on que les Hollandois les ayent détruites, quand parmi eux et autour d'eux il subsiste tant de hordes de Hottentots, qu'ils ont conservées ?

Quoi qu'il en soit de ce fait, l'état actuel des Vingt-quatre-rivières est, comme je l'ai

déjà dit, la partie la plus agréable de la colonie Hollandoise; car, non-seulement, on y cultive les graines de toutes espèces, ainsi que les légumes; mais les habitans se sont encore adonnés à la culture des fruits; et ce genre de commerce est d'autant plus lucratif pour eux, qu'ils sont presque les seuls à l'exercer, et n'ont à craindre que peu de concurrens. Ce sont particulièrement des citrons, des oranges, des limons, des cédras, des pampelmoes, des figues et des grenades, qu'ils viennent vendre à la ville. Ils en amènent des chariots chargés, et quelle qu'en soit la charge, elle est enlevée presqu'aussi-tôt par l'affluence des acheteurs. On paye ordinairement le cent de ces fruits, quatre, cinq ou six rixdalers. Cependant il est une espèce d'orange qui, malgré sa petitesse, se vend davantage; c'est celle qu'on nomme au Cap, *naretjes*. Le naretje, distingué, comme le citron, par une protubérance à la tête, est moins gros que l'orange ordinaire, mais pour la saveur et le goût, il est infiniment supérieur à toutes les autres espèces. Le raisin croît aussi très-bien dans ce canton; et on y fait du vin et des eaux-de-vie supportables.

J'ai déjà dit que la colonie des Vingt-quatre-rivières doit son nom à une rivière qui la traverse, et qu'elle-même a été appelée ainsi, parce qu'elle reçoit un grand nombre de petits ruisseaux avec lesquels elle va se décharger dans le Berg-rivier. Cette grande quantité d'eau, par les arrosemens faciles qu'elle peut procurer, est ce qui contribue le plus à la fertilité du canton. D'ailleurs, son genre de culture n'exigeant presqu'aucun travail, l'habitant doit y mener une vie douce et tranquille. Cependant la population y est peu nombreuse; beaucoup de terres y sont encore en friche, et à peine y compte-t-on quarante à cinquante habitations, tandis qu'il devroit y en avoir infiniment davantage.

Ceux de mes lecteurs qui savent que partout où l'homme trouve à vivre commodément, il se multiplie, ne manqueront pas de rejeter sur le vice du gouvernement ce défaut de population; moi j'en accuserai, non le gouvernement, mais les abus nombreux qu'ont introduits et que multiplient sans cesse les sous-ordres qu'il est obligé d'employer. Le gouvernement, sans doute, veut la prospérité de ses colonies, et son intérêt propre

lui ordonne de le vouloir; mais c'est en vain qu'il fera des règlemens sages; c'est en vain qu'il créera des établissemens nombreux, si les personnes à qui il confie ses pouvoirs, ne s'en servent que pour son détriment, et pour celui de ses colonies.

Au reste, sans vouloir ici ni détailler ni approfondir des reproches qui seroient aussi indiscrets qu'inutiles, je me permettrai un vœu : c'est qu'une ville soit fondée dans le Vingt-quatre-rivières; située dans le canton le plus fertile de la colonie, elle l'emporteroit, pour sa position, son agrément et son climat, sur le Cap même; et ayant des débouchés faciles, la culture des terres augmenteroit nécessairement dans la contrée, avec la population; ses grains et ses fruits, ainsi que les grains d'une partie de Swart-Land, descendroient sur des bateaux plats, par le Berg-rivier, dans la baie de Saint-Hélène et il seroit aisé d'établir des magasins sur les bords et à l'embouchure du Berg. La baie elle-même pourroit avoir un entrepôt pour le commerce du cabotage; et ce commerce se feroit avec le Cap par des barques qui, saisissant le moment des vents favorables, s'y rendroient en peu de temps pour y apporter

leurs marchandises et approvisionneroient ainsi très-avantageusement, et à meilleur compte, la ville et les vaisseaux de l'Inde, ainsi que ceux de l'Europe, qui relâcheroient à la baie de la Table. A raison de l'abondance des pâturages du canton des Vingt-quatre-rivières, on pourroit y élever une grande quantité de bestiaux. Ce pays fertile et favorisé de la nature, fourniroit encore beaucoup de bois de construction, attendu que les arbres n'ayant point autant à souffrir, dans ce canton, de la violence des vents du sud-est, y croîtroient très-bien, si seulement, on prenoit la peine d'y faire des plantations soignées. La baie de Saldanha pourroit aussi servir d'entrepôt à toute la partie de Swart-Land, qui l'avoisine, et seroit trop éloignée du Berg pour y faire descendre leurs grains; cet entrepôt deviendroit même, outre l'utilité dont il seroit aux colons de l'intérieur, d'un avantage réel aux vaisseaux de toutes les nations, qui, contraints par les vents, et ne pouvant entrer dans la baie de la Table, relâcheroient dans celle de Saldanha, certains d'y trouver les rafraîchissemens nécessaires pour continuer leur route.

Le vœu que je forme ici, pour la com-

modité des colons et le bien général de tous les navigateurs, sera sans doute long-temps impuissant; car la politique commerciale des Compagnies privilégiées a-t-elle jamais su allier leur intérêt particulier à celui de tous, lorsque cette soif ardente de l'or, qui domine si puissamment les marchands de toutes les nations, leur commande d'une manière aussi impérieuse, l'égoïsme de s'opposer à tout ce qui ne tend point à augmenter les bénéfices qu'attend leur avide cupidité? Il est donc bien probable que la Compagnie ne donnera jamais lês mains ni à cet établissement, ni à ceux dont j'ai parlé au sujet des baies du charmant pays d'Auteniquoi, quelqu'utile qu'il puisse paroître pour le bien et la prospérité des colonies. Par la crainte où elle est sans cesse, que les capitaines qui sont à son service, ne vendent à leur profit une partie de ses denrées, notamment les épiceries dont les vaisseaux sont chargés au retour de l'Inde, elle les oblige à relâcher au Cap même, où ils sont censés plus surveillés qu'ils ne le seroient dans les autres baies environnantes. Ces soupçons, qui ne font certainement point honneur aux marins qu'elle emploie, sont même poussés si loin,

qu'il faut les raisons les plus impératives et les plus urgentes, pour qu'un capitaine ose prendre sur lui d'aborder un port étranger; et tout homme jaloux d'avoir encore un vaisseau à commander par la suite, doit s'en abstenir. J'ai fait moi-même, à cet égard, la triste épreuve de ces ordres rigides; car à mon retour du Cap, pendant la traversée la plus malheureuse, luttant enfin depuis six mois, contre tous les vents contraires et manquant de vivres, notre patron ne fut pas assez hardi pour relâcher à l'une des Canaries que nous passâmes à la portée du canon.

Peut-être un jour la Compagnie daignera-t-elle examiner mon projet et en ordonner l'exécution, mais, en attendant qu'il s'accomplisse, je regretterai sincèrement qu'un si beau pays reste presque désert, et que, faute de consommation et de bras, il perde tout ce que la nature fait sans cesse pour sa fécondité. Je suis persuadé que la canne à sucre, le coton et l'indigo croîtroient très-bien au Vingt-quatre-rivières.

Mon hôte, avant que je me séparasse de lui, me pria d'accepter quelques bouteilles de jus de citron, qui, par la suite, me furent d'un grand secours; mais il exigea de mon

amitié, qu'à mon retour je lui ramenasse un bouc et une chèvre du pays des Namaquois; il avoit entendu vanter l'espèce de ces animaux; et, en effet, c'est la plus belle que j'aie vue de ma vie. Ses deux fils me firent promettre également de leur vendre à chacun un de mes fusils. Ils s'attendoient qu'après mon voyage je repasserois chez eux en retournant au Cap, et ignoroient que mon projet étoit de n'y plus revenir. A mon départ, la famille me salua par une fusillade à laquelle il me fallut répondre. Il en fut de même des autres habitations près desquelles je passai. Dans toutes on s'empressoit de venir à ma rencontre, en me souhaitant, à coups de fusil, un heureux voyage; mais ce qui m'étoit plus fâcheux, c'est qu'excédé de l'accueil bruyant de ces colons qui, sans cesse, retardoient ma marche, il me falloit à mon tour leur témoigner ma reconnoissance, en brûlant inutilement ma poudre dans ces adieux fatigans.

Ces incommodes visites me consumèrent tant de temps, que je ne pus, dans toute ma journée, faire que quatre lieues. Le lendemain, je me trouvai dans le district des montagnes du Piquet, et j'arrivai de bonne heure

près de l'habitation d'un vieillard respectable, nommé Albert Haanekam.

Ce colon étoit une espèce de philosophe pratique, qui avoit imaginé de se rendre à la fois heureux et parfaitement libre, ce qui n'est pas toujours une même chose, il s'étoit fait un plan de vie qui ne ressembloit en rien à celle de ses camarades. Sans femme, sans enfans, sans relation avec ses voisins, sans autre compagnie enfin que les esclaves qui étoient à son service, il vivoit, pour ainsi dire, seul, et savoit se suffire à lui-même. Le temps, néanmoins, n'étoit pas pour lui, comme pour les autres colons, un poids incommode. Il l'employoit tantôt au travail, tantôt à la méditation; car il ne savoit pas plus lire qu'eux, et ne devoit sa philosophie qu'à ses réflexions particulières, et à des combinaisons naturelles. Avec ce genre d'existence, heureux à sa manière, il ne s'étoit jamais ennuyé; la sérénité de son ame paroissoit même avoir influé sur son caractère; au moins je n'ai point entendu, dans toute la colonie, une conversation plus gaie, ni vu un vieillard plus aimable.

Prévenu d'avance que j'allois traverser son domaine, et visiter les montagnes du

Piquet, il vint au-devant de moi, et s'offrit à me servir de guide pour monter sur la plus haute d'entre elles, si je voulois accepter de passer la journée chez lui. La première partie de sa proposition m'étoit trop agréable pour ne pas acquiescer à la seconde. Je le suivis sur la montagne, où rien ne m'offrit matière à des observations particulières, mais où j'eus le magnifique spectacle d'une vue d'autant plus étendue que l'atmosphère étoit très-pure : à la vue simple je distinguois très-parfaitement la Table, et je pus même avec ma lunette reconnoître la ville.

Rien n'exaltoit autant mon imagination, à la hauteur où j'étois, que l'aspect des maisons de la ville où je plongeois mes regards ; je promenois avec avidité ma lunette sur la masse des bâtimens, et je croyois avoir remporté une victoire toutes les fois que je présumois reconnoître l'emplacement d'une maison ; celles de mes amis particuliers fixoient plus long-temps ma vue : « Ils s'occupent peut-être en ce moment de moi, » me disois-je, et par un retour involontaire et naturel, je suis uniquement occupé » d'eux ; ils font des vœux pour la réussite » de mon entreprise ; me croyent peut-être

» bien éloigné, bien caché, et je domine sur
» l'atmosphère qui les enveloppe ».

Lorsque je fus de retour à l'habitation, je trouvai un repas splendide qui m'attendoit; splendide pour des habitans de la colonie, et selon les préjugés de leur amour-propre; car ces bonnes gens ont aussi leur étiquette. Du reste, nulle idée de ce que nous appelons bonne table, un service bien réglé, des mets délicats et sucrés; là, la magnificence consiste à couvrir la table d'une grande quantité de viandes, et plus la table en est chargée, plus le convié est un homme estimable, un personnage distingué, et plus on l'honore.

Cependant nous n'étions que trois à table, c'est-à-dire, mon hôte, Swanepoel et moi. Vingt grenadiers, après une marche forcée, n'auroient pu suffire à dévorer tant de nourriture; les plats eux-mêmes étoient comblés, et celui du milieu portoit une pyramide de six volailles rôties qui étoient énormes.

Cette profusion, qui eût rebuté jusqu'à des ogres, m'offroit, à moi, l'image révoltante d'une basse-cour et d'une étable entièrement dévastées. J'en perdis sur-le-champ l'appétit; et, trompant mes dégoûts par autant de distractions que pouvoit m'en apporter la

cause de mes voyages toujours présente à mon esprit, je passai la plus grande partie du repas à fatiguer de questions le maître de la maison. Pour Swanepoel, il promenoit ses regards sur les six volailles fumantes; mais, rassasié déjà, c'étoit en vain qu'il les convoitoit; le pauvre Swanepoel étouffoit de nourriture et de regret. Je ne saurois mieux comparer ces repas peu frugals et dignes des héros d'Homère, qu'à ces buffets qu'on voyoit autrefois, à certaines époques de nos fêtes, et qui pliant sous une multitude de volailles de toute espèce, sembloient étalés exprès pour consoler tout un peuple affamé.

J'avois déjà beaucoup interrogé mon hôte pendant notre course au Piquet; je lui parlai, en ce moment, de ses possessions et de ses vergers. Fatigué de rester assis, je faisois tant d'hélas! sur sa vie singulière, que je lui fis naître l'idée de quitter la table. Il n'eut pas de peine à justifier la bonne opinion qu'il m'avoit donnée de son ardeur et de son intelligence. Nous parcourûmes toutes ses possessions; par-tout je vis des terres bien cultivées, des arbres en bon état, des plantations, en un mot, dans le meilleur ordre

possible; par-tout un air d'abondance et de vie, dont je n'avois point autant joui dans beaucoup d'autres habitations de la colonie.

Le district du Piquet-berg, suivant ce que me dit mon hôte, n'a guère que vingt-cinq ou trente habitations; et il ne peut même en avoir, je crois, davantage, parce que l'eau y est très-rare, et que, ne possédant qu'un certain nombre de sources et de ruisseaux, dont les premiers habitans se sont emparés, ceux qui désormais viendroient s'y établir, ne trouveroient qu'un sol aride et stérile. En général, les terres y sont médiocres; cependant les propriétaires recueillent ce qui leur est nécessaire en bled pour leur consommation. Le seul commerce que leur permette la nature du terrain est, comme au Vingt-quatre-rivières, celui des fruits; et ces fruits n'ont d'autre débouché que par les colons environnans qui les envoyent chercher; car, la distance du Piquet au Cap est trop considérable pour en entreprendre la route pour la seule vente des oranges. Mon vieillard philosophe voulut me donner pour mon voyage une certaine provision des siens. En vain je lui représentai que j'en avois acheté chez Liewenberg une quantité suffisante; lui-

même vint visiter mes chariots, et il remplit de citrons et d'oranges toutes les places vides qu'il y trouva; ce qui, par la suite, et pendant une partie de ma route, m'offrit pour mes gens et pour moi, une grande douceur.

A cette attention obligeante, il joignit avec la même bonté, un cadeau qui étoit bien plus fait pour me plaire. C'étoit trois paires de tourterelles, d'une espèce particulière, et que je n'avois encore vue nulle part. Quelque plaisir que me fit une pareille acquisition, je ne voulus néanmoins accepter qu'une des trois paires, parce qu'elle suffisoit à nos plaisirs; et je priai mon généreux hôte de me conserver les deux autres jusqu'à mon retour; quoique intérieurement je fusse très-résolu à ne point revenir.

En passant les habitations d'Isaac Fesassi et de Gerit Schmit, il me fallut essuier encore de nouvelles persécutions d'invitation; mais n'ayant pas, pour accepter celles-ci, les mêmes motifs que chez Haanekam, je m'y refusai opiniâtrément. Je ne connoissois pas de plus grand supplice que ces invitations, et toutes les fois que je passois dans le domaine d'un colon, la fièvre me saisissoit à la vue du maître dont je savois d'avance le

compliment : il falloit coucher à la maison, boire et s'empiffrer le long du jour. Je n'étois occupé durant ma route qu'à chercher des faux-fuyans pour échapper à la poursuite de ces bonnes gens, et je n'osois ni m'arrêter, ni camper auprès d'eux ; un voleur n'eût pas évité avec plus de soin leur approche. Combien de fois, en interrogeant mes compagnons, j'ai soupiré après le moment où je verrois derrière moi la dernière maison de cette colonie trop hospitalière !

Je hâtois ma marche autant qu'il m'étoit possible, et voulois dépasser le Kruys. Cette précipitation n'étoit pas non plus sans dangers. Je l'appris à mes dépens, puisqu'il faillit à m'en coûter la vie.

J'étois à un quart de lieue de la rivière quand la nuit vint me surprendre; plus prudent, j'aurois campé où je me trouvois; mais le chemin m'ayant paru bon tout le jour, j'imaginai qu'il le seroit jusqu'aux bords du Kruys. J'ordonnai à mes gens d'avancer; pour moi, qui avois triplé la route en chassant continuellement, la fatigue m'avoit surpris; je montai dans mon chariot et me jetai sur mon matelas pour me reposer un moment.

Le Hottentot qui étoit au timon et qui conduisoit l'arrière, descendit de son siége et marcha à côté de ses bœufs; son camarade qui étoit à l'avant et qui conduisoit la première couple, s'éloigna des siens; il ne voyoit point à les diriger sûrement; le terrain à l'approche de la rivière devenoit de plus en plus escarpé, glissant et rapide; tout-à-coup une saccade violente fait peser le chariot sur les timons; il roule avec l'attelage en désordre jusqu'aux bords de la rivière sans qu'aucun de mes Hottentots ne puisse l'arrêter ou seulement en changer la direction. A ce mouvement, aussi accéléré que subit, je cherche, mais en vain, à m'élancer; je me crus précipité parmi des rochers. Malgré ma frayeur, je conserve encore assez de sang-froid, pour parer autant qu'il est en moi, au dernier des malheurs, et faisant avec mes bras et mes jambes, dans la cariole, où je me vois enseveli, autant d'arcs-boutans pour éviter les contusions à la tête, j'attends avec fermeté que le chariot s'arrête, ne trouvant plus à descendre. Cette position dura peu d'instans, mais elle étoit douloureuse. Rouler ainsi sans savoir où l'on va, parcourir enfermé dans une charrette au sein des ténèbres, aban-

donné des siens, pendant un espace assez considérable, et n'avoir d'autre choix que de se fracasser ou de se noyer, il y a là de quoi ébranler tout au moins le courage le plus héroïque.

Mes gens, alarmés autant pour eux que pour moi, des suites d'un accident aussi fâcheux, accouroient à toutes jambes pour me secourir; mais ne pouvant aller aussi vîte que le chariot, et l'obscurité, dans un chemin à peine frayé, leur dérobant la trace de celui que je venois de parcourir, je les entendis m'appeler à grands cris et se parler eux-mêmes entre eux, comme s'ils avoient été dispersés. Je leur répondois, et les appelois à mon tour; mais soit épouvante de leur part, soit la crainte de me voir fracassé, je n'en étois pas entendu, et leurs cris étouffoient les miens. Tout ce bruit étoit encore augmenté par le roulis des deux autres chariots qui arrivoient aussi avec précipitation à l'inévitable rendez-vous, mais dont les conducteurs plus soigneux près de leurs attelages, n'avoient pas laissé de modérer l'effort.

Enfin, on se réunit: la joie de mes compagnons fut extrême quand je les eus assurés

qu'il ne m'étoit rien arrivé de fâcheux. Il n'en étoit pas ainsi des chariots; le mien surtout, avoit semé la plupart des ustensiles, et ce qu'il y a de plus curieux, les limons qu'on m'avoit donnés avoient tous sauté jusqu'au dernier. Il fallut attendre le jour pour les recueillir et réparer tous les dommages que m'avoit causés cette descente précipitée.

Il y avoit de l'autre côté de la rivière, qu'il nous falloit traverser pour continuer notre route, une espèce d'habitation dont le propriétaire se nommoit Dirck-Coché. J'avois besoin de renseignemens et d'instructions précises; Coché pouvoit m'en donner; de plus j'avois besoin d'acheter un certain nombre de moutons, et je m'étois flatté d'en trouver chez lui : tandis que mes ouvriers travailloient à remettre mes attelages en ordre et qu'ils se disposoient à repartir, je pris les devants, et ayant passé le Kruys à gué avec mon cheval, je me rendis à l'habitation.

A peine avois-je entamé la conversation avec le maître, que sa femme se levant avec effroi du siége sur lequel elle étoit assise, fit un cri si perçant, que tout ce qui étoit dans la ferme accourut à son secours. En effet, elle venoit d'être touchée aux jambes

par deux serpens, et je les apperçus tous deux sous le siége. Nous nous armâmes de chaises et de bâtons pour les assommer. A cet aspect leur colère s'alluma, leurs yeux s'enflammèrent, et soulevés sur leur poitrine, sifflant avec fureur, ils cherchérent à s'élancer sur nous; attaqués avec plus de rage encore, ils périrent sous nos coups redoublés. Heureusement que la femme n'avoit pas été mordue par eux; car ils étoient de l'espèce très-venimeuse qu'au Cap on nomme *Kooper-Kapel;* et elle eût péri infailliblement en peu de minutes.

Tel est l'inconvénient dangereux des pays nouvellement habités : l'homme y voit sans cesse sa tranquillité et ses jours attaqués par des insectes incommodes, des bêtes féroces; des animaux venimeux. Coché me prévint que le kooper-kapel étoit fort commun dans le canton que j'allois traverser. D'après cet avis, je pris une résolution qui me parut nécessaire, ce fut de ne point passer les nuits dans ma tente, mais de coucher dans mon chariot, où j'aurois bien moins à craindre les visites redoutables de ces terribles hôtes.

Pendant que je concluois avec le fermier un marché pour quelques moutons, mes

voituriers passèrent le Kruys; et je me remis en route, en côtoyant la rivière. Mais je ne pus faire ce jour-là que très-peu de chemin, parce que nous eûmes toujours à marcher dans les sables, et que nous passâmes et repassâmes six fois le Kruys. Le lendemain ce fut pis encore; le sable étoit si haut et si mobile, que les roues enfonçoient jusqu'au moyeux, et qu'il me falloit, pour chaque chariot, ajouter quatre bœufs aux douze qui composoient l'attelage. C'est ainsi que nous passâmes l'habitation de Josias Ingelbregt, et qu'enfin nous quittâmes le cours tortueux du Kruys, qui arrose ce pays maudit, et gagnâmes Swart-bas-Kraal. Il est pourtant des hommes qui sont venus habiter cette contrée sablonneuse et cultiver quelques coins de terre moins stériles qu'ils y ont trouvés; un nommé Hans Van Aart y avoit une habitation à Lange Valley (*Lac long*), où je fus obligé de passer la nuit; plus loin est celle d'Hermanes Lauw. Je ne m'arrêtai point chez celui-ci, mais il nous fallut camper sur un terrein aride, où je ne trouvai pas un filet d'eau pour abreuver mes bestiaux. Chemin faisant, j'avois rencontré une quantité prodigieuse de perdrix; j'en avois

tué une trentaine que je destinois à mon souper et à celui de mes gens. Ma coutume, en pareille circonstance, étoit de faire bouillir mon gibier ; j'avois souvent remarqué que quand il étoit grillé ou rôti, la fumée des viandes étant portée au loin par les vents, elle attiroit autour de nous, pendant la nuit, beaucoup d'hyènes et de jackals, qui, éventés et repoussés par mes chiens, occasionnoient de la part de ces animaux des aboiemens si violens et si continus, qu'il ne nous étoit pas possible de goûter un instant de sommeil. Faute d'eau, je ne pus cette nuit là faire bouillir mes perdrix, j'en mis une sur le gril pour moi, et j'abandonnai le reste à mes gens, qui les firent rôtir enfilées à de petites broches qu'ils placèrent autour du feu ; mais ce que j'avois craint arriva. Beaucoup de carnivores, alléchés par le fumet de notre gibier, vinrent rôder autour de mon camp; et mes chiens, aboyant après eux, ne nous permirent pas de fermer l'œil un instant.

A cette fatigue de la nuit se joignoit l'inquiétude du lendemain. J'ignorois si nous serions assez heureux pour trouver de l'eau; et je craignois qu'après une journée de soif,

mon monde et mes bestiaux n'eussent à en souffrir une autre bien plus pénible. Effectivement nous ne trouvâmes qu'un désert sablonneux, couvert de bruyères et de joncs; mais pendant que je me livrois à des réflexions affligeantes, je fus tiré de ma rêverie par le cri d'un oiseau qui passoit au-dessus de ma tête. C'étoit un canard de montagne (*Berg-Eend*), ou plutôt un génie bienfaisant, qui venoit ranimer mon espoir en m'annonçant une découverte sur laquelle je ne devois point compter.

Persuadé que cet animal cherchoit l'eau, et qu'il ne manqueroit pas de s'abattre où il en trouveroit, je piquai mon cheval, et le suivis au grand galop pour ne pas le perdre de vue. Ma conjecture étoit fondée; après quelques minutes de course, je vis qu'il descendoit sur une haute et grosse roche dans laquelle il s'engagea. J'y montai à pied, et trouvai là un grand creux, formant un bassin naturel rempli d'eau de pluie, dans lequel l'animal nageoit, plongeoit et s'abattoit gaîment.

Il m'auroit été facile de le tirer; mais après le service qu'il venoit de me rendre, c'eût été de ma part une ingratitude atroce.

Seulement je cherchai à le faire envoler, dans l'espérance que, n'ayant pas goûté assez long-temps le plaisir du bain, il iroit en trouver quelqu'autre dans le voisinage, et m'indiqueroit ainsi une nouvelle citerne. Pour cette fois mon attente fut trompée; l'oiseau partit, à la vérité; mais effarouché, pour la première fois de sa vie peut-être, il s'éloigna beaucoup, et bientôt je le perdis de vue.

Du haut de la roche j'avois fait signe à mes gens d'avancer de mon côté; quand ils furent arrivés, je leur donnai ordre de remplir mes jarres; j'en avois quelques-unes dans mes chariots, et certes, je n'eusse pas manqué, au passage du Lange Valey, de les approvisionner d'eau, s'il m'eût été possible de prévoir la sécheresse qui nous attendoit. Les jarres remplies, je fis abreuver mes chevaux et quelques-uns des animaux de ma caravane. Ceux-ci le mirent si entièrement à sec, qu'aucun de mes pauvres bœufs ne put boire. Mais je savois que les animaux ruminans supportent plus long-temps la faim et la soif; et d'ailleurs, je me flattois d'avoir, avant la fin de la journée, quelqu'autre bonne fortune pareille à celle que

nous venions d'éprouver. J'espérois en vain; nous ne parcourûmes pendant tout le jour, qu'un désert aride. Dans l'après-dîner, deux de mes bœufs tombèrent épuisés de lassitude et de soif; et il fallut les abandonner : tristes et douloureux présages des malheurs qui m'étoient destinés. Enfin le soir il fallut, comme la veille, dételer et camper à sec, dans l'attente d'un sort plus triste encore pour le lendemain.

Une forte averse, qui heureusement survint dans la nuit, me rendit l'espérance; cependant, quelque forte qu'elle fût, elle paroissoit pour le moment inutile à mes bestiaux, et je ne voyois point quel soulagement pouvoit leur offrir une eau qui, à mesure qu'elle tomboit, disparoissoit et se perdoit aussi-tôt dans les sables; mais cette pluie que je croyois perdue pour eux, par un moyen dont je n'eusse jamais soupçonné la possibilité, ils surent trouver à la boire; et c'est ici que j'admirai la sagacité de l'instinct animal. L'eau, en tombant sur eux, formoit des gouttes qui, par leur réunion, découloient le long de leurs corps en petits filets. Dès les premiers momens de l'orage, ils s'étoient groupés en pelotons; et dans cette

position, serrés les uns contre les autres, ils léchoient et ramassoient chacun sur le corps de son voisin, les filets qui en tomboient. Par ce secours inattendu, mes bêtes rafraîchies et désaltérées à-la-fois, reprirent des forces. Mais ce qui ajouta beaucoup à mon étonnement, c'est que les deux que j'avois abandonnées sur la route, excédées et mourantes, s'y étoient ranimées également et de la même manière sans doute; toutes deux étoient revenues au camp pendant la nuit; et Klaas, qui se faisoit un plaisir d'être toujours le premier à m'annoncer les bonnes nouvelles, vint tout joyeux, au point du jour, me faire part de celle-ci.

Je n'avois plus qu'une journée de chemin pour arriver au *Heere logement* (logis du seigneur); j'y devois rencontrer, m'avoit-on dit, une source d'eau très-abondante, une retraite fort agréable, des bosquets, des grottes chargées d'inscriptions et de dessins. Au portrait qu'on m'en avoit fait, il sembloit qu'une autre Angélique avoit visité ces beaux lieux. Une Angélique! des inscriptions! des dessins! un Medor hottentot! J'éloignai toute cette magie invraisem-


Biblioteca Nazionale
FONDO PALATINO
Napoli



blable, et ne retins que l'espoir d'y trouver la fontaine ; elle me devenoit d'un besoin trop pressant pour ne pas desirer d'y arriver avant la nuit. Je la trouvai en effet ; quelque respect qu'eût dû m'inspirer pour elle la description qu'on m'en avoit faite, tout mon monde et mes bestiaux en eurent bientôt troublé les eaux. Quant à la grotte, aux inscriptions, aux lianes pendantes en festons, à notre approche toute cette féerie s'évanouit. Seulement une grande et vaste caverne servit à mettre à l'abri ma caravane et moi. Elle étoit spacieuse et fort élevée ; nous pouvions enfin y être à couvert, sans pourtant y être enfermés, étant entièrement ouverte du côté de l'ouest. Assise sur un petit monticule, elle dominoit mon camp et la plaine, dont la vue monotone et morte inspiroit la tristesse et le découragement ; enfin elle s'adossoit à la grande chaîne des monts arides qui, se prolongeant en amphithéâtre, offroit un aspect à-la-fois effrayant et majestueux par leur nudité et les différentes teintes d'ocre, de gris et de blanc qui coloroient leurs diverses parties. Les restes d'une habitation tombée en ruine attestoient que le propriétaire avoit été forcé

d'abandonner ce lieu sauvage et brûlé. Je m'arrangeai pour passer la nuit dans la grotte; et je fus obligé de la partager avec des ramiers et des choucas qui y arrivèrent à la chute du jour. Ils se perchoient par centaines sur un arbre, dont la racine étoit implantée au sein d'une énorme crevasse; une des branches de l'arbre tapissoit le fond de cette salle naturelle.

Les dessins et les inscriptions se réduisoient à quelques caricatures d'éléphant et d'autruche; on y lisoit les noms de trois ou quatre voyageurs qui probablement s'étoient autrefois arrêtés dans ces lieux.

Quoique la fontaine se trouvât pourvue d'eau plus abondamment que je ne l'avois espéré, mon inquiétude n'étoit pas pour cela diminuée; il nous restoit à traverser encore de longues plaines de sable, et tout m'annonçoit que je ne pourrois y trouver aucune source d'eau. Cependant un rayon d'espérance vint un moment dissiper ces craintes; le matin deux gros nuages qui se levoient à l'horizon, et qui s'approchoient de nous, sembloient nous promettre une pluie abondante. Hélas! rien de si fatal que ces nuages. C'étoient des myriades de saute-

relles; insectes voraces et destructeurs que les vents emportoient au loin. Leur aspect consterna tout mon monde; ils ne nous annonçoient que la sécheresse et la stérilité : mon singe seul étoit étranger à la consternation générale; il montroit au contraire une joie excessive, suivoit des yeux la direction des sauterelles, attendant avec impatience qu'il en tombât quelques-unes qu'il pût saisir et croquer à son plaisir.

Tandis que nous jouissions pour l'instant des rafraîchissemens nécessaires, nous ne laissions pas de nous livrer à nos recherches et à nos travaux ordinaires. Nous trouvâmes en abondance, parmi les rochers et sur les montagnes qui nous environnoient, de petits quadrupèdes qu'on nomme dans le pays, *Dassen.* C'est le daman de Buffon. Je savois déjà par expérience, que cet animal est un très-bon manger. Après tout, pour les gens qui ne vivoient depuis long-temps que de bœuf et de mouton maigre, c'étoit une occasion heureuse de varier notre nourriture, et cette viande grasse, quelle qu'elle fût, devoit être regardée comme un régal délicieux. Mes gens la dévoroient des yeux, avant même qu'elle ne fût en notre pou-

voir; nousnous mîmes donc tous à la chasse des damans, et chacun de son côté s'en procura autant qu'il put en rencontrer. Déjà j'en avois tué quelques-uns, lorsqu'en tournant une roche je fis lever une panthère que je tirai; mais le plomb de mon fusil n'étant point assez fort pour la tuer sur le coup, elle m'échappa; cependant il étoit probable qu'ayant trouvé une sorte de garenne pour fournir à sa nourriture, elle y avoit fixé sa retraite, qu'elle ne s'en éloigneroit pas, et que par conséquent je devois l'y retrouver; je battis donc les environs avec mes chiens, et en effet je tombai sur son repaire, qui m'offrit plusieurs monceaux d'os de damans, et des débris de plusieurs espèces de petites gazelles.

Cette découverte me promettoit une double satisfaction; celle de tuer l'animal quand il reviendroit au gîte, et celle de trouver dans les environs du gibier pour ma cuisine comme il en avoit trouvé pour la sienne. Des deux plaisirs que je me promettois, je ne pus en goûter aucun; ni moi ni mes gens nous ne rencontrâmes de gazelles; peut-être la panthère les avoit-elles toutes détruites. Quant à celle-ci, j'eus beau passer

très-ennuyeusement deux heures de nuit en embuscade pour l'attendre, elle ne parut point; ce qui me fit croire que je l'avois réellement blessée, et qu'elle étoit probablement allée mourir ailleurs.

En chassant, j'avois rencontré un Hottentot, serviteur d'un colon du voisinage, pour lequel il gardoit un troupeau de moutons. Quoique parmi mes bestiaux j'eusse un certain nombre de moutons aussi, cependant la stérilité des contrées que je commençois à parcourir, me faisoit craindre qu'ils ne pussent suffire à notre consommation. En conséquence, résolu de les réserver pour des besoins plus pressans, je voulus en augmenter le nombre et en acheter du Hottentot. Il est vrai qu'en sa qualité de gardien, cet homme n'avoit pas la liberté d'en disposer; mais je lui en offrois un prix si avantageux, qu'assurément son maître lui auroit su gré du marché. Il s'y refusa constamment, et le seul parti que je pus tirer de sa rencontre, fut de lui demander des instructions sur la route la plus favorable et la plus courte qu'il me falloit tenir pour gagner la rivière des Eléphans où je voulois arriver.

D'après l'estime de ce pâtre, j'avois encore une forte journée de marche ; mais cette journée, je devois la faire tout d'une traite et sans m'arrêter , parce que je ne trouverois dans toute la route ni eau ni pâturage. Après la rivière des Eléphans, mêmes inconvéniens m'attendoient, disoit-il, jusqu'au pays des Namaquois. Quoiqu'on fût dans la saison pluvieuse, par-tout les pluies avoient manqué; par-tout on éprouvoit une sécheresse effroyable, et jamais, de mémoire d'homme, cette partie de l'Afrique n'avoit autant souffert.

Une pareille annonce m'alarmoit beaucoup, je n'entrevoyois pour mon entreprise que des malheurs ; déjà même nous commençions à en éprouver. Il n'y avoit pas encore six semaines que j'avois quitté le Cap; et néanmoins mes bœufs se trouvoient aussi fatigués, qu'ils l'avoient été après seize mois de marche dans mon premier voyage. Pour leur donner le temps de se reposer et de prendre des forces, je restai au Heere-logement sept jours entiers, pendant lesquels notre cuisine fit une telle consommation de dassen ou damans, que mes Hottentots mêmes en étoient dégoûtés. Enfin, la guerre que nous

avions déclarée à ces pauvres animaux, cessa le 4 juillet. Je quittai le lieu, après avoir laissé mon nom et la date de mon arrivée dans la grotte, selon l'usage des voyageurs.

D'après l'avis que m'avoit donné le pâtre, je partis au point du jour; et après une marche très-fatigante, nous apperçûmes à la nuit tombante, de dessus un point élevé où nous nous trouvions alors, le fleuve des Eléphans serpenter au-dessous de nous, à une demi-lieue de distance; mais, comme je savois par expérience ce qu'on risque pour descendre des montagnes dans les ténèbres, je pris le parti de camper sur la hauteur; et malgré l'extrême fatigue de mes attelages, d'attendre le jour, pour gagner la rivière.

Elle étoit bordée de chaque côté par de très-grands mimosas, et par diverses sortes de bois blancs de l'espèce du saule; mais par-tout le terrein étoit sec et brûlé, et il n'existoit pas même de verdure sous les arbres. En vain je parcourus le long des bords, dans l'espoir de trouver enfin quelqu'endroit moins aride, qui offrît un herbage à mes bêtes; je ne vis pas une seule touffe de gazon, et il fallut qu'elles se con-

tentassent de quelques plantes grasses et des feuilles des arbustes.

Il existoit cependant, à peu de distance de la rivière, une maison habitée par la veuve Van-Zeil et sa famille. Quelques champs labourés me l'indiquèrent; je m'y rendis donc, et j'y reçus l'accueil le plus amical; la veuve Van-Zeil me vendit quelques moutons, et même quatre cents livres de tabac, que je crus devoir ajouter à ma provision. Ce tabac étoit de son cru; je le payai sur le pied de deux sous de Hollande la livre, ce qui fait, à peu de chose près, quatre-vingts livres de notre monnoie pour les quatre cents livres. J'achetai encore de l'eau-de-vie, avec laquelle je remplaçai la quantité qui avoit été bue jusques là. La veuve, dans l'entretien que j'eus avec elle, me confirma ce que m'avoit dit le pâtre hottentot, sur la sécheresse désastreuse qui désoloit le pays; sécheresse telle, que toutes les hordes de petits Namaquois avoient quitté l'intérieur des terres pour se rapprocher des bords de la mer.

Par le spectacle que j'avois sous les yeux, je pouvois juger de ce que devoit être la contrée dans laquelle j'allois entrer; et cepen-

dant je me flattois encore, et cherchois, pour ainsi dire, à m'abuser; tant ce qu'on souhaite avec ardeur paroît facile et probable ! Si la contrée des petits Namaquois a été privée de pluie, me disois-je à moi-même, peut-être la disette d'eau n'a-t-elle été que locale; peut-être les cantons situés au-delà n'ont-ils pas éprouvé cette même sécheresse; peut-être ont-ils de trop ce qui manque au leur. Ainsi, raisonnant d'après des données vraisemblables, quoique très-incertaines, je m'occupois des moyens de traverser ce pays, dont l'aridité, tout effrayante qu'elle étoit, pouvoit néanmoins n'être pas une difficulté invincible; et j'espérai qu'à celui-là en succéderoit un autre plus humide peut-être, et dont la température et la fécondité me dédommageroient de toutes mes fatigues.

Quand la veuve Van-Zeil me vit déterminé à partir, malgré ses avis et ses représentations, elle me forma une petite provision de biscuit; puis chargea ses deux fils de me montrer le seul gué où je pourrois traverser la rivière sans aucun risque d'avarie pour mes effets; il fallut la descendre assez bas. Arrivés au passage où mes guides m'avoient conduit avec leurs bœufs, ils voulu-

rent, par amitié, me suivre sur l'autre bord, et passer même la nuit avec moi; je m'y refusai, parce que le temps tournoit visiblement à la pluie; je craignois que les eaux n'augmentant tout-à-coup, ils ne pussent s'en retourner. Bien me prit d'avoir traversé la rivière ce même soir; car pendant la nuit il survint un déluge d'eau, qui dura, sans interruption, trois jours entiers, et qui me flatta de quelqu'espoir pour l'heureux succès de mon voyage; sa violence fut même telle dès le premier moment, que je fus obligé d'arrêter et de camper sur la rive même. Ma bonne fortune me servit bien dans cette occasion; un jour plus tard, il n'y avoit plus de gué à espérer pour moi; et je me fusse vu réduit à passer la rivière sur des radeaux; moyen pénible, et qui eût coûté à mon monde beaucoup de fatigues et à moi bien du temps; sans compter qu'étant encaissée et très-rapide, l'usage du radeau, dans un moment d'inondation, avoit du danger.

Dès le second jour les eaux grossirent au point de gagner mes chariots; je fus forcé de porter mon camp plus au large vers la plaine; mais peut-être si la crue fut survenue pendant la nuit, eût-il été emporté tout entier;

et certes, notre vie auroit couru les plus grands dangers.

Souvent j'avois entendu parler au Cap des risques que court un voyageur dans cette partie de l'Afrique, quand il campe trop près des rivières. Les colons m'avoient même conté, sur ces dangers, des histoires merveilleuses, auxquelles j'avois cru faire grace, en ne les regardant que comme exagérées ; mais l'expérience m'a convaincu, à mon tour, qu'elles ne l'étoient pas; et mainte fois, campé par le plus beau temps possible, et même après de très-grandes sécheresses, près de petites rivières, à une grande distance de leur cours, il m'est arrivé de les voir tout-à-coup, et en moins de trois heures, par un orage qui avoit crevé plus haut, s'élancer au-dessus des arbres de leur rivage, inonder au loin les campagnes et former autour de moi un vaste lac.

Il est donc prudent et sage pour un voyageur, de ne jamais camper près des rivières, qu'à une hauteur où leurs plus grandes crues ne les puissent atteindre. Or, il est aisé de s'assurer de ce terme, par l'inspection des arbres qui sont sur leurs rivages. Dans leurs débordemens, elles entraînent des roseaux

et des herbes que les branches arrêtent ; ces dépôts y restent suspendus, et leur chevelure pendante est un témoin qui atteste jusqu'où les eaux se sont élevées. Dans le jour, il est vrai, on peut sans risque venir habiter à l'abri des arbres du rivage ; car ordinairement on ne trouve de l'ombre que là ; au moins s'il survenoit un débordement, on n'y courroit aucun danger, puisque rien n'empêcheroit de le voir ; mais rester là pendant la nuit, ce seroit s'exposer imprudemment, et sur-tout durant la mousson d'hiver.

La pluie, enfin ayant cessé le troisième jour, je me remis en marche ; et après avoir suivi pendant trois heures le cours du fleuve en le descendant, j'arrivai au confluent d'une petite rivière, nommée en hottentot *Koïgnas*, et par les Hollandais *Dwars-rivier* (rivière qui traverse). Celle-ci, comme la plupart de celles d'Afrique, ne coule que dans la saison pluvieuse ; elle étoit si profondément encaissée dans l'endroit où nous pouvions la passer, que nous ne l'apperçûmes qu'au moment où nous la touchions. Elle se jette dans celle des Eléphans ; et j'étois obligé de la traverser. Ce passage, à dire le vrai, m'inquiétoit beaucoup ; non, pour le

Koïgnas lui-même, qui a peu de largeur, et qui, ne recevant presque pas d'eaux étrangères, s'étoit peu accru par les pluies; mais pour la difficulté d'y descendre, à cause de la hauteur et de l'escarpement de ses rives. D'ailleurs, le terrein où nous nous trouvions étant une terre glaiseuse, les pluies l'avoient rendu tellement glissant, que la descente en devenoit très-dangereuse pour mes voitures. Ainsi, sécheresse et pluie, tout me contrarioit, tout sembloit combiner pour me présenter à chaque pas des obstacles nouveaux.

Klaas, voulant contribuer par ses soins à l'heureux succès de notre passage, se chargea de conduire le premier chariot, et il se mit à la tête de l'attelage; mais en descendant, le pied lui ayant manqué, il tomba; et avant qu'il eût le temps de se relever, non-seulement, la première paire de bœufs le foula aux pieds, mais les quatre autres lui passèrent aussi sur le corps; heureusement je m'étois apperçu de sa chute. Mes cris attirèrent à son secours ses camarades, qui, favorisant par leur résistance, les efforts que faisoit le conducteur pour retenir les timoniers, arrêtèrent la voiture au moment où

déjà elle touchoit les bords de la rivière, et alloit rouler sur le malheureux. Je l'arrachai de dessous les bœufs; mais il m'est impossible de dire tout ce que j'éprouvai de joie, quand, l'ayant remis sur pied et interrogé sur sa chute, il répondit qu'il ne se sentoit aucune blessure. Les bœufs cependant lui avoient fait quelques contusions; mais, quoique emportés par la descente, ces animaux, par un instinct plein d'intelligence, l'avoient ménagé autant que les circonstances le leur permettoient; et vraiment il y avoit de quoi s'étonner que tant de pieds eussent passé sur lui sans le briser entièrement.

Parvenu sur la rive droite du Koïgnas, je dirigeai ma marche, selon l'indication que m'avoit donnée la veuve Van-Zeil, vers le *Vleermuys-Klip* (la roche aux chauve-souris). Mais, en avançant, j'apperçus la trace toute fraîche d'un lion; cette découverte, qui, depuis mon départ du Cap, étoit la première de ce genre, m'avertissoit d'être sur nos gardes dans notre campement de nuit; l'animal se trouvoit dans les fourées de la rivière, au moment de notre passage; et sans doute le bruit de ma caravane l'avoit

déterminé à fuir en plaine. Je me mis à sa poursuite avec un de mes chasseurs et quelques chiens; nous le suivîmes même pendant une partie de la journée; mais l'approche de la nuit et la crainte de m'égarer dans l'obscurité lorsque je ne pourrois plus distinguer la trace des roues de mes voitures, me forcèrent de revenir à mon camp.

Swanepoel, pour diriger ma marche et pour me fournir une sorte de fanal, avoit fait allumer les feux plutôt qu'à l'ordinaire. J'ai déjà dit que notre coutume étoit d'en allumer plusieurs tous les soirs; ils nous servoient tant à nous garantir du froid de la nuit, qu'à écarter les animaux dangereux et nuisibles; mais, cette fois, ils nous en attirèrent d'une espèce particulière, dont il ne nous fut pas possible de nous défendre. Cette roche des chauve-souris, au pied de laquelle nous étions campés, en contenoit réellement (et c'est ce qui lui en avoit fait donner le nom) des quantités innombrables. Effarouchés par une clarté qui leur étoit nouvelle, ces animaux faisoient, dans leurs repaires, un bruit effroyable qui déchiroit les oreilles; d'autres, en sifflant, venoient par centaines, voltiger autour de nous, et nous souffleter le

visage avec leurs ailes. En vain, on cherchoit à s'en défendre, la nuée menaçante ne faisoit qu'augmenter, et de toutes parts on étoit frappé. Peut-être qu'en me retirant dans mon chariot, j'aurois pu, à la faveur de l'obscurité, me garantir de leurs insultes; mais comment échapper aux cris perçans de cette multitude immense qui s'égosilloit dans les rochers. Mes bêtes elles-mêmes en étoient inquiétées autant que nous. Tout m'annonçoit une nuit fâcheuse et sans espoir d'un sort meilleur. Dans cette position désolante, je ne vis qu'un seul parti à prendre, celui de lever le camp et d'abandonner le champ de bataille à ces ennemis tenaces.

En conséquence, je donnai mes ordres; on plia les tentes, on attela, et nous allâmes camper, toujours en descendant la rivière des Eléphans, à un endroit nommé en hottentot *Krekenap*, et en hollandais *Backhoove*.

Malgré l'humeur que devoit nous donner ce décampement nocturne, et l'aventure qui l'occasionnoit, j'étois très-aise d'aller en avant, dans l'espérance de trouver un pacage avantageux pour mes bêtes, qui, toutes, étoient réduites à un état déplorable, et sur-

tout les bœufs et les chevaux, qui depuis le Heere-logement, nourris de plantes grasses, les seules que la sécheresse eût épargnées, avoient tous un dévoiement dont j'étois fort inquiet. Je leur donnai, pour se refaire, quelques jours de repos; moi, pendant ce temps, voulant mettre à profit ma station, je pris le parti de parcourir le voisinage et de chercher à connoître le pays, et sur-tout l'embouchure de la rivière des Eléphans, qui, selon les renseignemens qu'on m'avoit donnés, ne pouvoit être que peu éloignée de mon nouveau camp.

Klaas, quoiqu'il ressentît encore quelques douleurs de sa chute, voulut absolument m'accompagner. Je partis donc avec lui et trois autres de mes gens, au nombre desquels étoit un de ces Hottentots que lui-même avoit mis à mon service, et qui fut chargé de ma canonnière, seul équipage que je crus nécessaire d'emporter avec moi. Mon intention étoit de côtoyer le fleuve en suivant son cours; et je comptois abréger ainsi ma route, puisque je courois moins le risque de m'égarer; mais les pluies des jours précédens avoient tellement fait gonfler la rivière, qu'en beaucoup d'endroits elle avoit dé-

bordé, et formoit, sur-tout dans les lieux bas, de vastes lacs. Ces amas d'eau qui, souvent se présentoient à nous, nous obligeoient à de longs circuits, qui retardoient de beaucoup notre marche. Aussi me fallut-il employer, pour arriver à la mer, plus de temps qu'il ne m'en eût coûté dans d'autres circonstances. Cependant je ne voulois point changer de route, parce que les lacs étoient couverts d'une multitude infinie d'oiseaux aquatiques de toutes espèces, et spécialement de mouettes, d'hirondelles de mer et de phénicoptères, qui s'y trouvoient par millions.

Je devois rencontrer dans cette foule innombrable, des objets nouveaux, dignes d'augmenter ma collection; j'en tuai effectivement plusieurs, entr'autres, un oiseau charmant, haut d'environ trois pieds, qui, aujourd'hui, fait partie de mon cabinet. Sa tête et sa gorge, entièrement dégarnies de plumes, sont enveloppées d'une peau du rouge le plus éclatant, terminé par une bande d'un beau jaune citron, qui sépare la partie nue d'avec celle qui est emplumée; les couvertures des ailes, rayées largement d'une belle couleur violette, agréablement nuancée, sont frangées par une bande blan-

che, dont les barbes épaisses et soyeuses, mais isolées les unes des autres, imitent parfaitement un riche effilé; les pennes des ailes et de la queue sont d'un noir verdâtre à reflet violet ou pourpré, suivant qu'elles reçoivent le jour plus ou moins obliquement; le reste du plumage est d'un beau blanc; le bec long, et un peu arqué est jaune, ainsi que les pieds. Cet oiseau appartient au genre des ibis, dont nous connoissons déjà plusieurs autres espèces.

Arrivé enfin avant la nuit sur les bords de la mer, je fis dresser ma canonnière et allumer du feu; mais, malgré notre extrême fatigue, aucun de nous ne put se livrer au sommeil : le vent de mer étoit si piquant et le froid si excessif, qu'il nous fallut passer la nuit entière à nous chauffer. Cet état de souffrance me faisoit attendre impatiemment le point du jour; aussi, dès qu'il parut, me mis-je en quête avec trois de mes gens, en remontant les bords de la mer.

Ils s'éloignèrent bientôt de moi, et allèrent fureter les dunes, dans le dessein d'y trouver soit quelque oiseau, soit quelque animal qui me fût inconnu, soit tout autre

objet extraordinaire, digne, en un mot, de piquer ma curiosité. Ils se donnèrent beaucoup de peine; mais leur zèle fut sans succès: toutes leurs recherches aboutirent à la découverte de quelques gazelles (reebock), sur lesquelles ils tirèrent, et qui, fuyant de mon côté, venoient se prendre au filet en passant l'une après l'autre dans l'endroit où j'étois. Il ne tenoit qu'à moi de tirer aussi sur elles; mais, en ce moment, j'étois occupé à observer une quantité prodigieuse de vautours et d'autres oiseaux de proie de toute espèce, que je vis tournoyer et voltiger dans les airs, puis s'abattre à un quart de lieue devant moi. Cependant mes gens avoient tué deux gazelles (steen-bock). Peu sensible à cette conquête, je dévorois des yeux les oiseaux carnivores que j'avois apperçus, et dont l'affluence augmentoit sans cesse; mais ma curiosité redoubla encore lorsqu'on m'eut assuré que ces oiseaux étoient probablement attirés par les émanations d'un éléphant mort, ou de quelque animal semblable, qui leur servoit en ce moment de pâture.

En effet, lorsque nous nous fûmes approchés, nous vîmes sur le rivage un cachalot, long de quarante à cinquante pieds. Il étoit

à plus de cent pas de la mer, et sans doute avoit été jeté là par les vagues. Certes, la mer avoit éprouvé une terrible tourmente pour lancer, à cette distance, une masse aussi énorme. Elle étoit attaquée par différens oiseaux carnassiers; par beaucoup de corbeaux, et sur-tout, par diverses espèces de ces petits quadrupèdes du genre des fouines et des putois, qu'on désigne, au Cap, sous le nom général de *Muys-Hond*. Tous la rongeoient à l'envi; déjà même, elle étoit en partie dévorée; cependant notre approche troubla la gaîté de ce bon repas: les oiseaux s'envolèrent; les muys-honden s'enfuirent; il n'y eut que les corbeaux, genre de carnivore plus opiniâtre que tout autre, qui ne voulurent pas quitter leur proie, et qui même, sans s'effrayer de notre visite, voloient autour de nous et sur nos têtes, en poussant des croassemens affreux.

A plus de quinze pieds autour de la baleine, le sable étoit imbibé de son huile, que la chaleur du soleil faisoit découler. La perte de cette graisse, ainsi répandue, paroissoit affliger beaucoup mes Hottentots; ils regrettoient de n'avoir point à leur portée l'un de mes chariots avec une douzaine de barri-

ques pour les remplir de cette huile, qui eût fait leur bonheur pendant toute la route. Cependant, comme un grand desir éveille bientôt l'industrie, ils songèrent à leurs gazelles, et me demandèrent la permission d'en disposer; puis, retournant au lieu où ils les avoient cachées, les écorchèrent, s'en firent des outres, dont chacune pût contenir jusqu'à quarante livres d'huile.

Je cherchois pour mon compte à tirer parti du cachalot. En l'examinant avec attention, je m'étois apperçu que différentes sortes de scarabées se promenoient sur cet immense domaine de charogne, et s'occupoient aussi à la ronger. J'en comptai de quatorze espèces; je me mis à chasser tout ce monde, et quelques individus choisis de chaque espèce furent à leur tour immolés à mon appétit : j'en enrichis mon petit magasin. Ce dépôt étoit une boîte de sapin, légère et plate, que je portois au-dessus de la calotte de mon chapeau: afin qu'elle s'y adaptât mieux, elle avoit, comme le chapeau lui-même, une forme ronde, et s'y trouvoit assujettie, ainsi qu'ombragée par les plumes d'autruche dont j'avois coutume d'orner ma tête.

Plus satisfait de ce que j'avois recueilli que

de l'immense provision d'huile qu'avoient faite mes Hottentots, je revins à ma canonnière qui étoit gardée par un de mes gens; mais en route, je vis dans les dunes beaucoup de fumées d'éléphant, ce qui me fit croire qu'il y en avoit une grande quantité dans le canton, et que la rivière, à bon droit, portoit le nom de ces animaux. Il est vrai qu'aucune de ces fumées n'étoit fraîche; mais j'en concluai que les éléphans habitent ordinairement la rive droite du fleuve sur laquelle j'étois, et que forcés, dans cette saison, par la sécheresse, à quitter ce canton devenu stérile, ils avoient passé sur la rive gauche qui, sans doute l'étoit moins.

Au reste, ce n'étoit là que des conjectures; peut-être même la vraisemblance devoit-elle me porter à croire que ces animaux, sans avoir changé de rivage, s'étoient portés plus avant dans l'intérieur des terres; néanmoins, l'envie d'en rencontrer quelques peaux, et de les chasser, échauffa tellement mon imagination, qu'elle faillit à me perdre sans retour, avec le meilleur Hottentot de ma caravane : je vais conter en détail cette fameuse extravagance. Il ne s'agit de rien moins ici, que de passer avec armes et bagage,

et le monde qui m'accompagnoit, un fleuve considérable, accru par les débordemens, et de m'aller établir à l'autre rive.

J'avois heureusement avec moi des nageurs excellens, et le trajet du fleuve, quelle que fût sa largeur, ne les inquiétoit pas; il n'en étoit point ainsi de moi. On se rappelle qu'en poursuivant un aigle sur les bords du Queur-Boom, j'avois, dans mon premier voyage, imprudemment risqué mes jours; instruit par le péril, je m'étois efforcé de me livrer à l'exercice de la natation; en effet je n'y manquois guère, pour peu que l'occasion s'en présentât; mais je n'étois encore qu'un foible apprentif, et ne me sentois point du tout la force d'affronter un fleuve débordé, extrêmement rapide, et d'une largeur démesurée. Je pris donc conseil de mes gens sur le parti qu'il y avoit à suivre et sur les moyens les plus prudens et les plus sûrs de réussir.

La première idée qui s'offrit à nous fut celle d'un radeau; elle étoit la plus naturelle et la plus commode; j'en avois fait autrefois l'expérience avec succès sur des rivières, à la vérité, moins dangereuses. Me fiant ici entièrement sur la force de mes nageurs, j'ima-

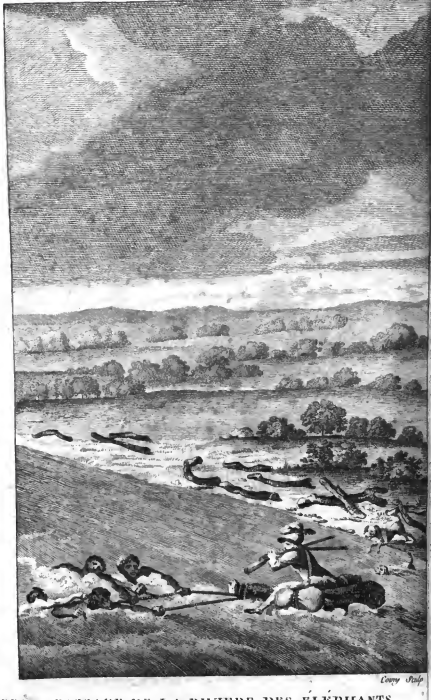
ginai qu'il leur seroit aisé de traîner le radeau vers l'autre rivage; mais, en examinant les difficultés de plus près, nous craignions, avec raison, que le radeau présentant une grande surface, il n'y acquît un mouvement qu'il ne seroit pas possible aux nageurs de vaincre et de diriger. Il falloit pourtant composer, ou trouver un corps quelconque qui me portât, et qu'ils pussent conduire : or, c'est ce qu'aucun de mes Hottentots n'imaginoit. Comment leur esprit eût-il été fécond en ressources dont aucun d'eux n'avoit besoin; et pourquoi se trouvoit-il là un Surinamois, élevé à Paris, qui ne sût point nager? La maladresse étoit ici mon lot à moi seul; il falloit donc bien que je fisse les frais de l'invention. Voici l'expédient auquel je m'arrêtai : je proposai de lancer à l'eau un tronc d'arbre que j'enfourcherois; et mes quatre compagnons, de crier à la fois que si j'avois le courage de m'y fier, ils répondoient, sur leur tête, de me faire arriver à l'autre bord.

Cette assurance augmentoit mon courage; je n'hésitai donc plus; il ne s'agissoit que de trouver le tronc d'arbre le moins incommode pour exécuter le tour de force. Ce n'est pas que le rivage n'en offrît une grande quan-

tité : l'inondation (comme cela arrive dans ces pays où les plantes et les arbres parcourent leur cercle de vie, périssent debout et se dessèchent sur leurs racines); l'inondation en avoit déraciné, charié et jeté un grand nombre le long du rivage; il en étoit couvert ; mais la plupart avoient encore leurs branches, et parmi ceux qui s'en trouvoient dépouillés , les uns étoient trop courts, les autres trop longs, d'autres trop gros ou trop minces. Il fallut s'arrêter à celui qui nous parut le plus favorable, et ce n'est qu'après avoir remonté la rivière pendant un assez long espace, qu'enfin nous le trouvâmes. Cette contrariété, qui excitoit fortement nos murmures, tandis que nous en faisions la recherche, fut cependant ce qui nous sauva la vie.

Notre première opération fut de mettre le tronc à flot, d'attacher en avant deux courroies, par lesquelles les nageurs pussent le tirer. Leurs kros et ma canonnière, après avoir été roulés, furent attachés et fixés vers le milieu de sa longueur; après quoi, de chaque côté de ce paquet, je fis amarrer et solidement attacher les deux outres qu'on avoit remplies d'huile : elles servoient non-





Cowy Sculp

ASSIA. PASSAGE DE LA RIVIERE DES ÉLÉPHANTS.

seulement à alléger le poids de la machine, mais encore à l'empêcher de tourner sur elle-même, et de me faire chavirer.

Il restoit, de plus, à trouver un moyen de transporter nos poires à poudre et nos vivres, mais sur-tout à les préserver de l'eau. Je me chargeai de ce soin. J'imaginai qu'il me seroit possible de tenir les fusils appuyés sur mes épaules; quant aux poires, j'en eus bientôt fait un collier, que je me mis autour du cou; ma montre y fut aussi attachée. Tout étoit prévu, disposé pour ce périlleux trajet. C'est dans ce grotesque accoutrement que je vais gagner mon arbre; j'entre dans l'eau, à cheval sur mon bâton, je prends mon à-plomb comme sur une selle, c'est-à-dire, sur les paquets et entre les outres; mes nageurs se lancent, entraînent la frêle voiture, et son trésor, et son mannequin; enfin, nous voilà à la merci des eaux.

Tant de précautions devoient me rassurer contre tout accident. Aussi je me vis à l'eau sans crainte; cependant pour ménager mes nageurs, qui, dans un si long trajet, avoient besoin de conserver toutes leurs forces, j'étois convenu avec eux qu'il n'y en auroit que deux pour me haler à l'avant, tandis

que deux autres, appuyés sur le derrière, nageroient seulement des pieds, et pousseroient l'équipage ; et qu'ainsi, tour-à-tour fatigués, ils se relayeroient et se soulageroient mutuellement : plaisans Tritons qui, bientôt, vont donner de grandes inquiétudes à leur Neptune !

D'abord nous allions à ravir, parce que la portion du fleuve qui étoit débordée, n'avoit presque pas de mouvement, et que par conséquent elle offroit peu de résistance ; les nageurs me haloient sans peine; ils plaisantoient même sur la crainte qu'ils avoient eue de ne pas réussir; je m'égayois moi-même à mes propres dépens; je ne pouvois m'empêcher de rire de mon attitude roide et guindée, de mes deux bras en l'air, armés de leurs foudres, de la fraise que j'avois autour du cou, de l'équipage enfin qui, entourant ma ceinture, servoit comme de lest et de contre-poids à la plus bizarre de toutes les voitures. Mais combien la scène changea, et quel ton différent elle vint imprimer à l'accent de nos voix !

A peine fûmes nous entrés dans le courant, que sa rapidité l'emportant sur nos efforts, nous nous vîmes peu à peu dériver ; et bien-

tôt sa violence fut telle, que, malgré tout le courage avec lequel mes nageurs luttoient et coupoient les eaux, nous nous vîmes entraînés rapidement vers la mer.

C'en étoit fait de nous si ce malheur fût arrivé, et je périssois infailliblement. Ma bonne étoile voulut que le vent, qui venoit du large, retardât notre perte en s'opposant un peu à notre dérive, et nous repoussant à-mont ; mais en même temps il élevoit des vagues qui nous empêchoient d'avancer, et qui sans cesse nous couvroient d'eau, de manière qu'à chaque instant nous disparoissions les uns par les autres.

Par un inconvénient qu'il n'avoit pas été possible de prévoir, et auquel il n'y avoit plus de remède, le tronc que jusqu'alors on avoit tenu sans peine dans sa direction horizontale, tout-à-coup changea de disposition; tantôt poussé avec violence vers les deux nageurs de l'avant et les courroies redevenues lâches, il rendoit leur marche inutile ; tantôt, par un mouvement contraire, roidissant sur les courroies, il secouoit rudement les nageurs, et les tiroit en arrière. Mais ce qui étoit le plus désastreux, c'est que le fatal tronc d'arbre souvent s'en-

fonçoit par un bout, tandis qu'il se relevoit par l'autre, et se présentoit ainsi très-défavorablement au fil de l'eau, ce qui, d'un autre côté, rendoit inutile la manœuvre des deux nageurs de l'arrière ; et telle étoit ma position, que malgré mon escorte, je me voyois livré à la merci des flots, tournant, sautant à leur gré, dérivant de plus en plus, prêt à perdre en un mot l'équilibre.

Le danger étoit pressant ; les deux nageurs de l'arrière quittèrent à propos leur poste, et s'élançant aux côtés des deux autres, ils se saisirent des courroies pour les seconder dans cette lutte effrayante. Pour moi, quoiqu'ayant beaucoup de peine à me tenir sur mon support, je ne laissai pas que de favoriser des pieds leurs efforts ; ces braves gens en faisoient d'inimaginables. Le danger où ils s'étoient engagés par attachement pour moi, l'assurance qu'ils m'avoient donnée de me porter à l'autre bord, leur faisoient un devoir de périr en espérant toujours de me sauver. Ils déployoient des forces surhumaines ; néanmoins je commençois à désespérer, et la dérive qui devenoit de plus en plus rapide, et nous approchoit nécessairement de la mer, ne me laissoit

d'autre perspective que d'abandonner le tronc, mon collier, mes fusils, tout l'équipage, et de me jeter à la miséricorde de mes Hottentots, afin de gagner au milieu d'eux, soit le rivage où nous tendions, soit le rivage d'où nous étions partis.

Au milieu des plus vives alarmes que j'aie éprouvées de ma vie, le croira-t-on? une consolation douce venoit en adoucir un peu l'horreur. J'ai fortement éprouvé dans cette rencontre combien nos maux diminuent lorsqu'ils sont partagés; et quelqu'inquiétude que m'inspirât la vue de mes braves qui se sacrifioient pour l'amour de moi, et couroient à une mort certaine plutôt que de m'y abandonner seul, leur action généreuse rendoit ces derniers momens moins amers: je périssois après avoir épuisé tous les secours de l'amitié.

Cependant ces pauvres Hottentots, exténués, haletans, s'encourageoient encore d'une voix foible; aucun d'eux ne lâcha les courroies attachées à mon arbre, aucun ne cessa de nager et d'opposer du moins quelque résistance au courant, en substituant de la sorte l'adresse à la force, et tirant tout le parti possible de la circonstance. Au nom-

bre de ces Africains, il y en avoit un dont les services étoient aussi nouveaux pour moi que je l'étois pour lui ; il ne le cédoit point à ses camarades en zèle et en courage, et je crois qu'il se seroit laissé entraîner à la mer un des premiers.

Nous y touchions, lorsque je m'apperçus, à la diminution de résistance, que nous avions passé la plus grande roideur du courant. C'est alors qu'ils ramassèrent le peu de forces qui leur étoient restées, et qu'enfin, se retrouvant en plein calme, ils commencèrent à respirer, et gagnèrent le resac, qui bientôt nous permit d'aborder la terre. Le premier qui la sentit, l'annonça par un cri de joie qui fut répété par les trois autres. Je voudrois peindre en vain l'émotion générale qui se fit sentir en ce moment parmi nous. Je sautai sur le rivage ; et débarrassé de l'attirail grotesque qui avoit tour-à-tour excité nos plaisanteries et nos alarmes, je me jetai au cou de mes libérateurs, qui m'embrassèrent avec transport.

Notre premier soin fut d'allumer un grand feu : nous étions transis autant par l'effet de la terreur que par l'impression de l'eau : nous fîmes sécher nos vêtemens. Mes na-

geurs, par une prévoyance très-heureuse, s'étoient pourvus d'une calebasse pleine d'eau-de-vie. Quelle qu'ait toujours été ma répugnance pour cette liqueur, j'en bus un coup avec délices ; elle remonta mes fibres, et me rendit mon existence première. Nos fusils, que j'avois été contraint de poser et d'amarrer sur mes genoux, afin de me cramponner des mains sur le fatal tronc lors de ses fréquens mouvemens, avoient été mouillés; je m'empressai de les essuyer. Quoique j'eusse vingt fois été couvert par les lames, heureusement l'eau n'avoit pénétré ni dans les poires à poudre, ni porté atteinte à ma montre. Que je me sus bon gré d'avoir eu assez de présence d'esprit pour n'abandonner pas mon tronc d'arbre ! Je n'ai pas besoin de dire combien m'eût été funeste la perte de mes fusils, ainsi que de ma canonnière: non-seulement je n'aurois pas rempli, sur la rive où je venois d'aborder, le but que je m'étois proposé ; mais je ne pouvois remplacer ces fusils par d'autres, et mon voyage eût été singulièrement dérangé par cette privation.

Mais je n'étois occupé dans ce moment que du bonheur d'avoir échappé à un péril aussi éminent ; je n'en vis bien toute l'im-

mensité, que lorsque je pus mesurer des yeux les deux rives. C'est alors que je fis de sérieuses réflexions sur mon extravagance et sur le péril où j'avois entraîné mes compagnons. A la vue du trajet, je frissonnois d'épouvante ! Ce n'étoit pas un fleuve que j'avois traversé, c'étoit un vaste débordement dont à peine ma vue pouvoit mesurer l'étendue. Il ne m'est pas possible de rien dire de positif sur sa largeur, puisque je n'avois point d'instrumens pour la mesurer; mais on pourra l'apprécier, lorsqu'on saura que depuis le moment où nous quittâmes terre, jusqu'à celui où nous abordâmes, je comptai à ma montre trente et quelques minutes. Il est vrai que la force et la rapidité du courant nous avoient beaucoup nui en nous entraînant au fil de l'eau, et par conséquent avoient retardé d'autant notre traversée.

Lorsque je vis mes gens un peu remis, je songeai à des témoignages de reconnoissance plus efficaces, et les engageai à me demander avec franchise tout ce qui pouvoit leur faire plaisir.

Klaas, en ce moment, étoit assis auprès de moi, me serroit les mains, et me témoi-

gnoit, par les plus grandes marques d'affection, toute la joie qu'il ressentoit d'avoir encore une fois contribué au salut de mes jours. Mais j'ai, dit-il, une grace à vous demander. Si vous croyez qu'en cette occasion Jonker (c'étoit le nom de mon nouveau Hottentot) se soit montré un brave garçon, je vous prie de lui donner un fusil. C'est moi qui vous l'ai amené, et c'est moi qui vous réponds de lui : soyez sûr qu'il ne vous en fera point repentir.

Pour entendre ceci, il faut savoir que dans la distribution de mes armes à feu, je m'étois fait à moi-même des loix très-sévères; tous mes gens indistinctement n'en portoient pas; je n'avois accordé cette sorte de faveur qu'à ceux d'entre eux dont le caractère m'étoit bien connu, et qui s'étoient distingués par leur fidélité autant que par leur courage et leur adresse; ceux-là avoient seuls le nom de chasseurs : chaque mois je leur donnois pour paye un ducaton (à-peu-près neuf livres); tous les autres ne recevoient qu'un rixdaler, qui vaut un tiers de moins. Cette paye, pour des hommes qui n'avoient pas dans le voyage une occasion de le dépenser, jointe aux autres petits profits

que je me réservois de leur accorder par la suite, ne laissoit pas que de leur promettre beaucoup de douceurs pour le moment de notre retour au Cap.

Je promis à Jonker tout ce que Klaas venoit de me demander pour lui; c'est-à-dire, de lui donner, dès que nous serions de retour à mon camp du Krekenap, un fusil avec le fourniment complet, et des munitions. J'ajoutai une autre faveur à celle-ci, en le nommant l'un des conducteurs de mon chariot maître; ce qui, réuni à sa paye de chasseur, augmentoit son traitement de près de moitié. C'est ainsi que je jouissois de la douceur de décerner des récompenses et d'accorder de l'avancement à mes compagnons sans l'influence d'aucune basse intrigue, d'aucune recommandation insidieuse, qui me forçât à être prodigue envers les uns, et avare ou injuste envers les autres. Je régissois enfin ma petite caravane heureusement sans le concours de ces plats intrigans, qui infatués de leur savoir et se fourrant par-tout, s'arrogent le droit de juger en dernier ressort du mérite des autres.

Tant de distinctions et de bonheur à-la-fois comblèrent de joie le pauvre Jonker;

il ne savoit comment exprimer sa reconnoissance. Possesseur d'un fusil, conducteur du chariot de son maître, j'en avois fait tout au moins un Grand d'Espagne; il ne restoit plus qu'à lui accorder l'honneur de monter dans les voitures. A entendre cet Hottentot, il avoit toutes les dispositions nécessaires pour devenir un grand chasseur; car il se sentoit, disoit-il, le desir d'être un jour un très-habile tireur; et quoiqu'il eût eu très-rarement l'occasion d'exercer ses talens en ce genre, il se voyoit déjà presqu'autant d'adresse qu'en avoient ses camarades les plus adroits; bref, il nous parla si long-temps et si naïvement de la manière dont il s'y prendroit pour tirer juste, que ses camarades, qui le connoissoient, le plaisantèrent et s'amusèrent beaucoup à ses dépens. Je vis tout ce monde en si belle humeur, que j'imaginai d'en venir à l'essai, et je proposai de tirer au blanc, bien certain que le nouveau chevalier m'apprêteroit beaucoup à rire. Ses trois compagnons étoient d'excellens tireurs; pour lui, son coup fut tel, qu'on eût été plus en sûreté au but que par-tout ailleurs.

Comme je le vis décontenancé, qu'il pre-

noit la chose au sérieux, et qu'il craignoit même que sa maladresse ne me fît retirer ma promesse, je m'empressai de le rassurer; je consolai son amour-propre, en lui protestant que dans les premiers jours où je m'étois exercé à manier un fusil, j'avois tiré bien moins juste encore, et qu'avant peu, avec l'ardeur qu'il montroit pour la chasse, il seroit à coup sûr un bon tireur; je n'en aurois pas dit autant de nos élégans petits-maîtres, et particulièrement de nos beaux-esprits à lunettes.

Ce que je lui avois annoncé se vérifia par la suite; car Jonker devint en effet le plus intelligent et le premier de mes pourvoyeurs. Quelques réflexions rendront cette particularité très-sensible: il n'en est pas de la chasse en Afrique comme en Europe; là, le talent du chasseur ne consiste point, comme ici, à avoir seulement la main sûre et le coup-d'œil juste: avec cette qualité, il doit encore en posséder d'autres plus essentielles, et sans lesquelles celle-ci deviendroit presque inutile contre les rusées gazelles du désert: il faut une excellente vue pour découvrir le gibier dans le plus grand éloignement, afin de l'appercevoir avant d'en avoir été vu, et

mettre beaucoup d'intelligence pour le leurrer, lui donner le change, et sur-tout posséder un corps souple, capable de se prêter à toutes sortes de positions, pour ramper patiemment pendant long-temps et à de très-grandes distances s'il le faut, pour parvenir à sa portée sans être découvert. Voilà ce qui est spécialement nécessaire aux bons chasseurs africains, et ce qui leur donne cette rare qualité si bien appréciée par les colons et les Hottentots, qui les distinguent par le nom de *Wild-Bekruyper,* ce qui équivaut à rampeur de gibier. Tel bon bekruyper, quoique ne sachant pas si bien tirer qu'un autre chasseur qui ne possèderoit pas son talent, ne laissera pas cependant que de tuer plus de gibier que lui; vu que par son adresse il saura se traîner et s'approcher si près d'un animal quelconque, qu'il seroit impossible, même au tireur le plus maladroit, de le manquer. Les Boshjesman passent généralement pour être les meilleurs bekruypers; mais j'ai été maintes fois à portée d'admirer la même agilité dans Jonker.

Sa vue étoit si perçante, qu'à une distance énorme, il distinguoit une gazelle couchée; tandis que souvent moi, avec ma

lunette, je ne l'appercevois pas. Il n'y avoit dans toute ma caravane que mon singe Kees qui eût l'œil aussi perçant.

L'animal sauvage a le sens de la vue très-parfait, parce qu'ayant sans cesse, par le genre de vie qu'il mène, de grandes distances à parcourir, il le fortifie encore par l'exercice et le besoin toujours renaissant de mesurer ou d'apprécier les mêmes distances; l'homme sauvage, par la même raison, l'a très-exquis; et si l'homme des nations civilisées le possède à un degré moins subtil, c'est que ses perspectives étant presque toujours plus rapprochées, il a beaucoup moins d'occasions de le développer : tout ce qui l'entoure, comme soieries, dorures, réverbères, lumières multipliées, objets de luxe, couleurs variées et tranchantes, etc., fatiguent en pure perte sa vue sans l'étendre. Joignez à cela des professions qui exigent de lui une forte contention d'organes, des écritures fréquentes, des lectures presque continues, l'abus étrange des plaisirs, et vous conviendrez que tout chez lui doit altérer de bonne heure un sens contrarié sans cesse, sans que rien le perfectionne. Pourquoi les chasseurs, les habitans des cam-

pagnes, et sur-tout les montagnards, ont-ils généralement la vue meilleure que l'habitant des villes ? On en voit aisément la raison. S'il peut m'être permis de me citer pour exemple, je dirai qu'avant d'arriver en Afrique, ma vue étoit si foible, que pour lire ou écrire j'étois obligé d'appliquer l'œil contre le livre ou le papier dont je me servois. Depuis que j'ai passé plusieurs années en plein air, courant par monts et par vaux, franchissant de vastes déserts, elle s'est considérablement fortifiée; actuellement je vois aussi loin qu'un autre.

Lorsque nous nous fûmes amusés quelque temps à tirer au blanc, je crus qu'il étoit sage d'employer plus utilement ma poudre. C'étoit pour chasser aux éléphans que j'avois traversé le fleuve et risqué ma vie avec celle de mes quatre compagnons; je voulus donc aller à la recherche de ces animaux. Dans ce dessein, je partis avec mes trois chasseurs, et nous nous mîmes à parcourir le pays; mais nous ne vîmes ce jour-là ni fumées, ni aucunes traces. Ce fut alors que je regrettai bien sincèrement tant de fatigues et de risques devenus si inutiles. Probablement, comme je l'ai dit plus haut,

les éléphans habitoient la rive droite du fleuve; mais quand la sécheresse les en avoit chassés, au lieu de passer sur la rive gauche où ils n'eussent pas trouvé plus de nourriture, ils s'étoient retirés vers le nord, plus avant dans l'intérieur des déserts.

CHAPITRE IV.

Retour au camp. Perte de ses attelages.

L'APRETÉ du froid nous avoit empêché de dormir la nuit précédente; celle-ci ne fut pas plus heureuse. Une pluie violente qui survint éteignit constamment nos feux sans qu'il fût possible de les rallumer. Il fallut prendre patience, et attendre que le jour vînt ranimer nos forces.

Il parut, mais sans nous amener un temps plus favorable; je pris donc le parti de retourner à mon camp sans délai, par le chemin le plus court. Comme la pluie avoit beaucoup alourdi ma canonnière et tous nos autres effets, et que mes Hottentots alloient par conséquent se trouver surchargés, je

leur conseillai, pour alléger leur fardeau, d'abandonner les deux outres d'huile de baleine. C'étoit leur demander, à la vérité, un sacrifice impossible; ils auroient plutôt laissé là leurs propres habillemens. Trop rempli du service signalé qu'ils m'avoient rendu, et ne voulant pas les désobliger, je me contentai d'emmener Klaas avec moi, et je le chargeai de mon ibis, objet auquel je tenois autant que mes Hottentots à leur huile. Quant à eux, ils devoient prendre tout le temps et toutes les facilités pour leur retour.

Nous arrivâmes vers le soir vis-à-vis du camp; je n'avois plus pour m'y rendre qu'à traverser la rivière; nous étions à une hauteur qui la rendoit praticable, moyennant quelques précautions. L'obscurité empêchoit Swanepoel de nous voir, nos cris arrivèrent jusqu'à lui; il nous envoya deux chevaux, et par précaution deux nageurs pour nous guider dans notre traversée, que nous effectuâmes heureusement et sans danger, nos chevaux nageant très-bien.

Me voilà donc rentré dans mon ménage, parmi mes tentes, mes chariots, mes compagnons et mes animaux; ma joie fut grande en comparant ma tranquillité actuelle avec

ma situation à l'embouchure de la rivière. Je me trouvois néanmoins si cruellement las, si accablé de sommeil, qu'ayant quitté au plutôt mes vêtemens mouillés pour en prendre de secs, je me jetai sur mon matelas, et j'y dormis sans interruption jusqu'au lendemain à midi, c'est-à-dire, près de dix-huit heures; j'y serois même, je crois, tombé en léthargie, si Swanepoel, alarmé d'un si long sommeil et craignant que je ne fusse malade, ne fût venu m'éveiller.

Jonker et les deux Hottentots que j'avois laissés en arrière étoient arrivés dans la matinée, tandis que je dormois; ils n'avoient pas manqué de raconter à leurs camarades toutes les circonstances de notre aventure. Chacun en raisonnoit à sa guise; cependant l'histoire du cachalot rendoit mon imprudence bien moins grave à leurs yeux; ils regardoient même mon voyage à la mer, comme le plus heureux événement de toutes nos entreprises; tous regrettoient de n'avoir pas été choisis pour me suivre. Le seul Swanepoel s'en affligeoit, à cause des dangers que j'avois courus. Tantôt il adressoit ses rebiffades à la troupe entière, tantôt il gourmandoit les quatre voyageurs et leur

faisoit un crime de m'avoir obéi. Moi-même, quand il m'eut éveillé, je ne fus pas exempt de ses reproches. Je respectois Swanepoel par rapport à son grand âge, et j'écoutai ses remontrances; mais j'étois sur-tout fâché de ne pouvoir lui répondre en étalant à ses yeux la dépouille d'une conquête plus brillante que celle d'un ibis, seul fruit de ma dangereuse expédition.

A dîner, mes quatre compagnons avoient monté la tête de leurs camarades au sujet de la quantité d'huile qu'on pourroit se procurer en allant sur les bords de la mer où nous avions laissé le cachalot. Tout le reste du jour il ne fut question que du maudit cachalot; leur imagination s'enflamma à tel point, que le lendemain, à mon réveil ils vinrent tous en corps me présenter leur requête et me supplièrent de laisser partir six hommes avec deux bœufs pour aller à la mer recueillir une certaine provision de cette graisse fondue, qui devoit leur procurer de si douces jouissances. Ce n'étoit pourtant point là tout-à-fait le motif qu'ils alléguoient pour me déterminer à charger mes équipages de ce surcroît d'embarras. A les entendre, ils ne consultoient que mon intérêt : les traits et

les essieux de mes chariots avoient à chaque instant besoin d'huile; depuis long-temps ils n'avoient été graissés, et je courois le risque de ne trouver peut-être jamais une occasion si favorable.

Ces prétextes, quoique fondés sur une apparence de raison, étoient loin de triompher de mes dégoûts. Je venois d'apprendre que, pendant mon absence, deux de mes meilleurs bœufs, en allant boire à la rivière, avoient été entraînés par le courant, et qu'ils s'étoient noyés; j'avois lieu de craindre que le même accident n'arrivât à quelques autres. D'ailleurs, je m'étois flatté, en séjournant au Krekenap, de trouver là des pacages, qui rétabliroient mes attelages malades. C'étoit même pour leur donner le temps de se refaire dans ce campement nouveau, que je m'étois permis une course de plusieurs jours. Or, ce canton, ainsi que les cantons précédens, ne leur avoit fourni que des plantes grasses; leur dyssenterie s'étoit encore accrue et je les retrouvois plus malades qu'auparavant. Mon dessein étoit donc de décamper dès le jour même, et d'aller au plus vîte chercher ailleurs une terre plus heureuse.

Ce projet contrarioit celui du voyage à la

mer ; mais un desir ardent ne s'éteint pas si aisément, et je vis bien qu'il faudroit tôt ou tard y céder. On insista, en me représentant que la demande qu'on me faisoit ne retarderoit en rien mon départ, si je voulois que les six qui iroient à la mer emmenassent Jonker pour leur servir de guide ; que, connoissant très-bien les déserts que j'allois parcourir, ils seroient tous à portée de me venir joindre par des routes plus courtes au lieu où je me trouverois. J'eusse trop mécontenté ma troupe, si je m'étois opiniâtré plus long-temps. Mon consentement fut reçu avec les transports d'une joie folle ; il ne s'agissoit plus, dans le moment, ni des maux que nous avions essuyés, ni de tous ceux qui nous attendoient encore ; tout étoit oublié ; l'espoir seul d'une abondante récolte de graisse de baleine rendoit tout le monde heureux.

L'empressement étoit si grand, qu'il fallut permettre encore que Jonker partît à l'instant avec les deux bœufs et son détachement ; je lui donnai un fusil et des munitions ; il fut salué par les acclamations de la troupe entière. Pauvres humains ! qu'on pouvoit contenter à si peu de frais, et qu'un peu d'huile alloit rendre si heureux et si opulens !

Mon départ à moi fut moins gai, quoique j'eusse de très-fortes raisons pour quitter avec plaisir ces bords de la rivière des Eléphans qu'on m'avoit tant vantés, et dont le séjour fut si désastreux pour mes bestiaux. J'étois très-inquiet sur les malheurs dont j'étois encore menacé. Le ciel étoit très-beau. Nous dirigeâmes notre marche au nord; mais, malgré la douceur d'un temps favorable, mes attelages étoient si affoiblis, qu'après trois heures de marche, ils se refusèrent au service et m'obligèrent d'arrêter. L'après-dîner, ils ne purent faire que deux lieues; encore fallut-il nous résoudre à dételer et abandonner trois bœufs, qui, tombés de fatigue, restèrent sur la place, et qui, probablement, y moururent, puisque nous ne les revîmes plus. Dans la nuit j'en perdis cinq autres, que je vis tristement périr au lieu où ils étoient couchés, sans pouvoir les sauver. Le reste étoit si foible, que je désespérois de faire même une lieue. En effet, nous n'avions trouvé dans toute la journée ni eau, ni pâturage; néanmoins je me remis en route, mais avec la précaution d'envoyer de tous côtés à la découverte ceux de mes gens qui ne m'étoient pas nécessaires, afin

de trouver, s'il étoit possible, une source et quelqu'herbage, où nous séjournerions quelque temps.

Ils ne purent rien découvrir; par-tout, dans cet affreux désert, le sol n'offroit qu'une surface aride et brûlée. Ce fut alors que je me reprochai d'avoir perdu sur le bord de la rivière des Eléphans un temps précieux, qui ayant privé mes bœufs du peu de forces qui leur restoient, les avoit mis hors d'état de gagner une terre moins funeste. Cependant, nous tracions nos sillons dans le sable, harassés, tristes, sans espoir. Enfin, j'apperçus au loin le *Krakkeel-Klip* (Roche de discorde), qu'on m'avoit dit contenir un vaste bassin profondément creusé, et qui probablement devoit être rempli par les eaux des dernières pluies. A mesure que nous avançions, nous croyions entrevoir des chariots arrêtés sur les bords du bassin; ce fantôme excita parmi nous une joie universelle et nous rendit à l'espérance. Non-seulement il nous annonçoit qu'il y avoit de l'eau dans les cavités du rocher; mais soit que les chariots appartinssent à quelques voyageurs, ou à des colons qui s'étoient avancés jusques-là, ils me promettoient des

renseignemens certains sur la route que j'avois à tenir. Hélas ! ce n'étoit effectivement qu'un fantôme : à notre approche les prétendus chariots disparurent, pour faire place à deux énormes éléphans ; ils étoient venus se désaltérer au réservoir, et prirent la fuite aussi-tôt qu'ils nous virent approcher d'eux.

La cavité du rocher néanmoins contenoit de l'eau ; même elle en annonçoit assez pour désaltérer toute ma caravane, mais cette eau étoit détestable, parce que, servant d'abreuvoir à tous les animaux sauvages du canton, ses bords étoient couverts de fiente et d'excrémens que sans cesse les pluies délayoient et faisoient descendre dans le fond du bassin. La fermentation de ces matières infectes et putrides, lui avoit communiqué une couleur verdâtre, une odeur nauséabonde, un goût abominable qui révoltoit les sens. Telle étoit pourtant notre détresse, que la découverte de cette mare dégoûtante devint pour nous une bonne fortune. Avant d'y laisser abreuver les animaux, j'ordonnai qu'on y remplît les jarres que nous avions vidées la veille ; et pour la rendre potable, s'il étoit possible, j'eus soin qu'on la filtrât à travers

plusieurs linges; on la mit ensuite sur le feu, enfin, j'y ajoutai quelques onces de café en poudre. A la vérité, elle s'éclaircit un peu par ces opérations, et perdit même, en partie, le mauvais goût que lui avoient fait contracter les particules salines et sulfureuses des excrémens qu'elle tenoit dissous; mais elle n'en avoit pas moins gardé la qualité malfaisante que lui avoient donnée ces dissolutions. Tous ceux qui en burent, furent purgés; ils éprouvèrent des coliques plus ou moins douloureuses; il y en eut même à qui elle causa de longs vomissemens, des hoquets et des douleurs d'entrailles qui nous firent craindre que cette eau n'eût été empoisonnée. Moi seul je fus épargné, ou plutôt je souffris beaucoup moins, parce qu'ayant coupé mon eau avec du lait de chèvre, j'en avalai très-peu.

De mon camp de Krekenap au Krakeel-Klip, il n'y a que huit lieues, et pour ces huit lieues il m'avoit fallu employer deux longs jours; le second je n'avois pu en faire que trois, qui me coûtèrent huit heures de marche. Mais, indépendamment de l'excessive foiblesse de mes bœufs, qui se traînoient avec effort, et faisoient un quart de lieue par

heure, nous étions forcés, presqu'à chaque instant de dételer pour abandonner ceux qui, tombant d'inanition, restoient sur la place : en un mot, on aura une idée précise de l'état malheureux où étoient réduits ces animaux, quand j'aurai dit que, depuis le moment de mon dernier départ, c'est-à-dire, pendant ces deux jours désastreux, j'en laissai dix-sept étendus sur la route.

Vers le soir, je vis arriver successivement au rocher différentes hordes de gazelles (spring-bock) habituées, sans doute, à venir s'y désaltérer. En vain, j'essayai de les joindre et d'en abattre quelques-unes pour notre provision du jour et du lendemain, afin d'épargner le peu de moutons qui nous restoient; mais elles eurent l'adresse de se dérober à notre appétit; et mes chevaux aussi exténués que mes bœufs, ne me permirent pas de les employer à leur poursuite. Jamais situation ne fut aussi désespérante; je crus être enfin arrivé au terme de mes voyages, et me couchai avec les idées les plus tristes et les plus lugubres.

Le lendemain nous trouvâmes nos pauvres bêtes dans un tel état d'abattement et de foiblesse, que nous arrêtâmes, d'un commun

accord, de passer la journée à Krakkeel-Klip, afin de leur donner le temps de se reposer. Je profitai de la matinée pour faire, avec quelques-uns de mes meilleurs tireurs, encore une chasse aux spring-bock, mais nous ne pûmes jamais les approcher, la plaine étant trop découverte.

Il vint heureusement au bassin plusieurs volées de gélinottes; car, il n'y avoit au loin à la ronde que ce seul réservoir qui contînt de l'eau. Mes gens, plus heureux que moi, tuèrent une soixantaine de ces oiseaux, dont nous fîmes un bon repas. Un de mes bœufs étoient dans un état d'agonie qui sembloit annoncer que je le perdrois avant la nuit, je leur abandonnai; apprêté et salé à leur manière, il forma une provision qui leur dura quelque temps.

J'étois retiré dans ma tente, livré aux réflexions les plus amères, quand tout-à-coup, au milieu de la nuit, Kees jeta un cri d'alarme, auquel tous mes chiens répondirent à l'instant même par leurs aboiemens. Cet animal, par la finesse de son odorat, par celle de son ouïe et de sa vue, étoit toujours le premier à nous avertir des dangers; et entre tous les services qu'il me rendoit, celui-ci

étoit un de ceux qui me le faisoient chérir. L'alerte qu'il donna mit tout le monde sur pied. Nous avions à craindre également, et l'attaque des Boshjesman et celle des bêtes féroces. Le voisinage de la citerne pouvoit nous exposer à l'un et à l'autre, et peut-être même à tous les deux ensemble. Dans l'incertitude de l'ennemi que j'avois à combattre, je fis tirer quelques coups de fusil du côté qu'indiquoit mon singe; et, de temps en temps, j'eus soin qu'on renouvelât les décharges.

Ces prétendus ennemis étoient nos gens du cachalot, qui revenoient vers nous, et qui, à la lueur de nos feux, ayant reconnu le camp, s'approchoient pour nous rejoindre. Notre fusillade les effraya. Ils se tinrent à l'écart, et avant d'avancer tirèrent un coup de fusil pour se faire reconnoître.

Mais dans ce moment nous étions si préoccupés de l'idée d'une attaque; nous les attendions si peu à une pareille heure; c'étoit de leur part une imprudence si grande de tirer au lieu de crier et d'appeler, que leur signal ne fit qu'accroître nos alarmes. Nous crûmes avoir affaire à des Hottentots marons qui, munis d'armes volées, venoient

pour nous assassiner et pour piller mon camp; le coup de fusil de signalement nous confirmoit dans cette idée, et s'annonçoit à nous comme le commencement d'une attaque. Nous présumions que l'ennemi tiroit sur nous de quelqu'embuscade très-voisine, et qu'il cherchoit à nous déplacer. Je fis faire aux miens bonne contenance, et nous fûmes au guet durant toute la nuit, bien résolus de vendre chèrement notre vie.

A la vérité, quand le jour parut, je distinguai à une certaine distance un groupe de Hottentots; mais quoique ce fussent en effet les miens, ne voyant point avec eux les deux bœufs qu'ils avoient emmenés, mon esprit préoccupé d'une pensée unique s'y fortifia d'autant plus, et je ne les reconnus pas. Cependant ils approchoient de mon côté, j'allai à leur rencontre, et bientôt l'illusion disparut. Ils accoururent vers moi dans un état de tristesse qui m'annonça combien ma prévoyance avoit été fondée, lorsque je m'opposai à leur départ : ils me dirent qu'ils étoient allés plus avant me chercher vers le nord, parce qu'ils me supposoient plus avancé; mais que n'ayant apperçu ni la trace de mes chariots, ni celle de mes animaux, et

supposant quequelqu'accident avoit retardé ma marche, ils s'étoient vus forcés de rétrograder et de se rapprocher du Krekenap. Quant aux deux bœufs, ils étoient morts en route faute de pâturage. Peut-être les avoient-ils fait périr eux-mêmes en les fatiguant outremesure, et en leur faisant porter une charge d'huile plus considérable que leurs forces ne le permettoient. Ce soupçon à mes yeux approchoit de la vérité; mais dans la circonstance où je me trouvois, je craignois encore de les décourager par des reproches. Qui le croiroit? Depuis l'instant où la troupe avoit quitté le cachalot, elle n'avoit ni bu ni mangé; mais leur passion pour la graisse qu'ils étoient allés chercher, leur avoit rendu la fatigue et la faim supportables. Ils en rapportoient une centaine de livres, et ne regrettoient dans tous les malheurs de cette désastreuse aventure, que de n'avoir pu, je crois, traîner jusqu'ici la baleine elle-même.

Je tremblois de jeter les yeux sur ma caravane; l'état de délabrement où je la voyois tomber de jour en jour, répandoit l'amertume et le découragement dans mon ame. J'en fis à regret la revue et le dénombre-

ment ; il étoit essentiel que je connusse combien il me restoit encore de bœufs en état d'être attelés aux voitures. Hélas ! le nombre en étoit cruellement diminué ; je n'en pouvois fournir à toutes mes voitures, et je me voyois dans la dure nécessité d'en abandonner une dans le désert : c'étoit la première fois que j'étois descendu à ce degré d'infortune. Quelque douloureux que fût ce parti, la nécessité m'en faisoit une loi, et tout mon monde me conseilla de m'y soumettre. Cependant nous n'étions pas pour cela hors d'embarras. Que devenir, où aller, de quel côté tourner nos pas ? Voici ce qui excitoit davantage mon inquiétude et mes regrets ; il me suffit, pour peindre ma situation, d'avouer ici, que ne trouvant plus en moi de ressource pour en dérober toute l'horreur à mes compagnons, je les assemblai aussi-tôt, et m'en remis à eux du soin de me tirer d'affaire. L'on me conseilloit de retourner sur mes pas et de regagner la rivière des Eléphans ; l'autre de pousser en avant vers celle de *Swarte - Dooren*, qui n'est, à la vérité, qu'un torrent ; mais qui, dans la circonstance présente, et après les pluies que nous avions essuyées, nous offri-

roit peut-être de l'eau et quelques pâturages. Le premier de ces projets étoit impraticable, et loin de nous offrir une ressource, il nous menaçoit, nous et nos bestiaux, d'une mort certaine, si nous avions osé l'entreprendre. La rivière des Eléphans, à la vérité, nous eût offert la consolation d'avoir de l'eau en abondance; mais retourner dans les plaines brûlées que nous venions de traverser, passer trois jours encore avec des animaux exténués, dans cette disette de toutes choses, c'est ce que n'eût pu obtenir de ces animaux un dieu même, quand il auroit pressé leurs flancs. D'ailleurs, sûr de ne trouver aucun pâturage, l'autre projet alloit peut-être nous enfoncer de plus en plus dans l'abîme; mais cachée dans l'avenir, cette ressource nous offroit du moins pour aliment l'espérance.

Forcé de choisir, je jetai en avant mon drapeau, et tout s'ébranla pour le départ. Nous abandonnâmes le chariot, après en avoir tiré les effets dont l'usage m'étoit indispensable : on y mit à la place plusieurs caisses très-pesantes, que je fis enlever des deux autres pour rendre leur marche plus facile. Enfin, je renvoyai à un temps plus heureux

le soin de recouvrer ces objets, dont je confiai la garde au ciel et aux éléphans. Mais, en tout cas, pour ôter à quelques hordes de Hottentots, qui auroient pu être conduits dans ce parage, ou même à des colons de la frontière, toute envie de m'éviter la peine d'envoyer un jour chercher cette voiture, je la fis entourer et couvrir entièrement de branchages, ce qui lui donnoit de loin l'apparence d'un buisson; et, par une prévoyance plus heureuse encore, j'en fis enlever une roue qu'on enterra plus loin dans la terre.

Nous marchions, et, à force de précautions, de patience, de courage, nous gagnâmes le *Schuit-Klip;* mais non sans avoir perdu encore quelques bœufs, quoique la distance n'eût été que de deux lieues et demie. Le Schuit-Klip (Rocher-bateau) est une petite roche dont la forme ovale se trouve effectivement, selon sa dénomination, creusée en bateau. Elle avoit conservé une petite quantité d'eau. Par surcroît de bonne fortune, cette eau se trouva exquise; les quadrupèdes du voisinage, qui ne pouvoient boire dans le bassin, à cause de son escarpement trop rapide, n'avoient pu la gâter comme

celle du Krakkeel-Klip. Cet escarpement ne permettoit pas à mes chevaux d'aller s'abreuver au réservoir ; mais nous y puisâmes de l'eau pour les désaltérer un peu, ainsi que mes bœufs ; et toujours plus rempli de confiance dans l'avenir, je remis au lendemain à poursuivre notre route. Tant d'obstacles insurmontables ne laissèrent pas d'atténuer mon courage ; et quoique j'affectasse d'en imposer au-dehors par un air serein et des paroles consolantes, j'étois au-dedans dévoré d'inquiétudes. Swanepoel, qui connoissoit mieux mon caractère et mon humeur, plus réfléchi d'ailleurs que ne l'étoit mon cher Klaas, vint me trouver pour me faire une proposition bien fatale, celle d'abandonner encore un chariot. « Vos attelages, me dit-il, sont dans » un état de foiblesse qui exige que vous mé» nagiez le peu qui vous en est resté ; quel» ques soins que nous ayons pris d'alléger » nos voitures, s'ils en ont encore deux à » traîner, je crains fort que demain au soir » il ne vous reste pas un seul bœuf en vie ; » alors que devenir ! Nous touchons, il est » vrai, au canton dans lequel vit ce Klaas » Baster que vous a indiqué Gordon, comme » pouvant nous être utile. Allez le chercher

» en continuant votre route avec un seul » chariot; faites battre le pays par vos gens; » si vous êtes assez heureux pour le rencon- » trer, envoyez-nous du secours; je ne » vous demande de me donner que quatre » hommes, et je vous réponds non-seule- » ment de la voiture que vous laisserez ici, » mais encore de celle que nous avons aban- » donnée à Krakkeel-Klip ».

Ce conseil étoit assurément le plus raisonnable qu'on pût donner dans une pareille circonstance : en ménageant l'eau du rocher, Swanepoel avoit de quoi suffire aux besoins de son petit détachement; d'ailleurs, il pouvoit survenir quelques pluies qui augmenteroient la citerne. Je lui laissai quelques provisions, et fis transporter, sur le chariot que je laissois, les effets trop pesans qui embarrassoient celui que j'emmenois. « Mon » cher Swanepoel, lui dis-je en partant, si » le malheur qui s'attache à me poursuivre, » attiroit une troupe de Hottentots marons » ou de voleurs Boshjësman, je vous défends » d'exposer votre vie et celle de vos cama- » rades, laissez piller mes voitures, venez » me rejoindre, et que je vous revoye sain » et sauf comme je vous ai laissé ».

Des cinquante-quatre bœufs que j'avois eus en commençant mon voyage, il m'en étoit mort trente-un. Je partageai en trois attelages, les vingt-trois bœufs qui me restoient; convaincu que huit bêtes suffiroient à ma voiture, tant elle étoit allégée; j'eus même le soin de ne faire faire à chaque relais qu'une lieue; et ce fut ainsi que j'arrivai à *Oliphants-Kop* (Tête d'éléphant).

C'étoit encore là une roche à qui sa forme avoit fait donner le nom qu'elle portoit. Je me flattois d'y trouver de l'eau comme au Schuit-Klip; et réellement il y en avoit eu dans ses différens creux; mais il ne s'y trouvoit plus qu'une vase humide. Mes bœufs qui, de toute la journée, n'avoient point bu, et qui, la veille, avoient à peine obtenu quelques gouttes rafraîchissantes, éventoient toutes les fentes de la roche sans y rien trouver. De leurs narines, ces pauvres animaux aspiroient l'humidité qu'exhaloit la vase; ils y promenoient leurs langues pour en laper les parties aqueuses qu'elles pouvoient contenir encore; ils battoient des flancs, et sembloient chercher à s'en imbiber par tous les pores. Pour moi, il ne me restoit qu'un peu d'eau dans une jarre; je la partageai entre les

douze Hottentots que j'avois avec moi : nous en eûmes très-peu chacun. Heureusement mes chèvres nous offroient une ressource ; elles n'étoient point encore taries : intéressans animaux, vous étiez toujours un refuge assuré dans mes désastres.

Les grandes et longues pluies que nous avions essuyées en longeant la rivière des Eléphans, ne s'étoient point étendues jusqu'au canton d'Oliphants-Kop ; ou du moins, s'il avoit subi un orage, comme la vase du rocher l'indiquoit, cette irrigation légère avoit été trop foible pour que l'effet en fût devenu sensible sur le terrein.

Par-tout il montroit une aridité affreuse dont rien ne m'annonçoit le terme. A l'ouest étoit une plaine immense, qui, en se prolongeant probablement jusqu'à la mer, n'offroit de toutes parts, à perte de vue, qu'une longue nappe de terre aride, sur laquelle perçoient de loin en loin quelques plantes grasses, et quelques buissons rabougris et peu fournis. A l'est, un long rideau de montagnes pelées, bordoit tristement l'horizon ; de tous côtés, enfin, régnoient l'abandon, le silence et le néant.

Dans une situation moins déplorable, j'a-

vois dû autrefois mon salut à un oiseau sauvage, qui, s'abattant sur des rochers, m'avoit indiqué qu'ils pouvoient contenir de l'eau ; j'attendois le même bienfait des troupes de gélinottes que je voyois passer en l'air. Dans cet espoir, je suivois leur vol avec des yeux avides ; je savois, par expérience, que ces oiseaux se rendent régulièrement deux fois par jour, à l'eau pour s'y désaltérer et pour s'y baigner; mais dans cette circonstance ils combloient d'autant plus mon désespoir, qu'en passant du nord au sud, puis revenant du sud au nord, sans s'arrêter, il étoit infailliblement certain qu'il n'y avoit pas d'eau dans tout mon voisinage. Ces oiseaux passoient même à une si prodigieuse hauteur, que ma vue ne pouvoit les suivre long-temps ; tout ce que je pouvois augurer de leur passage, c'est qu'ils poussoient jusqu'à la Rivière des Eléphans pour s'y abreuver. Nul autre oiseau de rocher ne s'abattit autour de nous, ce qui m'annonçoit obstinément le plus triste abandon de la nature. Les gélinottes sont, en général, des oiseaux sinistres, qui ne se nourrissent que de grains et d'insectes et que l'on ne rencontre que dans les terres arides et brûlées. Déjà leur

affluence m'avoit causé de grandes alarmes pendant mon premier voyage; je me rappelois qu'au sortir du Sneuw-berg, en traversant le stérile pays du Karauw, j'en avois vu des volées nombreuses, signe également funeste de la stérilité de ces contrées. Mais, ni dans le fertile pays des Cafres, ni dans les bosquets enchantés d'Auteniquoi, je n'en avois jamais apperçu une seule: ce rapprochement fatal acheva de répandre l'effroi dans mes sens.

Nous étions arrivés d'assez bonne heure à Oliphants-Kop pour espérer de faire encore quelques lieues avant la chute du jour, et j'y étois déterminé d'autant plus puissamment, que, ne trouvant là ni pâturage, ni eau, il falloit bien tenter le hasard de rencontrer plus loin un campement meilleur. Mais quand j'eus donné l'ordre du départ, et qu'il fut question d'atteler les bœufs, tous, sans en excepter un seul, refusèrent le service; tous se couchèrent autour de la voiture avec une apparence d'abattement qui annonçoit que c'étoit là qu'ils vouloient mourir.

Jamais situation ne fut plus horrible; je me voyois forcé à passer la nuit sur ce terrein brûlé, où mes attelages alloient périr

par la dure privation de boisson et de nourriture; nous-mêmes, nous étions dévorés par la soif, et, pour comble de malheur, je n'entrevoyois ni remède ni espérance aucune. Cependant pour tenter encore une dernière ressource, j'ordonnai à tout mon monde d'employer ce qui nous restoit de jour à chercher à la ronde, chacun de son côté, quelques trous ou quelques rochers qui continssent un peu d'eau. Moi-même, j'allai à la recherche avec mon singe et mes chiens; mais, hélas! mes Hottentots, et moi-même, nous revînmes tous au camp les uns après les autres, en ne rapportant, pour toute consolation, que ces mêmes paroles: «Je n'ai rien trouvé». Affreuse perspective, qui nous condamnoit tous à souffrir!

Oh! quelle foule de réflexions sinistres se succédèrent alors dans mon esprit! Quel effroi mortel y répandoit la vue des tristes compagnons de mon voyage! Combien de fois je maudis l'imprudente confiance qui m'avoit engagé à poursuivre ma route!

La situation de mes gens, à qui j'avois tenté jusqu'alors de cacher une partie de nos maux, augmentoit de plus en plus mon supplice; mais, comme un grand péril nous

porte à des mesures extrêmes, j'embrassai sans plus tarder le dernier parti que j'avois à prendre ; ce fut d'abandonner ma dernière voiture et les animaux qui me restoient encore, de distribuer à mes Hottentots des armes et des munitions, et de regagner à pied la rivière des Eléphans avec ceux d'entr'eux qui consentiroient à me suivre.

De tous les projets que me permettoit la circonstance, celui-ci, quelque difficulté qu'il offroit, paroissoit encore le plus raisonnable. Cependant, quand je le proposai à mes Hottentots, pas un seul d'entr'eux ne l'accepta. Convaincus du chagrin profond que me causeroit l'interruption d'un voyage, pour lequel ils m'avoient vu tant d'empressement, tous protestèrent qu'ils ne me quitteroient jamais, et jurèrent de me suivre par-tout où il me plairoit de les conduire. Chacun m'exhortoit, au contraire, à prendre courage et à tenter, de nouveau, la fortune en poursuivant encore quelques lieues plus loin. Ceux qui étoient allés à la découverte de l'eau, du côté de l'est, m'assuroient qu'aux pieds des montagnes que nous appercevions, il y en avoit d'autres plus petites, et que les gorges qui séparoient les unes et les autres,

nous offriroient peut-être d'excellens pâturages et des eaux abondantes. Ceux qui étoient allés du côté opposé avoient vu des nuages s'élever, et en tiroient l'augure d'un orage très-voisin, soit pour le lendemain, soit pour la nuit prochaine.

D'aussi vagues conjectures ne me rassuroient guère contre des dangers présens et certains. Cependant, ces touchans témoignages d'affection, je devrois dire de dévouement, me rendoient moins pénible la pensée d'une fin que je regardois comme très-peu éloignée. J'exhortai tout mon monde au repos; pour moi, je me retirai dans mon chariot, où je passai la nuit entière dans les réflexions les plus tristes. Au point du jour, je fus tout d'un coup arraché à ma rêverie par un coup de tonnerre, qui confirma d'une manière authentique ce que m'avoit annoncé l'un de mes Hottentots. Je me précipitai de mon chariot, et, par un mouvement naturel, j'élevai les mains en signe d'adoration vers les nuages que la foudre sembloit chasser devant elle. Mes amis, transportés d'alégresse, vinrent aussi-tôt se ranger autour de moi. Le ciel en un moment se couvrit, et les nuages s'amoncelèrent sur nos têtes. Mon

cœur palpitoit d'aise et de crainte. J'attendois, dans une mortelle impatience, l'heureux effet de cet orage, et j'espérois à tout moment de le voir se résoudre en pluie; cette joie fut passagère, horrible. Emportés par les vents, les nuages allèrent se perdre à l'horizon: ce spectacle nous frappa tous d'une consternation si grande, qu'il nous plongea dans une immobilité totale. Cette fois, le désespoir vint s'emparer des plus résolus, et leur silence m'annonça que je n'avois pour l'instant aucun service à en attendre.

Pendant la nuit il étoit mort deux bœufs, et trois chiens m'avoient abandonné. Je vis expirer après de moi un de mes chevaux. C'est ainsi que je perdois successivement toutes mes bêtes; et je les voyois périr avec d'autant plus de regret, qu'ils avoient partagé mes fatigues, et que je m'y étois attaché comme à des animaux domestiques. Ils n'arrivoient cependant qu'avec lenteur à leur dernier moment; mais ce dernier moment étoit très-douloureux. Ils tomboient dans les convulsions, puis une longue agonie achevoit de les anéantir. L'un étoit à peine étendu mort, que l'autre y succédoit promptement. Après mon cheval, mourut encore

sous mes yeux le meilleur de mes bœufs. De toutes mes pertes, celle-ci m'affligea davantage ; on me pardonnera d'en dire les raisons.

J'avois donné à cet utile serviteur le nom d'Ingland ; c'étoit le plus ancien et le plus fort de mes bœufs ; aussi avoit-il résisté à toutes les fatigues de mon premier voyage, quoique pendant la route entière il eût été constamment employé comme premier timonier à mon chariot-maître. Doué d'un instinct supérieur à celui des animaux de son espèce ; mes gens, quand ils l'avoient détaché de la voiture, se passoient de veiller sur lui comme sur les autres ; ils le laissoient errer à son gré dans le pâturage et l'abandonnoient, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, à son intelligence toute particulière ; bien sûrs qu'il ne s'éloigneroit jamais beaucoup du camp. Falloit-il atteler pour le départ, on n'avoit pas besoin de l'arracher à la pâture, et de le ramener aux chariots comme le reste du troupeau. Dès que les trois coups de fouet qui servoient de signal s'étoient fait entendre, il venoit de lui-même à son poste, et toujours le premier se présentoit aux traits, comme s'il eût

craint de perdre les droits d'une place qu'il n'avoit jamais cessé d'occuper.

Si j'allois me promener ou chasser, à mon retour Ingland, du plus loin qu'il m'appercevoit, quittoit son pâturage, et accouroit vers moi avec une sorte de mugissement particulier qui annonçoit sa joie. Il venoit frotter sa tête le long de mon corps et me caressoit à sa manière ; souvent même il léchoit mes deux mains; j'étois contraint de m'arrêter pour recevoir ses amitiés, qui duroient quelquefois un quart-d'heure. Enfin, lorsque j'y avois répondu par mes caresses et par un baiser, il reprenoit tranquillement le chemin de ma tente, et marchoit devant moi.

La veille de sa mort, Ingland s'étoit couché près de son timon, c'est à cette place qu'il expira : j'eus la douleur de voir ses dernières souffrances, sans qu'il me fût possible de lui donner aucun secours. Ah ! combien de fois, trahi par l'amitié, trompé dans les plus douces illusions, victime de ma confiance, et des penchans les plus honnêtes ; combien de fois j'ai songé à ce pauvre Ingland, et jeté machinalement les yeux sur la main qu'il avoit si souvent léchée !

La pluie, après laquelle nous aspirions avec tant d'ardeur, nous ayant manqué, nous prîmes enfin le parti de quitter notre route nord, et de retourner au nord-est, vers ces gorges de montagnes qui devoient être notre salut.

Depuis vingt-quatre heures, aucun de nous n'avoit mangé. Ce n'est pas que nous n'eussions des vivres; mais nous appréhendions que la nourriture n'augmentât le besoin de boire. Ainsi donc, épuisés de fatigue, affoiblis d'insomnie, dévorés de soif, nous nous remîmes en route, et marchâmes vers les montagnes.

CHAPITRE V.

Voyage dans le pays des petits et grands Namaquois.

Ma destinée, depuis quelque temps, étoit d'être balotté sans cesse du désespoir à l'espérance. Nous n'avions pas encore fait deux lieues, quand subitement se présenta devant moi un motif d'espoir et d'alégresse; c'étoit des pas de bœufs. A la vérité, leurs traces ainsi que les bouses qu'ils avoient laissées, paroissoient un peu anciennes; mais au moins ces vestiges prouvoient qu'un troupeau de bêtes à cornes avoit passé par-là; et soit que ce troupeau appartînt à une horde de Hottentots, soit qu'il fût celui de ce Klaas Baster que je cherchois, je pouvois me flatter, si je le rencontrois, de trouver du secours et des amis.

Tandis que nous raisonnions sur ces probabilités, et sur les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour rejoindre le troupeau, Kees, s'élançant avec un cri de joie hors de mon chariot, se mit à courir en avant, et à

l'instant même il fut suivi par mes chiens. Assurément ce n'étoit pas pour attaquer une pièce de gibier que mon singe montroit cette ardeur, je le connoissois trop poltron. Jusqu'à ce moment, je ne l'avois encore vu qu'une seule fois se hasarder et s'aventurer ainsi : c'étoit à mon premier voyage, quand il me découvrit dans le pays des Cafres, cette source à laquelle je donnai son nom.

Une course absolument semblable paroissoit m'annoncer ici une semblable découverte. Je volai donc où il s'étoit arrêté ; et à deux cents pas de la voiture, je le vis au milieu de ma meute, dans une large cavité extrêmement humide, que les chiens fouilloient et creusoient avec leurs pattes pour y chercher de l'eau.

J'appelai mes gens. Ils vinrent avec des pelles et des pioches, et se mirent à creuser le bassin. Effectivement nous eûmes bientôt deux à trois pintes d'eau trouble et un peu saumâtre : pour la rendre potable, j'y jetai, comme dans celle du Krakkeel-Klip, quelques onces de café en poudre. Mon dessein étoit de la faire bouillir comme au Krakkeel; mais la soif qui brûloit mes gens étoit si cruelle, qu'aucun d'eux ne put se résoudre

à attendre. Il fallut donc leur livrer cette espèce de boue liquide. En père juste, je la partageai également entre tous, selon mon ordinaire, et nous en eûmes très-peu chacun.

Nous nous trouvions au pied d'un petit chaînon de montagnes. Il couroit du nord au sud; et se détachant de la grande chaîne que nous avions à l'est, formoit ainsi une gorge dont il étoit impossible à l'œil de suivre toute l'étendue.

Des troupeaux avoient séjourné là pendant quelque temps. Par-tout la terre foulée, y offroit l'empreinte de leurs pieds. Ainsi, ne doutant pas que je ne trouvasse bientôt une horde hottentote qui me donneroit des renseignemens sur le nomade Baster dont m'avoit parlé Gordon, je pris le parti, en suivant la gorge, d'aller à la découverte.

Pour cet effet, il falloit laisser mon chariot, mes équipages et tous mes bestiaux, à l'entrée de la gorge. C'est aussi ce que je fis. Cependant j'y laissai en même temps, pour gardiens, quatre personnes, et leur enjoignis de creuser et d'élargir le trou, afin qu'en leur fournissant à elles-mêmes une

provision suffisante d'eau, il pût, s'il étoit possible, former un abreuvoir pour les bêtes qui me restoient.

Le nombre en étoit bien diminué. Dès le moment qu'en entrant dans le désert, j'avois cessé de trouver du gibier pour la nourriture de mes gens, je m'étois vu contraint de faire égorger successivement tous mes moutons. Depuis la mort d'Ingland, je venois dans la route de perdre encore deux bœufs. Toutes mes vaches avoient péri. Des quatre chevaux, il ne m'en restoit plus que deux; vrais squelettes dans l'état le plus déplorable, et incapables absolument de faire le moindre service. Il n'y avoit que mes chèvres qui ne se sentoient point de notre affreuse détresse. Elles avoient même donné constamment du lait; et cette ressource journalière avoit été notre unique salut, puisqu'elle m'avoit permis jusque-là de fournir journellement à mes gens un peu de lait, et même à mes chiens, qui par le défaut d'eau eussent pu bientôt gagner la rage.

J'emmenai avec moi huit hommes, parmi lesquels étoit mon Klaas, pour donner à notre recherche une marche plus sûre et plus prompte, et je le chargeai d'aller, avec

trois de ses camarades, à l'ouest de la petite chaîne de montagnes, et de la suivre en remontant au nord ; et moi, pendant ce temps, je m'enfonçai avec quatre chasseurs dans la gorge entièrement couverte de gros buissons.

Après quelque temps de marche, j'arrivai à un sentier qui paroissoit extrêmement battu. Cette découverte, dont nous ne pouvions que nous féliciter, glaça d'épouvante mes quatre hommes. Ils s'imaginèrent que ce défilé conduisoit à quelque retraite de Boschjesman, et me prièrent de ne pas nous enfoncer plus avant, de peur d'être égorgés tous cinq par ces voleurs. Vainement je leur représentai que le plus grand malheur qui pût nous arriver dans la circonstance où je me trouvois, étoit de ne rencontrer personne, et que nous ne pouvions sortir d'embarras qu'en parlant à quelqu'ame vivante ; ils ne voyoient au bout du sentier qu'une horde d'assassins ; et sans oser aller plus loin, ils s'arrêtèrent, partagés entre la honte de m'abandonner, et la crainte d'être égorgés. Quand le diable seroit là avec tout l'enfer, m'écriai-je, il faudroit que j'aille lui parler, j'y suis décidé. Au reste, mes amis,

si vous avez quelque répugnance à me suivre, je vous laisse la liberté de retourner, et je me passerai de vous.

En parlant ainsi, je m'enfonçai dans le sentier, et je vis avec plaisir qu'ils me suivoient tous quatre. Cependant leur marche n'étoit rien moins qu'assurée. Tout en avançant, ils raisonnoient entr'eux sur ce qu'il y auroit à faire, si nous tombions dans une horde de Boschjesman; sur les moyens de l'aborder, si nous n'étions pas attaqués par elle; sur ceux de se soutenir et de se défendre, si nous l'étions. Ces combinaisons de tactique dans mes Sauvages, ces projets raisonnés dans le cas où ce seroient des amis ou des ennemis qu'ils trouveroient, m'amusoient beaucoup. Je voyois sur-tout avec plaisir que la peur, toute grande qu'elle étoit, leur avoit pourtant laissé la tête libre, et qu'en s'alarmant beaucoup sur le danger dont ils se croyoient menacés, ils prenoient néanmoins des précautions fort sages pour s'en garantir si nous étions attaqués.

Elles furent inutiles. Après avoir suivi pendant une heure le sentier, nous sortîmes de la gorge, et débouchâmes dans la campagne, où nous vîmes Klaas et ses camarades

parcourir un emplacement où il y avoit quelques huttes délabrées. Je leur fis signe de venir se joindre à ma troupe ; et pendant ce temps, je montai avec la mienne sur une hauteur voisine, d'où, portant les yeux au loin, il m'étoit aisé de m'assurer si je n'appercevois point dans les plaines d'alentour les hommes à qui appartenoient ces huttes. Mais seulement à quelque distance, je découvris, avec ma lunette, plusieurs cabanes que je reconnus pour être celles de Hottentots ; et il y en avoit même une entr'autres qui me parut plus grande qu'elles ne le sont ordinairement. Etoit-ce là un vrai kraal hottentot ? étoit-ce une de ces stations passagères que s'étoit choisie, pour lui et pour ses gens, ce Baster que je cherchois, et qui vivoit à la hottentote ? Mais soit kraal, soit séjour de Baster, il falloit, pour y trouver des renseignemens ou des secours, m'y rendre sans délai ; et c'est ce que je fis.

En m'approchant, je vis avec regret que toutes étoient vides comme les premières ; elles paroissoient même abandonnées depuis plusieurs semaines. Seulement on avoit laissé dans la grande un de ces moulins à bras dont se servent les colons pour moudre

leurs grains. Ce meuble domestique, déposé là, annonçoit un établissement dans lequel on se proposoit de revenir; et ce qui le prouvoit encore mieux, c'étoient deux petits champs proprement ensemencés d'orge et de blé qui se trouvoient près de la cabane. Mais que m'importoit dans cette occasion l'apparence d'un prochain retour; c'étoit l'homme présent qu'il me falloit, et non celui qui devoit revenir. Au reste, au milieu de ces contrariétés je trouvai au moins un motif de consolation; ce fut une source qui, quoique saumâtre, ainsi que toutes celles que nous avions rencontrées depuis quelque temps, fut pour nous une découverte très-agréable, et soulagea, pour le moment, notre soif ardente.

Je ne pouvois douter, d'après ces indices, que la horde hottentote ou le propriétaire des huttes, ne se fussent retirés avec leurs troupeaux dans les gorges et les vallées des montagnes voisines; et mon intention étoit de les y chercher. Mais comme il étoit trop tard pour continuer nos recherches dans le moment, nous les différâmes au lendemain, et nous nous arrangeâmes pour passer la nuit dans la cabane au moulin. Nos feux,

faute de bois, furent faits avec des bouses sèches, que nous trouvâmes en abondance dans les environs; et j'eus soin qu'on en entretînt plusieurs allumés; me flattant que si le maître de l'habitation étoit à portée de les voir, il auroit sans doute la curiosité de s'en approcher le lendemain, pour en reconnoître les nouveaux hôtes.

Le lendemain personne ne parut, et nous nous vîmes réduits à continuer nos recherches. Mais de quel côté les diriger? Voilà ce qui m'embarrassoit. Sûr au moins qu'en quelque endroit qu'elles aboutissent, elles ne pouvoient que m'éloigner de plus en plus de mon camp, je pris le parti d'y envoyer un de mes gens, avec ordre d'amener au lieu où j'étois, mon chariot et mes animaux. Outre que le sol s'y trouvoit moins brûlé, la petite source devoit suffire pour mes bestiaux; et certes, elle promettoit d'être plus abondante que le trou qui avoit été commencé par mes chiens, et qui déjà peut-être se trouvoit tari. Je donnai donc expressément l'ordre d'empêcher mes bestiaux de dévorer les champs ensemencés.

Pendant que l'on portoit mes ordres au camp, je marchois avec ma troupe vers la

grande chaîne de montagnes, dans l'espoir qu'élevés là de beaucoup au-dessus des lieux circonvoisins, nous distinguerions sans peine où étoient les possesseurs du kraal abandonné. La route, au reste, n'étoit pas embarrassante. Depuis les cabanes jusqu'à la cime la plus haute, elle avoit été tracée par les pas des pâtres et de leurs bestiaux. Mon œil la voyoit circuler sur le revers des montagnes, se perdre de temps en temps dans les sinuosités; puis se remontrant sur les parties saillantes, aboutir au plateau le plus élevé.

Dans un autre moment, je me fusse bien gardé d'entreprendre une marche aussi pénible; et même dans celui-ci, j'en sentois toutes les difficultés. Outre qu'elle alloit, peut-être inutilement encore, nous coûter une journée entière de peine, je craignois que l'épuisement où nous nous trouvions ne nous permît pas d'en supporter l'extrême fatigue. D'ailleurs, si la montagne recéloit en effet des Boschjesman, n'étoit-ce pas exposer visiblement ma troupe, que de l'engager dans ces rochers où ils auroient, pour l'attaquer, tant d'avantage? Je ne sentois que trop bien la force de ces réflexions; mais je

sentois encore mieux que nous ne pouvions échapper à la détresse où nous nous trouvions, qu'en découvrant des humains qui pussent nous secourir : et quand il ne reste plus qu'une seule ressource, examine-t-on si elle a des dangers ?

En route, nous trouvâmes à tuer, sur le sommet des rochers, quelques damans qui furent destinés à notre souper. Nous apportions aussi une petite provision de l'eau de la fontaine, parce que nous avions à craindre de n'en pas trouver sur la montagne : et en effet, sa cime étoit un immense plateau très-aride. Nous y arrivâmes après avoir gravi péniblement sous l'ardeur d'un soleil brûlant ; réunis sur la plate-forme, nous nous vîmes en proie à ses feux devenus presque horizontaux, et elle ne nous offroit pas un seul arbre pour nous en garantir. Mais je n'ai pas besoin de dire que ce n'étoit pas là la pensée qui m'occupoit le plus, et que notre premier soin, quand nous fûmes sur la montagne, fut de promener au loin nos regards de tous côtés pour y découvrir ce que nous étions venus chercher avec tant de peine.

Mes Sauvages, avec leur vue perçante,

ne laissoient échapper aucun objet qu'elle pût atteindre. Gorges, vallées, plaines, montagnes, leur œil visitoit tout avec la plus rigoureuse attention ; ils sembloient même, par une sorte d'émulation, se disputer à qui d'entr'eux découvriroit plus tôt ou un homme ou un troupeau. Hélas ! tant de soins n'aboutirent qu'à nous désoler davantage. Par-tout nous ne vîmes que le tableau décourageant d'une affreuse solitude. Point d'hommes, point d'animaux ; nous paroissions être seuls au monde. Le cri plaintif des damans étoit tout ce qui se faisoit entendre autour de nous.

Oh ! ce fut alors que la consternation devint générale ; et moi-même, qui jusqu'à ce moment avois du moins, au milieu de tant de malheurs, conservé l'espérance, je la perdis. En vain, je conseillai à mes pauvres amis abattus d'apprêter les damans pour leur repas ; en vain je les pressai de boire l'eau que nous avions apportée ; tous se refusèrent à manger, de peur d'être obligés de boire, et à boire, de peur de souffrir plus encore.

Il est vrai que depuis quelque temps nos eaux ayant toujours été saumâtres, elles

nous avoient mis la bouche dans un état de gonflement, d'altération et de douleur, qui étoit devenu une souffrance habituelle. Celles de la veille sur-tout avoient beaucoup aggravé le mal, parce que mourans de soif, et séduits par l'aspect d'une source, nous nous étions permis d'en boire beaucoup. La langue, les gencives, l'intérieur même de la gorge étoient enflammés. Dans un pareil état des organes endommagés, on conçoit aisément qu'une nouvelle eau saumâtre, loin de désaltérer et de rafraîchir, ne pouvoit qu'augmenter l'inflammation. En route, quelques-uns de mes Hottentots avoient tenté de s'en mouiller la langue; elle leur avoit donné les douleurs brûlantes d'un caustique; il n'est donc point étonnant qu'ils eussent pour elle cette sorte d'horreur que donne l'hydrophobie.

Enfin, le soleil étoit déjà disparu de la montagne : n'ayant encore rien apperçu, nous cherchâmes un endroit commode pour y passer la nuit; nous allumâmes un feu derrière une grosse roche pour n'être point découverts des Boschjesman, et nous nous retirâmes. Tous mes Hottentots, accroupis autour de ce feu, les coudes appuyés sur

les genoux, et la tête dans leurs deux mains, gardoient ce morne silence qui est l'effet ordinaire d'un grand abattement. Ils finirent enfin par se coucher à terre, et se préparoient à dormir, cherchant ainsi dans le sommeil une distraction momentanée à des maux qui ne devoient renaître que plus cuisans.

Je m'étois étendu à terre comme eux; mais n'ayant pas comme eux la faculté d'appeler le sommeil à ma volonté, je m'abandonnai tout entier aux réflexions affreuses que comportoit l'horreur de ma situation. Tantôt je me reprochois cette erreur d'espérance qui, sans fruit, m'avoit fait braver tant de périls, et qui m'éloignoit de mon camp de plus de huit lieues; tantôt je contemplois avec attendrissement les malheureux compagnons de mon voyage, condamnés à souffrir avec moi toutes les privations; tantôt revenant sur moi-même, et ne voyant nul remède à cette horrible situation, j'invoquois la mort, et ne songeois qu'aux moyens de hâter son approche; mais l'extrême désespoir souvent touche de bien près à l'extrême bonheur!

Vers une heure après minuit, Klaas, tou-

jours le même, toujours occupé de moi, et sans cesse aux aguets pour m'annoncer une nouvelle favorable, s'approcha tout-à-coup, et me dit d'un ton qui annonçoit les palpitations de l'espérance, qu'il appercevoit des éclairs à l'horizon, vers la partie de l'ouest; que les nuages paroissoient s'amonceler sur nos têtes, et qu'infailliblement nous aurions un orage. Quoique nous eussions été trompés dans la plaine par une fausse joie, plus cruelle que la certitude même de notre malheur, je donnai malgré moi créance au rapport de mon Klaas, et entr'ouvrant le manteau qui m'enveloppoit pour considérer les effets de ce nouvel orage, je pressentis, à mon tour, qu'il viendroit crever sur la montagne, et que nous ne manquerions pas d'en ressentir les bons effets.

Bientôt j'entendis le bruit de quelques grosses gouttes d'eau, heureux précurseurs d'une pluie abondante. Tous mes sens, en un moment dilatés d'aise et de joie, se rouvrirent à la vie. Je sortis hors de ma couverture, et couché sur le dos, la bouche ouverte, je recueillis avec volupté les gouttes que le hasard y faisoit tomber. Chacune d'elles paroissoit un baume rafraîchissant

sur ma langue et sur mon palais desséchés. Je le répète, la plus pure volupté de ma vie entière est celle que je goûtai en cet instant délicieux, acheté par tant de soupirs et de si longues angoisses. L'averse ne tarda point à fondre de toutes parts ; elle tomba trois heures par torrens, le disputant de fracas avec le tonnerre qui ne cessoit de gronder sur nos têtes. Tout mon monde couroit çà et là par l'orage, se cherchant l'un l'autre et se félicitant, avec un air de triomphe, de se voir ainsi baigné ; ils se sentoient revivre ; on eût dit qu'ils cherchoient à se gonfler, comme pour offrir plus de surface à la pluie et s'en imbiber davantage. Pour moi, je goûtois un si doux plaisir à me tremper comme eux, que pour conserver plus immédiatement cette fraîcheur bienfaisante, je ne voulus point ôter mes habits. Cependant le froid, qui à la longue commençoit à me saisir, me contraignit de me dépouiller tout-à-fait, et de me replacer sous mon manteau.

Tant de bonheur ne pouvoit être couronné tristement. Un vent d'est vint déchirer en lambeaux, et emporter devant nous le reste des nuages ; le ciel reprit sa pureté,

et le soleil qui la veille achevoit de dessécher nos corps, sembla ne s'élever ce jour-là, que pour réparer les dégâts de l'orage. Au réveil, chacun se trouvoit un autre homme; nous étions ressuscités : aussi l'un des premiers effets que nous fit éprouver ce changement inespéré, fut une faim dévorante. En de pareilles dispositions, quelle ressource nous offroient ces damans si rebutés la veille, et quelle avidité avoit tout d'un coup succédé au dégoût universel qu'ils nous avoient d'abord inspiré !

Tandis que nous étions occupés à les dépecer pour les faire cuire, je m'apperçus avec surprise qu'il me manquoit un de mes gens.

Comme il étoit possible qu'il se fût écarté dans le voisinage, j'envoyai à sa recherche un de ses camarades; mais celui-ci, après l'avoir appelé et cherché en vain, étant revenu sans le trouver, je fus inquiet, et avec d'autant plus de raison, que personne de nous ne pouvoit dire s'il avoit disparu avant ou après l'orage. Bientôt les inquiétudes se changèrent en alarmes ; et chacun alors chercha une raison à la disparition de l'absent : mais les causes qu'ils en donnoient

étoient toutes également fâcheuses. Selon les uns, il avoit été assassiné par les Boschjesman; selon d'autres, il avoit péri sous la dent d'une bête féroce, en allant probablement à la découverte de l'eau.

Ces deux tristes conjectures me paroissoient également invraisemblables. En vain nous avions erré pendant un jour dans ces montagnes; nulle part aucun de nous n'avoit vu ni Boschjesman, ni même vestiges de Boschjesman. D'ailleurs, quand même il auroit existé dans quelques gorges une horde de ces voleurs, quelle apparence qu'ils eussent pu attaquer un homme, sans que nous ne nous en fussions apperçus, sans que Jantje (c'étoit son nom) se fût défendu et eût appelé à son secours? Ce que je dis ici des Boschjesman, je pouvois le dire d'une bête féroce. Jamais les animaux carnassiers n'habitent que les cantons abondans en gibier, et où par conséquent ils trouvent une nourriture facile. Or, dans celui-ci, nous n'avions vu aucun animal malfaisant; Jantje, selon moi, n'avoit pas plus été enlevé par des Boschjesman, que dévoré par une bête féroce. J'avois bien plus à craindre que, lassé de la vie pénible et souffrante qu'il menoit

depuis quelque temps, il n'eût pris le parti de m'abandonner, et ne se fût dérobé furtivement la nuit ; ou, qu'excédé de fatigue et de besoin, incapable de résister davantage à tant de maux, anéanti et mourant, il ne fût allé, comme les animaux sauvages, rendre les derniers soupirs dans quelque lieu écarté.

Ces sinistres conjectures me paroissoient plus naturelles que celles de mes compagnons, et cependant elles n'étoient pas plus fondées. Pendant qu'ils s'appesantissoient sur les leurs, et que moi, par prudence, je leur cachois les miennes, ils apperçurent ce Hottentot qui accouroit à nous, ayant les bras tendus, et faisant ces démonstrations usitées parmi les Sauvages quand ils ont quelque grande nouvelle, soit bonne, soit fâcheuse, à annoncer.

Arrivé près de nous, il me dit que l'orage de la nuit lui ayant restitué ses forces, il en avoit profité pour essayer de me rendre un service ; qu'il s'étoit flatté d'appercevoir, à la faveur des ténèbres, les feux qui pourroient avoir été faits dans les vallées d'alentour, si par hasard il y en avoit d'allumés ; et que c'étoit dans ce dessein qu'il s'étoit

éloigné de moi. « J'ai couru toute la nuit
» sans appercevoir aucun feu, ajouta-t-il ;
» mais au jour, j'ai vu, à une lieue d'ici,
» sortir d'un kraal un troupeau de moutons
» qui s'est répandu dans la campagne. Ma
» première envie a été d'aller m'adresser
» aux conducteurs. Ils étoient trois ; mais
» comme je ne les connois point, et que
» j'étois tout seul, j'ai cru qu'il étoit plus
» sage de venir vous avertir, pour savoir
» ce que vous voulez faire ».

Dans l'extrémité à laquelle j'étois réduit, rien ne pouvoit m'être aussi favorable que ce que m'annonçoit cet homme. Aussi ses camarades n'entendirent-ils qu'avec des transports de joie le récit de sa découverte. Ils lui serroient la main pour le remercier ; ils le caressoient à leur manière, et m'invitoient à marcher aussitôt vers les pâtres. Moi, de mon côté, je lui témoignai toute ma reconnoissance, et louai dans tout ceci son intelligence, sa prudence et son zèle.

Ce n'étoit pas assez d'avoir échappé momentanément aux angoisses mortelles de la soif, il falloit encore échapper, pour ainsi dire, au désert, en trouvant les moyens d'en sortir ; c'est ce que pouvoient seuls

nous enseigner les pâtres. Guidés par Jantie, nous marchâmes avec empressement vers eux; mais, malgré notre ardeur commune, mes Hottentots trouvoient d'espace en espace, dans leur route, des motifs de distraction : c'étoient les dépôts d'eau pluviale que, pendant la nuit, l'orage avoit formés dans certaines cavités des rochers. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer ces beaux bassins d'un cristal liquide et de la plus pure transparence; ils s'empressoient d'y goûter, et si l'un d'eux découvroit un nouveau réservoir, il appeloit ses camarades, qui s'extasioient de plus belle, et ne manquoient pas d'y goûter encore, et de trouver ses eaux plus abondantes, plus claires et meilleures : vrais enfans, qui sembloient se rassasier pour la soif à venir !

Je sentois au-dedans un contentement bien vif, en voyant ces malheureux Hottentots rire et s'amuser de nos désastres passés, et satisfaits du présent, ne plus songer aux événemens futurs. J'en étois occupé pour eux, mais sans leur en faire part. Cependant une pensée m'attachoit plus fortement encore, et l'espoir qu'elle faisoit briller à mes yeux mettoit le comble au

charme que me faisoient éprouver ces scènes aussi naïves que touchantes. La multiplicité des réservoirs que nous trouvions sur notre route m'annonçoit que l'orage s'étoit étendu fort loin ; et je conclus, avec raison, qu'étant venu de la partie de l'ouest, il avoit dû, avant de fondre sur nous, vivifier la plaine où j'avois abandonné mon camp, et remplir le réservoir près duquel j'avois laissé mon vieux Swanepoel avec quatre hommes. Chaque instant me retraçoit leur joie; je les voyois former, à mon égard, les mêmes conjectures consolantes : je les remerciois tout bas de leur dévouement généreux.

Enfin, nous arrivâmes au lieu où Jantie avoit vu le troupeau; mais depuis le matin il s'étoit écarté : nous l'apperçûmes qui passoit au loin, sur la croupe d'une colline. J'allai droit aux pâtres, qui nous apprirent, en effet, qu'ils faisoient partie de la horde de Klaas Baster, et l'un d'eux s'offrit de me conduire vers lui.

L'approche d'une troupe comme la mienne étoit faite pour effaroucher la horde. Je crus, en y arrivant, remarquer quelque mouvement d'inquiétude et de surprise ;

mais je l'eus bientôt calmée en faisant arrêter tout mon monde, et députant vers elle Klaas avec le pâtre qui nous avoit accompagnés. Je les chargeai de dire de ma part à Baster, que je lui apportois une lettre du colonel Gordon, notre ami commun; que j'étois, comme lui, un voyageur curieux de visiter le pays.

A ce nom de Gordon, les craintes se dissipèrent; bientôt je vis arriver, avec mon ambassadeur, un mulâtre de très-bonne mine, accompagné d'un autre, mais plus petit et de moindre apparence. Le premier étoit Klaas Baster, l'autre se nommoit Piet. Ils étoient frères. Tous deux m'abordèrent avec franchise, et me prirent la main à la hollandoise. Ils en avoient les façons, et parloient très-bien cette langue. Je leur remis la lettre du colonel; mais ici leur science fut en défaut: ni l'un ni l'autre ne savoit lire. La lettre me fut aussi-tôt rendue que reçue.

Gordon leur écrivoit de m'obliger en tout ce qui dépendroit d'eux; mais n'ayant pu prévoir la détresse où je me trouverois, il n'avoit pu spécifier la sorte de service dont j'aurois besoin. Il me fut très-aisé de sup-

pléer à ce qu'elle offroit d'insignifiant. Les yeux fixés sur le papier, je leur fis la longue énumération de mes besoins, et leur demandai, au nom de Gordon, tout ce que celui-ci auroit pu réellement réclamer à tout hasard.

Aux motifs d'intérêt que devoit produire cette recommandation puissante, j'essayai d'en ajouter d'autres encore dans la conversation. En avançant vers le kraal, je racontai aux deux frères tout ce que nous avions éprouvé de désastres depuis notre départ de la Rivière-des-Eléphans ; le désespoir où, jusqu'au moment de l'orage, nous avoit réduits le manque d'eau ; enfin, cette triste suite d'affligeantes aventures qui m'avoient forcé d'abandonner mes trois chariots, et de laisser mon monde et mes équipages épars sur la route. Je leur montrai beaucoup d'agitation en leur racontant tous les obstacles qui naissoient sous mes pas, et j'étois, dans le fond, très-affecté. Un secret pressentiment m'annonçoit que ces obstacles se multiplieroient un jour à tel point, qu'il ne me seroit plus possible de les franchir.

Les deux frères paroissoient s'intéresser

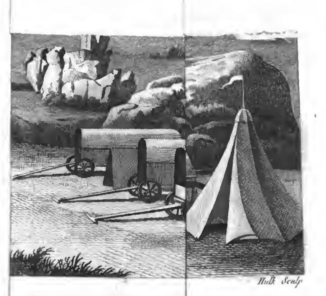
à mes malheurs. Ils en avoient écouté le récit avec attention et sans m'interrompre; mais arrivés près du kraal, l'aîné rompit tout-à-coup le silence, et frappant fortement la terre avec son pied, consolez-vous, me dit-il, avant peu de jours vos trois chariots seront ici avec tout votre monde.

Quelqu'agréable que me fût cette nouvelle, elle ne m'en parut pas moins étonnante. Il me sembloit même difficile que mes chariots pussent arriver aux montagnes où nous étions; car, quoiqu'elles fussent inférieures en hauteur au plateau sur lequel nous avions passé la nuit, elles étoient cependant encore très-élevées au-dessus de la plaine. Au reste, puisque mon hôte me garantissoit l'exécution du projet, je devois croire à sa possibilité. Entrés dans sa hutte, Klaas Baster m'invita à me reposer. Il me renouvela plus affirmativement encore ses promesses, et ajouta qu'en ce moment, à la vérité, il ne pouvoit pas commencer à les effectuer, parce que ses troupeaux étoient à la pâture; mais qu'aussi-tôt qu'ils seroient de retour, son frère partiroit avec tous leurs bœufs et le nombre d'hommes nécessaire pour aller au secours de Swanepoel et

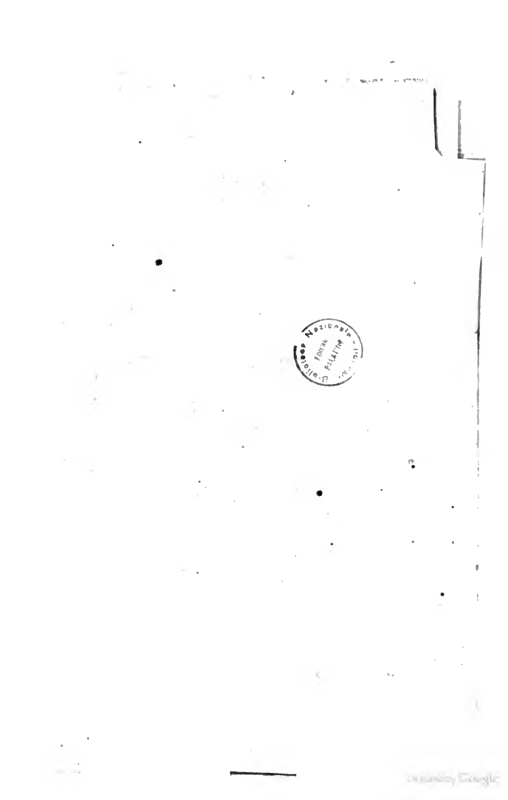
de ses quatre compagnons ; qu'on leur porteroit des vivres, et que bientôt je les verrois auprès de moi.

Cette entreprise alloit porter la joie et l'allégresse dans l'ame de tous mes compagnons d'infortune. Comme je supposois que, d'après mes premiers ordres, une partie d'entre eux devoient être arrivés à la fontaine où je leur avois dit de se rendre, j'envoyai trois des miens leur en faire part. De la fontaine, ceux-ci étoient chargés de reprendre la route que nous avions parcourue entre les deux chaînes de montagnes, de reconnoître l'Oliphants-Kop, et de là, suivant toujours la trace de mes voitures, d'aller annoncer à Swanepoel et à sa troupe qu'il alloit leur arriver du secours.

Dans l'après-dîner, Klaas-Baster employa ses gens et ceux des miens qui me restoient, à construire une hutte particulière pour mon usage. Vers le soir, son frère partit pour exécuter le projet convenu. Je lui donnai deux fusiliers, destinés à l'escorter et à lui servir de guides; et d'ailleurs, en passant près de la fontaine, il devoit encore emmener avec lui quelques-uns de mes gens; car ayant à charger sur les deux voitures ceux



.AAS BASTER.



des effets de la dernière, que j'avois abandonnés, il lui falloit beaucoup de monde.

Le temps qu'alloit exiger ce voyage, me forçoit indispensablement à passer quelques jours dans le kraal; peut-être même étois-je menacé d'y faire un séjour assez long, puisque je ne pouvois me dispenser de donner à ma caravane, à mes chevaux et à mes bœufs même, s'il m'en restoit encore quelques-uns en vie, le repos nécessaire pour se remettre de leurs fatigues. Dans cette inaction forcée, il ne me restoit d'autre parti et d'autre ressource que la chasse. Mes journées du lendemain et du surlendemain furent donc employées à aller, avec mon hôte et mon guide, chasser dans les montagnes. Mais le soir du second jour, j'éprouvai, je l'avoue, un mouvement de surprise bien agréable, lorsqu'approchant du kraal, je vis flotter mon pavillon près de la hutte qu'on m'avoit construite. Mon chariot et mes gens y étoient arrivés pendant le jour. A cette vue, je jetai un cri de joie involontaire, et l'espérance, depuis si long-temps bannie de mon ame, y rentra enfin pour la première fois. Je trouvai même treize bœufs et mes deux chevaux en vie.

C'étoient les seuls animaux qui eussent, avec mes chèvres, échappé à la mort.

Du reste, la chasse ne me promettoit, dans ces montagnes, ni de grands plaisirs, ni des objets de collection bien précieux. Le gibier y étoit infiniment rare; et je n'y vis guère qu'une espèce particulière de gazelle, nommée par les Hottentots *Kainsi*, et par les Hollandois *Klip-Springers* (sauteurs de rochers), dont aucun auteur n'a encore, jusqu'à présent, donné une description parfaite.

Le kainsi n'a reçu des Hollandois sa dénomination de sauteur de rochers (klip-springer) que pour la légèreté avec laquelle il saute de roche en roche; et effectivement, de toutes les espèces de gazelles, celle-ci est la plus agile. Elle a la grosseur du chevreuil d'un an, et le pelage d'un gris jaunâtre; mais son poil a cela de particulier, qu'au lieu d'être rond, souple et solide, comme celui de la plupart des autres quadrupèdes, il est plat, rude, et si peu adhérent à la peau, que le moindre froissement le fait tomber. Aussi rien n'est-il plus aisé que d'épiler cet animal: mort ou vif, la facilité est la même; il ne faut pour cela, que le frotter, ou même toucher seulement sa peau. Plusieurs fois il m'est

arrivé de chercher à conserver la fourrure de ceux que j'avois tués, et jamais je n'ai pu en venir à bout. Quelques soins, quelques précautions que je prisse en les écorchant, toujours j'ai vu tomber en très-grande partie leur fourrure, et par conséquent la peau étoit peu propre à être conservée.

Une autre particularité de ce poil si singulier, c'est d'être fragile, en sorte que si vous en prenez entre les doigts un petit faisceau, et qu'avec les doigts de l'autre main vous venez à le tordre, vous le brisez comme si c'étoit les barbes d'une plume. Au reste, cette dernière propriété n'appartient pas exclusivement au poil du kainsi; je l'ai reconnue chez quelques espèces de quadrupèdes qui, comme lui, vivent dans les rochers.

La gazelle dont je parle, diffère encore des autres espèces par la forme du sabot. Le sien, au lieu d'être pointu ainsi que le leur, est arrondi par le bout; et comme d'ailleurs sa coutume, quand elle saute ou quand elle marche, est de pincer de la pointe de la corne, sans appuyer aucunement du talon, elle laisse une empreinte qui la rend reconnoissable entre tous les antilopes d'Afrique.

Sa chair est exquise et fort recherchée,

particulièrement des chasseurs. Les panthères et les léopards en sont également très-friands; et j'ai même entendu dire à des Hottentots, que ces animaux se réunissent plusieurs ensemble pour chasser au kainsi, et que quand il s'est réfugié sur quelque corne d'une roche bien escarpée, l'un d'eux va au bas du rocher attendre sa proie, tandis que les autres s'avancent pour l'attaquer et le forcer à se précipiter du haut de sa retraite. Je ne crois point à ces prétendues associations dans les animaux de la famille du tigre. Tous vivent isolés, et chassent pour leur propre compte. Je n'ai jamais vu que l'hyène, le jackal et le chien sauvage se réunir avec ceux de leur espèce, marcher en troupes et combiner des projets de tactique, soit pour éventer une proie, soit pour la poursuivre et la forcer.

C'est une chasse fort divertissante que celle du kainsi. Il est vrai qu'on ne peut guère le forcer avec des chiens, et que bientôt, par son inconcevable agilité, il leur échappe et se met hors de leur atteinte sur quelque pointe de rocher bien isolée, où il reste des heures entières, à l'abri de toute poursuite, et suspendu, en quelque sorte, au-dessus de

l'abîme. Mais dans cette position, il semble se placer encore mieux pour la balle ou la flèche des chasseurs ; et s'ils n'ont pas toujours la facilité de pouvoir le ramasser quand ils l'ont tué, ils ont au moins, presque toujours, celle de le tirer à leur volonté.

Maintes fois j'ai été témoin de ce que peut l'excessive légèreté de cet animal ; mais un jour, entre autres, j'en ai vu un exemple qui m'a étonné. J'en chassois un, et, par la nature du lieu, il se trouva tout-à-coup tellement pressé par mes chiens, qu'il alloit être forcé et saisi. Nul moyen d'échapper. Devant lui étoit un immense rocher perpendiculairement escarpé et qui l'arrêtoit tout court. Mais sur ce mur que je croyois un glacis vertical, se trouvoit une petite rugosité, saillante tout au plus de deux pouces, et que le kainsi avoit apperçue. Il y saute, et à ma grande surprise, il s'y tient cramponné. Je crus au moins qu'il alloit en être bientôt précipité ; et mes chiens eux-mêmes s'y attendoient si bien, qu'ils coururent au bas de la roche, pour le recevoir et le saisir quand il tomberoit. Je cherchois à le harceler, afin de hâter sa chute ; je voulois lui faire perdre l'équilibre, et dans ce dessein je lui jetois de

petites pierres. Tout-à-coup, comme, s'il eût deviné mon projet, il ramasse toutes ses forces, s'élance de mon côté, passe par-dessus ma tête, puis, tombant à quelques pas de moi, m'échappe comme un éclair. Malgré la rapidité de sa fuite, il m'eût été facile encore de le tirer; mais son saut m'avoit tellement surpris et amusé que je lui fis grace de la vie. Il n'y eut d'attrapé que mes chiens, qui, tout confus de le voir échapper, ne revinrent à moi qu'avec une espèce de honte.

Avec le kainsi, je ne vis, dans toute la chaîne des montagnes, d'autre gibier que des dassen ou damans. Néanmoins la race en est peu nombreuse; parce que les aigles et les autres oiseaux de proie, qui habitent ces montagnes, les empêchent de se multiplier.

C'est un spectacle curieux que celui de la chasse de ces carnivores. Perchés vers la cime et sur les roches les plus escarpées de la chaîne, ils guettent au loin le gibier; et leur vue perçante peut le distinguer à des distances énormes. Apperçoivent-ils un de ces damans parmi les rochers amoncelés; ils fondent sur lui avec l'impétuosité de la foudre, l'enlèvent avant qu'il ait eu le temps de gagner son trou, et l'emportant dans leur aire,

vont le dévorer ou le livrer au bec et aux serres de leur famille affamée.

Pour moi, c'étoit moins à ces petits quadrupèdes, qu'aux vautours et aux oiseaux de proie, que j'en voulois; toujours occupé de ma collection, je me flattois de trouver là une heureuse occasion d'y ajouter quelques objets intéressans ou neufs; et mon espérance n'étoit point vaine. Mais comment arriver à portée de ces oiseaux sans être apperçu par eux; et quelle possibilité de les atteindre, s'ils m'apperçevoient? Je n'avois donc qu'un seul parti à prendre, celui de me tenir blotti dans des broussailles, près d'un endroit où il y eût beaucoup de damans; et là, d'attendre patiemment que quelqu'un d'eux vînt fondre sur eux. La ruse me réussit, car c'est à elle que je dois plusieurs oiseaux de proie nouveaux et rares, dont je donnerai les descriptions dans mon ornithologie.

J'ai tué aussi, dans le même canton, un vautour d'un blanc isabelle. Les colons hollandois nomment cet oiseau *Witte-Kray* (corbeau blanc). Il n'est rien moins qu'un corbeau; car c'est positivement un vautour. Les Namaquois lui ont donné le nom *ouri-*

Gourap; un autre oiseau très-commun aussi sur ces montagnes, et dont je parlerai de même par la suite, tient par ses caractères du vautour et du corbeau, et forme entre les deux espèces un genre intermédiaire. Son plumage est noir; mais il porte une cravatte blanche sur la nuque, ce qui, dans les colonies, lui a fait donner le nom de *Ring-Hals-Kray* (corbeau à collier). On l'y trouve néanmoins assez rarement; mais il est fort abondant dans les rochers où j'étois. Je l'ai nommé le *Corbivau.*

Quoique toutes ces différentes chasses aient été pour moi l'occasion de plusieurs aventures, dont quelques-unes ne seroient peut-être pas sans intérêt pour mes lecteurs, je ne me permets pourtant de parler ici que de celles qui peuvent contribuer en quelque chose aux progrès de l'histoire naturelle; et c'est à ce titre que je vais raconter les détails suivans.

Un soir que j'étois revenu d'assez bonne heure au kraal, l'un des gardiens des troupeaux de Klaas Baster vint, avec un grand empressement, nous annoncer qu'il venoit de voir deux éléphans s'arrêter dans une bruyère du voisinage. Il y avoit peu de nou-

velles qui pussent m'intéresser autant que celle-ci. Elle me rappeloit tout le plaisir qu'à mon premier voyage m'avoit procuré la chasse de ces animaux dans le pays d'Auteniquoi; et ceux-ci paroissant annoncer qu'ils passeroient la nuit dans le lieu où ils se trouvoient, je pouvois me flatter de les joindre avant qu'ils le quittassent. Il fut donc résolu que nous irions les attaquer au point du jour; et en conséquence, je fis fondre aussi-tôt du plomb pour en couler les balles qui nous étoient nécessaires. Mais Klaas Baster n'avoit plus son fusil sur le coup, il voulut l'y remettre; et selon le sot usage du pays, il employa, pour en venir à bout, un temps considérable à tirer au blanc.

Ainsi fut brûlé inutilement plus d'une livre de ma poudre; et cependant, c'étoit bien moins cette perte qui m'affectoit, que l'imprudence et l'opiniâtreté du tireur. Certainement il ne pouvoit douter que le bruit de cette longue pétarade, grossi et répété par les échos multipliés des montagnes, ne dût effaroucher les éléphans, et les forcer à se retirer plus loin. Or, c'est ce qui arriva. Le lendemain, conduits par le pâtre, et accompagnés de plusieurs de mes Hottentots, nous

nous avançâmes, avec toutes les précautions possibles, vers la bruyère; mais nos précautions furent en pure perte, les deux animaux avoient quitté le lieu, et nous ne vîmes d'eux que des fumées et des traces. Néanmoins, je ne perdis pas l'espoir de les rejoindre. Ces traces elles-mêmes m'en indiquoient le moyen, si je voulois me résoudre à le suivre; et c'est le parti que je pris.

Nous marchâmes long-temps sur un terrein abominable. Nous allions de saccades en saccades à travers les éboulemens et les quartiers de rochers détachés des montagnes. Plus paisible, et les sens plus rassis, j'eusse dévoré des yeux ce spectacle d'un effet horrible et bizarre. C'est ici que la nature épuisée n'a plus de force pour se reproduire! Que de siècles ont, tour-à-tour, vieilli, déraciné, rongé ces barrières formidables! Ainsi chaque portion du globe, l'une après l'autre, est dévorée par le temps, ou plutôt le globe entier s'use chaque jour et se fond au sein de l'espace.

Après une marche très-fatigante, après bien des détours et des circonvolutions, nous revîmes enfin derrière une petite colline les deux éléphans que nous cherchions; et pour

comble de bonheur, le lieu nous favorisa tellement, que nous pûmes nous approcher d'eux jusqu'à vingt pas sans en être apperçus. Klaas Baster et moi, nous ajustâmes chacun le nôtre. Le mien tomba sur le coup : c'étoit une femelle : le sien étoit un mâle ; il poussa un cri effroyable qui nous glaça tous d'épouvante, et alla tomber à deux cents pas plus loin. Mes Hottentots le suivirent. Mais à peine l'eurent-ils vu à terre, que je les entendis crier, à plusieurs reprises et avec tous les signes de la joie, *poes-kop, poes-kop*. Etonné de ces cris, dont je n'entendois point la signification, j'en demandai l'explication au Baster. Il me répondit, qu'on appeloit *poes-kop* (tête camuse), une race particulière d'éléphans qui ne porte point de défenses ; que ces éléphans étoient infiniment rares, et que de là venoient les cris de joie et de surprise qu'avoient poussés mes gens ; qu'enfin, les poes-kop, quoique privés de l'arme qui est propre à tous les autres, étoient beaucoup plus redoutés que ceux-ci, parce qu'ils étoient plus méchans.

Lorsque j'eus bien examiné ces animaux, je me convainquis aisément qu'ils n'étoient pas d'une espèce différente des autres élé-

phans, comme le prétendoit Klaas Baster, mais bien une simple variété ou jeu de la nature. Et depuis, j'ai appris par de grands chasseurs, que, quoique les poes-kop soient très-rares, on ne laissoit pas de trouver, de temps à autre, de ces animaux toujours privés de défenses, à quelque vieillesse qu'ils soient parvenus. Celui que je venois d'abattre n'en offroit pas la moindre apparence. Il n'en auroit certainement jamais eu; car j'ai fait observer ailleurs, que les défenses paroissent déjà aux éléphans dans leur plus grande jeunesse. J'ai dans mon cabinet deux de ces défenses, qui n'ont pas plus de deux pouces et demi de longueur en tout, et que j'ai arrachées à un éléphant qui tétoit encore : il n'étoit peut-être pas âgé de plus de trois à quatre mois. Au reste, cette particularité n'en est une que pour le climat de l'Afrique; mais elle cesse de l'être pour d'autres contrées; car, autant il est rare, en effet, de rencontrer au Cap de-Bonne-Espérance des éléphans sans défenses, autant il est rare d'en trouver d'armé à l'île de Ceylan. Ce fait m'a été attesté par des personnes qui ont passé trente ans dans cette île, et qui y ont assisté constamment à toutes les chasses d'éléphans

qui se font à certaines époques. Sur cent de ces animaux qu'on y prend, c'est un phénomène d'en rencontrer deux qui soient armés, et encore leurs défenses ne pèsent-elles pas plus de quinze à vingt livres; quant aux femelles, jamais celles du pays dont je parle n'en ont offert seulement la trace; tandis qu'au Cap de Bonne-Espérance elles en ont toutes de plus ou moins fortes, et même les vieux mâles y portent des armes formidables; car il n'est pas rare d'y tuer de ces derniers dont les défenses soient chacune du poids de cent livres; on en a même eu dans les magasins de la Compagnie qui pesoient jusqu'à cent soixante livres; c'est ce que m'ont assuré plusieurs personnes dignes de foi, qui étoient chargées de cette partie au Cap.

Les éléphans de Ceylan seroient-ils donc d'une espèce différente de ceux d'Afrique? C'est ce que je ne puis croire; il est cependant prouvé maintenant que le rhinocéros de l'Inde n'est pas de la même espèce que celui du Cap de Bonne-Espérance, puisqu'ils ont entr'eux des caractères distinctifs qui les séparent totalement l'un de l'autre; c'est ce qu'il faudroit démontrer à l'égard

des éléphans du Cap et de Ceylan. Les colons et les Hottentots qui avoient eu occasion de rencontrer ou de tuer des éléphans poeskop, m'ont assuré qu'ils étoient tous mâles. Celui que je venois de tuer avoit dix pieds quatre pouces de hauteur. A juger de son âge par ses molaires, qui n'étoient presque pas usées, il devoit être très-jeune encore. La femelle n'avoit en hauteur qu'un pied de moins; c'étoit la plus grande que j'eusse encore vue; ses défenses pesoient vingt livres chacune. Cependant dans la suite de ce voyage, j'ai rencontré des femelles plus fortes que celle-ci, et dont les défenses pesoient un tiers de plus.

Cette taille extraordinaire dans des animaux qui habitent une contrée si stérile, qui ne produit que des eaux saumâtres, m'avoit beaucoup étonné. J'observai aussi que les bestiaux du Baster étoient d'une force et d'une grandeur remarquable : ce double fait me conduisit à une réflexion bien simple. Parcourant à mon précédent voyage le pays des Cafres et la terre d'Auteniquoi, je n'avois vu de toutes parts que des sites enchanteurs, pâturages toujours verdoyans, forêts magnifiques, rivières et ruisseaux

abondans ; nulle contrée n'étoit, en apparence, plus favorable aux herbivores tant domestiques que sauvages ; et néanmoins, ils sont non-seulement retardés dans leur croissance, mais ils ne parviennent qu'à une grandeur et une grosseur médiocre. Au contraire, dans le pays où je suis actuellement, l'espèce des uns et des autres étoit superbe ; et l'eau même saumâtre, comme on ne l'a que trop vu, y est fort rare, et son sable aride ne nourrit que des plantes chétives, une espèce de gramen nommé dans ce pays herbe au Boschjesman. J'étois donc porté naturellement à penser que dans les cantons trop humides, la sève est trop aqueuse et manque de substance nutritive; peut-être aussi la terre a-t-elle des veines qui produisent des sucs différens plus ou moins nourriciers. Jusqu'ici j'avois été fondé à croire qu'un terrein sablonneux, quel qu'il soit (celui par exemple des Namaquois), devoit produire des sels pernicieux aux plantes qui y croissent, et qui nuisent par conséquent aux bestiaux ; et qu'au contraire, le charmant pays d'Auteniquoi et la Cafrerie, dont les terres sont bonnes et bien arrosées, devoient fournir en abondance

tous les sucs favorables à la vie. Je m'en tiens sur tout ceci, au fait plus certain que des conjectures, et laisse, à qui voudra s'en occuper, le soin de rechercher d'autres causes. J'observerai seulement, que dans le cours de mes voyages j'ai généralement remarqué que les terres trop arrosées produisoient des herbes acides que refusent les bestiaux qui n'y sont pas habitués. Les colons nomment ces terres *Sure-vlakte* (plaine aigre).

Avant d'abandonner nos deux éléphans, je résolus de faire arracher les défenses de la femelle. Mes Hottentots me conjuroient aussi d'enlever les filets des deux animaux. Cette double opération employa le reste du jour, et nous força de passer la nuit au milieu même de cette immense boucherie. Les pieds, selon la coutume, les pieds, morceaux friands et rares, furent cuits dans la braise. Chacun mit la plus grande ardeur à servir cette cuisine, que nous n'avions depuis long-temps flairée. Mets distingués pour le chef, filets plus communs pour de plus affamés, beaucoup de joie et d'appétit de la part de tous les conviés, des eaux abondantes et pures, rien ne manquoit à ce sou-

per fameux, que la certitude d'en faire tous les jours un pareil.

C'est ainsi qu'en amusant mes loisirs, je partageois mes journées entre le plaisir de la chasse et celui de prendre des deux frères nomades les informations les plus précises sur le pays que je me proposois de parcourir; mais la plus agréable pour moi fut, sans contredit, celle où je vis tous mes effets arrivés au kraal de Baster, et mes gens réunis tous enfin autour de moi. Chacun d'eux s'empressoit de me témoigner sa joie; chacun, à l'envi, me racontoit tout ce que mes dangers lui avoient donné d'inquiétude, et il fallut écouter ce débordement de protestations, par lesquelles tous cherchoient à enchérir sur leurs camarades. Ce fut avec bien du plaisir que j'embrassai Swanepoel. Le bon vieillard avoit désespéré de me revoir jamais, et néanmoins il étoit resté fidèlement à son poste. Depuis mon départ, lui et sa troupe avoient vécu, en partie, d'une gazelle-pazan qui, étant venue boire à leur réservoir, y avoit été tuée par lui. Heureusement pour eux, l'orage que nous avions éprouvé sur la montagne s'étoit fait sentir de leur côté; et, en remplissant leur

citerne, il leur avoit assuré, pour quelque temps, une provision d'eau. Ils avoient même recouvré un de mes bœufs que je venois d'abandonner mourant sur la route. Désaltéré et ranimé par la pluie, l'animal s'étoit rapproché d'eux; et guidé par les feux qu'ils tenoient allumés, il les avoit rejoints. Swanepoel s'étoit flatté de voir également revenir auprès de lui les trois chiens qui m'avoient quitté, mais ils ne reparurent point, et sans doute ils seront restés dans le désert, où ils seront devenus sauvages. Au reste, ce qui lui avoit donné le plus de peine dans son petit camp, c'étoit les attaques fréquentes des lions et des hyènes. Les cadavres de tous ces bœufs que je m'étois vu forcé d'abandonner sur ma route, avoient, par leurs émanations, attiré une grande quantité de ces animaux féroces, et leur nombre, ainsi que leur fureur, devenoient très-inquiétans pour la petite troupe.

Le rassemblement de ma caravane exigea de moi des soins nouveaux, une surveillance assidue, et par conséquent une vie plus sédentaire. Il est vrai que la chaîne des montagnes ayant peu d'animaux, quelques jours m'avoient suffi pour me procu-

rer ceux qu'elle pouvoit ajouter à ma collection. Je ne chassai donc plus que pour varier mes occupations et éviter l'ennui du désœuvrement. Bientôt même, par un événement dont je ne me doutois guère, je fus obligé d'y renoncer entièrement.

Un jour qu'avec mon fusil je parcourois les vallées, je vis, à quelque distance, une mulâtresse qui, montée sur un bœuf qu'elle menoit fort lestement, paroissoit se rendre au kraal. Elle étoit habillée à la hottentote, et conduite par un homme que je reconnus pour être de la horde de Klaas Baster. Dès que le guide m'apperçut, il me montra de la main à la voyageuse. Celle-ci, mettant aussi-tôt sa monture au trot, vint droit à moi; elle me salua en hollandais, et après avoir mis pied à terre, me pria de l'accompagner au kraal. C'étoit une sœur de Klaas Baster, fille encore, et vivant dans une autre horde éloignée de la sienne. Dès le jour même où j'étois venu chez lui, il avoit envoyé un exprès à sa sœur, pour lui faire part de mon arrivée; et celle-ci, qui étoit curieuse de me connoître, accouroit avec empressement pour me voir. Elle avoit une très-jolie figure. A la vérité, ce

n'étoit ni la taille svelte, ni la candeur naïve de Narina; un peu d'embonpoint nuisoit à l'agilité de ses mouvemens. Mais elle avoit en coquetterie et en graces, tout ce que donne le souvenir d'une origine distinguée; car celle-ci n'étoit point née sauvage, et se prétendoit, sans doute, d'une nature infiniment supérieure.

Son père étoit un Européen qui, dans sa jeunesse, avoit passé au Cap, et qui, successivement serviteur de la Compagnie, puis valet de paysan, étoit venu à bout, par son travail et son industrie, de se faire, à vingt-cinq ou trente lieues plus loin, sur les bords du *Roene-Rivier* (rivière verte), une habitation assez considérable. D'abord il avoit vécu avec une hottentote, et c'est de cette association qu'étoient nés Klaas Baster, Piet Baster et leur sœur. Mais devenu vain à mesure qu'il étoit devenu riche, il avoit eu honte de sa femme, et s'étoit séparé d'elle pour épouser une blanche. Celle-ci lui avoit donné plusieurs enfans, dont deux garçons qui, âgés l'un de vingt ans, l'autre de vingt-deux, vivoient avec leur père dans son habitation, et qui, ainsi que leur mère, deve-

nus ses ennemis, lui faisoient passer une vie malheureuse.

Non-seulement ces jeunes gens avoient rougi de se voir des frères mulâtres, mais ils les avoient tant persécutés, tant vexés, que ces malheureux avoient été obligés de fuir. La sœur s'étoit retirée chez les Hottentots de la horde de sa mère. Les deux Baster, attachés l'un à l'autre par l'amitié, ne voulant point se séparer, étoient venus former ensemble un établissement plus au sud, dans la plaine. Déjà ils avoient défriché successivement deux excellens terreins, et successivement leurs parens les en avoient chassés à force ouverte, et en tuant une partie de leurs bestiaux ; plusieurs fois même ils avoient eu la barbarie de frapper Klaas, car c'étoit principalement à lui qu'ils en vouloient. Pour se soustraire à leur rage, il étoit venu s'établir avec son frère dans les hautes montagnes, où il se flattoit d'être plus aisément caché. Tous deux mariés à des Hottentotes, ils formoient, avec leur famille et les gens attachés à eux, qui tous étoient leurs parens, une horde composée de quinze à dix-huit huttes. Néanmoins Klaas vivoit dans une inquiétude

continuelle, craignant sans cesse d'être découvert et surpris par ses cruels frères; et telle étoit la cause des alarmes qu'il avoit montrées quand j'étois venu vers lui avec ma troupe.

Ceux-ci habitoient le Namero. Ainsi Klaas étoit, en quelque sorte, à la discrétion de ses ennemis; et, à dire le vrai, j'étois étonné de le voir rester dans leur voisinage, vu qu'il s'attendoit à périr d'un coup de fusil, et que déjà même il avoit été manqué plusieurs fois par eux, à ce qu'il me dit. Son malheur m'intéressoit beaucoup. J'eusse désiré, en reconnoissance des services qu'il me rendoit, de le réconcilier avec sa famille; et comme j'allois traverser les cantons qu'elle habitoit, je formai le projet de ce raccommodement. Le succès me paroissoit si facile, que je n'hésitai pas d'offrir ma médiation à l'infortuné Baster, et que je m'avançai même jusqu'à oser lui répondre d'un traité de paix s'il vouloit m'accompagner. Il parut sensible au motif qui avoit dicté mes offres, mais il désespéroit d'adoucir la haine de ses implacables parens, et me demanda, pour toute grace, si j'avois occasion de les voir à mon passage, de ne point leur parler

de lui, et de leur cacher même que je l'avois vu. Quant à la sœur, autant par le genre de vie qu'elle avoit adopté que par la tournure de son humeur, elle me paroissoit très-heureuse. Ses journées, tant que je fus auprès d'elle, se dissipoient en folies. Elle étoit sur-tout fort curieuse. Mes chariots et tous mes équipages l'occupoient sans cesse; sans cesse elle les visitoit : je n'avois aucun meuble, aucun effet dont elle ne voulût connoître le nom et l'usage. Il fallut, pour lui plaire, ouvrir et vider toutes mes caisses; elle ne m'eût pas fait grace du moindre paquet ni de la plus petite boîte. Enfin, elle ne tarissoit pas de questions sur mon compte, et souvent elle m'en faisoit de si naïves et de si franches, qu'elle m'auroit presque rendu curieux à mon tour. Ma barbe, quoiqu'elle ne fût pas encore très-grande, l'offusquoit singulièrement; elle y portoit la main sans façon, m'agaçoit de toutes les manières, et me trouvoit, disoit-elle, plus beau que le plus beau Hottentot. Pour elle, je la trouvois très-bien pour le pays où nous étions, et réellement elle étoit la Vénus de la contrée : ses habillemens, un peu rares, laissoient à découvert une grande partie de

ses charmes; mais elle n'apportoit pas plus d'indécence à les montrer, qu'elle n'eût mis de pudeur à les cacher. Un homme moins tempérant n'auroit eu ni faveur à demander, ni refus à redouter.

Cependant je trouvois étrange qu'étant née d'un blanc, pouvant vivre parmi les blancs et se faire une habitation comme son père, elle eût renoncé à un pareil avantage. Je lui en fis l'objection, et je demandai quel motif lui avoit fait préférer la vie errante des Hottentots, et adopter une caste moins considérée que celle où elle étoit née? Sa réponse m'étonna. J'y trouvai de la raison et une sorte de philosophie naturelle, qu'assurément je ne m'attendois pas à trouver dans une tête aussi étourdie et aussi folle.

« Il est vrai que je suis fille d'un blanc, » me dit-elle; mais j'ai pour mère une Hot- » tentote. Alliée ainsi, par ma naissance, à » deux races différentes, j'avois à choisir » entre les deux, celle avec qui je vivrois. » Vous savez quel profond mépris vos blancs » ont pour les noirs, et même pour les sangs » mêlés comme moi. M'établir parmi eux, » c'étoit m'exposer à des opprobres et des » affronts journaliers, ou me voir réduite à

» vivre seule, isolée et malheureuse, tan-
» dis que chez mes Hottentots j'étois sûre
» de trouver de l'accueil, de l'amitié, des
» égards. Mon ami, je vous le demande, à
» ma place qu'eussiez-vous fait? Moi, je n'ai
» pas hésité entre des amis certains et des
» ennemis assurés. J'ai préféré le bonheur
» à l'orgueil. Chez vos colons j'eusse été
» abreuvée d'humiliations ; chez les gens de
» la couleur de ma mère je suis heureuse.
» Chérie et considérée d'eux, parfaitement
» libre, rien ne me manque. Ailleurs j'au-
» rois versé bien des larmes; ici je ris tout
» le long du jour, et vous pouvez juger par
» mon caractère si je suis contente ».

Ainsi raisonnoit ma belle mulâtresse; et si parfois ses folies m'impatientoient, souvent aussi elle m'étonnoit par son bon sens.

Un matin qu'elle étoit venue rôder autour de mes chariots et de mes tentes, elle m'appela tout-à-coup à grands cris ; puis me mettant en main un œuf tout chaud : Tenez, me dit-elle, voici qui vous appartient; mais que ceci vous apprenne à être moins négligent, et qu'il ne faille plus désormais que je vienne auprès de vous pour vous donner des leçons de vigilance.

L'œuf avoit été trouvé dans des broussailles, et il venoit d'être pondu par la poulette, qu'en partant pour mon second voyage, j'avois donnée à mon coq. A la vérité, ni moi ni mes gens, nous ne nous doutions pas qu'après une route où elle avoit eu tant à souffrir de la fatigue et de la disette, quelques jours de repos suffiroient pour rétablir ses forces, et qu'elle me donneroit si-tôt des œufs. Celui-ci n'étoit sûrement pas le premier. Au moins, je vis dans les environs du nid, des fragmens de coquilles cassées, qui annonçoient d'autres pontes.

Il étoit possible que quelque bête du genre des fouines fût venue, à notre insu, en dévorer le produit; mais il y avoit un coupable qu'on pouvoit soupçonner avec bien plus de vraisemblance : c'étoit mon singe. Tel est l'effet des mauvaises réputations méritées. Y avoit-il dans mon camp quelque délit de gourmandise, quelque vol de gloutonnerie, on commençoit d'abord par en accuser Kees : presque toujours l'accusation étoit fondée.

Je voulus m'assurer si, dans cette occasion, c'étoit à lui que je devois m'en pren-

dre; et le lendemain matin, je me mis aux aguets pour attendre le moment où la poulette ayant pondu, m'en avertiroit par ses cris. Kees étoit alors sur mon chariot; mais il n'eut pas plutôt entendu le premier caquet de la pondeuse, qu'à l'instant il s'élança en bas de la voiture pour courir à l'œuf. Arrêté tout-à-coup par ma présence, il affecta une attitude nonchalante, se balança pendant quelque temps sur ses pieds de derrière, en clignotant des yeux avec un air imbécille; passa et repassa plusieurs fois devant moi, en un mot, employa tout ce qu'il avoit de ruse pour me distraire et m'en imposer sur ce qu'il méditoit. Sa manœuvre hypocrite ne fit que me confirmer davantage dans mes soupçons. Mais je fus bientôt convaincu, quand, ayant feint, pour l'abuser à mon tour, de tourner le dos aux broussailles, je le vis s'élancer rapidement de ce côté. J'y courus après lui, et j'arrivai au moment où, après avoir cassé l'œuf, il l'avaloit. On se doute bien que le fripon paya sur le lieu même la peine de son délit. Je l'étrillai très-vigoureusement; et néanmoins (tant une nature perverse est incorrigible!) ma correction, toute verte

qu'elle étoit, ne l'empêcha pas d'aller voler encore l'œuf nouveau.

C'est réellement un animal indisciplinable qu'un singe. A la vérité, il a une supériorité d'instinct si parfaite, qu'il peut rendre des services très-importans ; et le mien, effectivement, dans plus d'une occasion, m'en avoit rendu de tels. Mais s'il est inventif, s'il nous devient utile, c'est toujours pour lui, et jamais pour vous qu'il travaille. Assurément aucun animal sur la terre n'est aussi adroit, et peut-être aussi rusé que celui-ci. Cependant si on essaie de l'employer à quelque exercice ou à quelque ouvrage de commande, on ne le trouvera plus que gauche, lourd et mal-adroit. Et ce n'est qu'à force de le faire jeûner et de coups, qu'on parvient à le dresser à certains exercices ; mais il est impossible de le corriger de plusieurs défauts naturels en lui. Lascif, gourmand, voleur, vindicatif et colère, il a tous ces vices ; et s'il lui manque, disent les sauvages, celui d'être menteur, c'est, selon eux, parce qu'il ne peut pas parler.

Persuadé que je ne parviendrois point à changer la nature du mien, et qu'à moins

de le tenir tous les matins à la chaîne, jamais je n'aurois un œuf, j'entrepris de lutter de ruse avec lui, et j'exerçai un de mes chiens à courir au nid dès que la poule faisoit entendre qu'elle avoit pondu, et à me rapporter l'œuf sans le casser. En quelques jours l'animal fut dressé; mais Kees, au signal, couroit en même temps que lui vers la pondeuse. Alors il falloit disputer à qui des deux auroit l'œuf; et souvent ce n'étoit pas le chien, quoique le plus fort, qui l'emportoit. Si celui-ci étoit vainqueur, je le voyois accourir avec joie, et déposer sa prise entre mes mains, suivi du singe, qui ne cessoit de grommeler et de le menacer en grimaçant jusqu'à ce que j'eusse pris l'œuf, comme s'il se fût consolé d'avoir manqué sa proie, pourvu que son antagoniste n'en jouît pas. Si c'étoit Kees qui avoit été le plus habile, il cherchoit à sauter sur quelque arbre, où, après avoir gobé l'œuf, il en jetoit les coquilles à son camarade, comme s'il eût eu l'intention de le narguer; et je voyois revenir celui-ci avec un air honteux, qui m'avertissoit de sa triste aventure.

Ces détails pourront paroître minutieux

à bien des lecteurs qui ne me liront que pour me critiquer, si toutefois ils me lisent avant; mais peut-être que, pour beaucoup d'autres, ils seront plus utiles que ces descriptions fastidieuses, ces détails interminables, dans lesquels on les jette trop souvent à propos d'un insecte, d'une partie d'insecte et des dimensions sans nombre d'un animal. Il m'est doux, à moi, de recommencer mes voyages, de penser, de sentir tout ce que j'ai vu, senti et pensé; je laisse à de grands génies le soin de mépriser ces fadaises, et je m'y complais d'autant plus, qu'elles me tiennent bien juste à la hauteur qui m'est propre. Du moins tel a toujours été mon plan; que dis-je, je n'en ai pas; je ne me doute même point de la science qu'il peut y avoir à faire un livre; mais le mien, si c'en est un, aura toujours, à ce qu'il me semble, un grand avantage, c'est qu'il n'est pas fait à dessein, et que c'est-là aussi la raison pour laquelle je ne veux pas seulement y songer. J'ai raconté si souvent mes voyages, qu'il ne m'est pas difficile de les écrire; et celui de mes amis, pourvu d'une mémoire heureuse, qui en auroit entendu le récit, pour-

roit aisément et de la même manière les écrire à ma place; c'est-là toute la prétention que j'y mets.

FIN DU TOME PREMIER.



